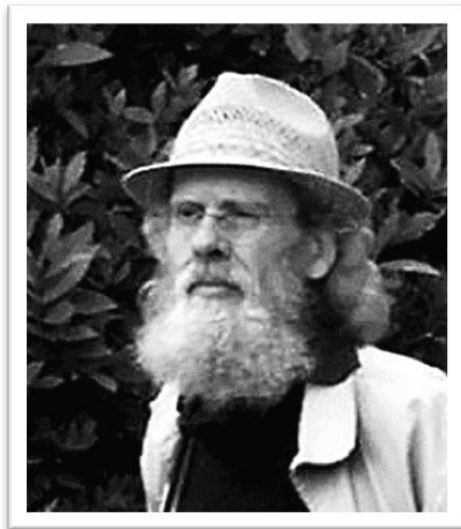


# CLAUDE BUGEON 45 ANS DE POÉSIE

( 1971/2016 )

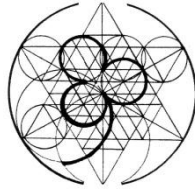
Fragments rétrospectifs



Éditions Les Sèvenelles

La version papier de cet ouvrage fut éditée en 2005  
sous le titre  
*"Fragments rétrospectifs, transpoésies 1971-2001"*

La version numérique que vous lisez  
a été revue et augmentée en 2017,  
mise en ligne sur Internet la même année.  
L'auteur et l'éditeur autorise la copie  
de parties ou du tout à condition  
de mentionner l'auteur et la source.  
Merci.



## INTRODUCTION

•

« On ne peut être  
que dans la mesure où l'on  
renonce à ce que l'on croit être  
( R. Daumal, *Dialogue du style, Les Pouvoirs  
de la Parole*, Essais et Notes, II )

« Au-dessus du tumulte de l'histoire  
contemporaine, la sphère du philosophe  
et de l'artiste prospère à l'abri de la nécessité »  
( F. Nietzsche, *Le Livre du Philosophe* )

« Même au vin non consacré on ne peut plus rien ajouter »  
( V. Holan, *Douleur* )

Le lecteur trouvera ici une présentation de mes 45 années de poésie, c'est-à-dire présentation et extraits de chaque recueil publié ( 20 ouvrages de poèmes et de trans/poésies de 1971 à 2016 ), de quelques poèmes inédits, et aussi l'intégralité du *Manifeste du Nadir* dont je fus l'initiateur, le co-auteur et qui fut imprimé et distribué à plusieurs milliers d'exemplaires de janvier à juin 1982. Pour la bibliographie complète et détaillée de tous mes livres publiés jusqu'en 2017, poésie et autres, je le convie à se reporter à la page 100.

◆

Je suis né le 6 novembre 1951 à Nantes.  
1971-2016, 45 ans de poésie.  
Constance, décantation.

A dix ans je savais que je serai un peintre; à treize un écrivain. J'avais entre autres le goût des mots, des épousailles du son et du sens. À l'époque, les lectures que je faisais à voix haute m'en avaient convaincu : "Mémoires d'Outre-Tombe" de Chateaubriand, Ancien Testament ("Livre de Job" et "l'Ecclésiaste"), "Médée" et "Le Cid" de Corneille, "Andromaque" de Racine ... Naïf, j'envoyais déjà des récits à de gros éditeurs qui bien sûr me les

refusaient gentiment, et à raison ! en m'octroyant de précieux conseils — c'était vers 1963-64, ces gens prenaient encore le temps d'encourager une vocation, le monde littéraire n'étant pas encore trop tiré au cordeau ! Je réalisais qu'être exposé et édité ne devait pas être le but premier ; le fait de peindre et d'écrire s'affirmait pour moi une nécessité, celle du plasticien, du poète, du philosophe, du naturaliste, un mouvement irrépessible et spirituel. Je compris donc très tôt ce qui dirigerait toute ma vie ( quant à la survie alimentaire, le vêtement et le logement, il fallait juste se débrouiller, viser la simplicité, et surtout la flexibilité ). Voilà ce qui comptait, et 65 ans plus tard, après bien des péripéties, compte toujours.

À dix ans je voulus m'inscrire à l'École des Beaux-Arts de Nantes, un instituteur voulut m'en dissuader en me disant que ce serait difficile et que, de toute façon, il me fallait attendre l'âge légal, soit six années. J'attendis patiemment, et en 1968 je passai le concours d'entrée et y fus admis. Ce fut cinq ans d'études merveilleuses, qui me déniaisèrent, touchant à tous les arts plastiques, et à nombre de techniques. A vingt ans je ne concevais pas la poésie, je devrais dire la « poétique », différemment qu'aujourd'hui, il s'agissait de la reconquête incessante de mon être gauchi par mes aptitudes, perdu dans un savoir que je voulais autodidacte, qui le fut, mais que je perçus très tôt comme un maëlstrom. Il s'agissait aussi d'un changement de position, la *métaphore* comme transport, mouvement du sens de ma vie, et d'une phonie, le tout au service de ce sens et d'une esthétique transcendée, un au-delà de l'au-delà. La feuille vierge est simplicité et cependant le meilleur support, fragile et passager, de cette mise en abîme, elle ne m'a jamais intimidé. Je savais que cette virginité n'était qu'illusion, la feuille blanche, avant même que l'on y pose un trait, une tache, une lettre, est couverte de nos clichés, de nos aspirations, de nos fourvoiements. Je refuse de tomber dans les affectations de ceux qui disent souffrir face à cette feuille qui certes les trouble mais qui est également chérie tel l'objet de toutes leurs attentions. Il y a pire que les repentirs ! Après tout, la vie — qui n'a pas de sens divers mais est "le" sens, est sa propre théorie — se révèle à qui veut s'y pencher vraiment tel un brouillon continuellement mis au net pour en faire émerger l'existence en brocart, puis l'être. Toujours confiant en cette tâche, qu'on ne pourrait éviter que dans l'endormissement ( même dans celui de la routine du travail trop ciblé ) ou que par le suicide, je possède l'assurance dont parle René Daumal à la fin de *Poésie noire et Poésie blanche* ( 1941 ), je « raye et corrige, avec la joie qu'on peut avoir à se couper du corps un morceau gangrené », heureux de cet atout non négligeable qui fait ici le corps spirituel magnifié, et heureux que cela repousse plus dru, plus à propos. La poésie-hydre se régénère holistiquement en un rapport esthétique avec la nature.

Crainte envolée, je n'ai aucune des illusions qui bercent notre époque : la célébrité, la postérité, la mémoire, l'immortalité. Vanités sociétales, ce qui arrive ne légitime rien, ce qui n'arrive pas ne légitime rien, simplement cela est, mais est autre qu'une expression de fonctions; l'événement est sa propre théorie, question de temps ! Je n'ai ni Dieu, ni idole, je suis inconditionnel de rien. J'ai à l'esprit que la justice n'est pas un fruit de l'histoire, sur les quatre-vingt-dix pièces d'Eschyle ne nous sont parvenues que sept œuvres, et de son contemporain Parménide seulement quelques dizaines de vers d'un poème ontologique. Deux mille cinq cents ans nous séparent de ce dernier et la flèche de son disciple Zénon n'a toujours pas atteint sa cible. L'archer savait qu'il en serait ainsi, car en tout on ne peut s'approcher qu'indéfiniment. L'acte qui se croirait fini enclencherait une attente infinie d'effets et fatalement susciterait la lassitude, voire l'aigreur, tandis que l'acte gratuit s'épanouit et, soudain, fait mystérieusement place à l'indéfini d'un monde conforme au "bon" sens ( non au sens commun ), c'est-à-dire conforme à l'incertain comme toute ce qui doit être affiné, ajusté, perpétuellement, jusqu'au renoncement, jusqu'au dévoilement d'une orientation inédite, imprévisible, au bord du chaos des informations. Cela me plaît et me pousse à devenir partisan de ce Sagittaire figé parmi les astres, partisan des arcs bandés et des traits jamais décochés, car l'artiste ( le poète ) est sagitté, alliant corps et esprit pour se viser lui-même en aveugle. En sa propre lucidité il est son propre et puissant gibier, ouvert, sensible, cohérent en sa "sauveté". En sa propre puissance il la dépasse. Et j'avoue que j'irais bien jusqu'à tirer des traits à la verticale vers le bleu concentrique du ciel, ou le jaune excentrique du soleil zénithal, activité suprême que pratiquait avec humour le grand philosophe américain Alan Watts.

La parole est verticalité, elle monte et se perd en un chant dans les nuées. C'est pourquoi j'aime l'idée du livre oublié dans une bibliothèque au milieu de centaines de milliers d'ouvrages, et celle de la peinture dormant dans une cave sous la poussière qui semble l'effacer, et disparaissant enfin, comme tout, dévorée par les moisissures. Bouteille à la mer, monde caché par les laves et les cendres d'un volcan assoupi, trace d'un jet d'urine de grand saurien dans la boue desséchée et que le limon d'une crue préserva de l'usure des ères géologiques, dépôt proche de l'unité ( certaines de mes plaquettes de poèmes inédits ne furent tirées en typographie qu'à 10 ou 20 exemplaires ). Autoépuration aléatoire. Les musées ne sont même pas des conservatoires patrimoniaux puisqu'ils méprisent et ignorent nombre d'artistes véritables, et que selon les époques leur regard sur les œuvres change. Dans la salle des Antiques vous ne verrez que votre époque car on ne sait rien de la façon dont les Grecs vivaient ces œuvres, seul et rarement le génie de l'Art pur franchit parfois les siècles, porté par l'universelle nécessité intérieure ; de la même manière les parents ne comprennent pas plus la matière du temps qui fait le

délice et l'originale composition spirituelle de leurs enfants, et les enfants pareillement vis-à-vis de leurs parents ; les musées ne sont souvent que de pathétiques culs-de-sac.

La poétique c'est l'être en train de se lire dans les manifestations étagées, superposées en transparence, d'un univers archi-refait parce qu'il cherche la cohérence. Quand elle est écrite, ma poésie n'est donc qu'un fragment de mes centres d'intérêt qui, cependant, y sont suggérés, et que représentent, toujours trans-catégoriels, la philosophie, la métaphysique, le symbolisme, les sciences et l'Art. Il faudrait parler ici de naturalisme ontologique, botanique, géologique, préhistorique, ethnologique, sociologique, urbanistique, etc. Comme Parménide j'écris ( je peins ) mon *De la Nature* à moi. Je n'écris pas pour d'abord être lu par quiconque, mais pour me lire, lire l'inconnu que je suis, être lu paradoxalement par l'inconnu que je suis ; pas de forfanterie, les mots suivront leurs cours, comme la flèche de Zénon. J'écris pour moi, ce moi en devenir et qui n'existe donc pas vraiment ; derrière moi, je laisse accessoirement pour un iota, pour un lecteur assiégé dans les archives d'un Leningrad de l'an 10 000. Je suis peut-être un lumignon posé la nuit au chevet de qui ne veut pas renoncer à veiller, ou de celui d'un malade.

•

J'ai préféré présenter moi-même succinctement ces fragments de 45 années de "transpoésie" parce qu'il est certain que je suis, à ce jour, le seul vrai "connaisseur" de mon aventure poétique ( et autre ), étant donné que personne ne s'y est penché dans le détail et l'étude. Quoi qu'il en soit, je sais au moins d'où viennent ces textes, ils ne m'ont pas été inspirés, en règle générale quand j'écris je suis sans inspiration, et c'est de cette carence que l'œuvre littéraire tire son profit : l'absence. Je suis un laborieux, une page est tellement suée dès sa première forme ( à part quelques fulgurances d'origine métaphysique ) que je ne peux pas parler de "premier jet". Puis elle est réécrite et réécrite, à tel point que je suis obligé d'en faire des états successifs pour parvenir à me relire. Mon "travail" consiste à lisser les avatars de cette entreprise hypnotique de construction, histoire de « faire croire » que tout cela coule de source. Je ne conserve pas mes brouillons, on ne pourra pas fouiller les archétypes, il est imaginaire d'espérer trouver dans briques et ciment le pourquoi de la maison, l'homme est son propre artefact. C'est le côtoiement intime de l'auteur qui peut seul fournir la pierre de Rosette. L'équarrissage ne serait autrement qu'une vaine chimère de déconstructions, l'équarrissage sans l'auteur ne serait que la création morbide d'un anatomiste aux vellétés d'artiste. Mais, pour être honnête ( si c'est possible ), j'avouerai qu'une œuvre, et qu'un Œuvre, ne sont

en fait régis que par un manque comblé par la technique textuelle. Quand j'écris, je garde à l'esprit ce manque mystérieux.

Au jour le jour je ne suis pas tendre à mon égard. J'ai tant et tant jeté, fait et refait, déchiré puis reconstitué, analysé mon écriture (comme mes peintures), attaqué mes thèmes récurrents, et subverti mon humilité de pacotille, qu'aucune autre personne, sachant ce que je sais de moi, de mes obscurités et de mes stratégies, n'aurait capacité à entreprendre les mises en exergue qui constituent le fond de ce livre. Comme en archéologie préhistorique je suis conscient qu'en sortant les documents de leur gisement je détruis chaque fois un agencement particulier qui ferait parler le texte autrement, initialement. Mais je sais que cette fragmentation offre une perspective nouvelle de l'œuvre, et en ce sens c'est tout autant positif et n'a donc pas de valeur secondaire; je dirai même que l'opération de tels éclatements étant volontaire, comme tout acte spontané ou nécessaire, elle relève de la création intellectuelle, spirituelle, et de la valeur première. En conséquence, je ne parlerai pas ici de « choisir » parmi les textes, le mot est trop ambigu, ou alors pourrais-je le prendre dans l'acception ancienne, de nos jours disparues, de « distinguer, apercevoir, éprouver, sans préférence ». Car je ne crois pas à la liberté de choisir et pense qu'en dernier ressort les *choses* s'imposent, qu'elles nous élisent ( nous cueillent, et nous imprègnent à notre insu, nous sauvant ou nous perdant ) pour prospérer ou dégénérer selon le terreau en nous déposé par la vie, l'incompréhensible vie que je tente de transformer en existence. Nulle tristesse dans ce constat, la magie est partout présente quand les mystères du mot demeurent, cette magie sidérante — ne serait-ce qu'un seul mot, que dis-je ? un seul point posé sur la feuille — magie plus merveilleuse et tellement moins triviale qu'un Dieu trop consolateur, trop humain. L'Art poétique ( la transpoésie, la poétique ) se dégage totalement du mesquin, de l'hypocrisie, de la sécurité. Il ne vend rien, aucune vie éternelle ( futilité obscène ! ), aucune certitude. Il recherche les signes parce que, dit le poète Vladimir Holan : « L'Art a commencé avec la chute des anges ». Tel est son lot.

•

Je serai court dans mes présentations, je sens davantage le Monde en un non-dit, une entaille qui retient l'encre, la peinture, et ne prend sens que par la surface qui la borde. La pensée la plus précise demeure obscure, elle n'est pour moi qu'une suggestion qui, presque accidentellement, lève dans les blancs impersonnels un "don" venant par surcroît à la façon des vigoureuses adventices entre les rangs sévères du potager.

Je ne me gargariserai pas du mot *style*, malheureusement mis à toutes les sauces dans l'univers des lettres, il est rare et a trait à l'incarnation de l'unité, de

l'origine; je parle du style épanoui qui est si discret car s'effaçant pour ne servir que la chose à dire. Les forces vives jouent en moi, n'y dégageant que d'instables constellations je ramènerai mon incapacité à savoir si j'ai du style à la part visible et triviale, minime, de celui-ci, que l'on retrouve chez la plupart des artistes : technique et habileté plus ou moins maîtrisées, une *manière*. Je préfère d'ailleurs ce dernier mot, il a le goût salé de la sueur, à la fois la douceur et le calleux de la perfection de l'effort. Et ma manière naît de repentirs innombrables, comme ceux du modelleur.

Je reprendrai un extrait de l'article 10 du *Manifeste du Nadir* dont je fus co-créateur et signataire en 1982. Il fut distribué à plusieurs milliers d'exemplaires, affirmait notre indépendance loin des compromissions éditoriales, notre conception décapante d'une écriture travaillée, lisible, non lénifiante, non surréaliste, en phase avec une conception esthétique propre à révéler sans choquer, mais à creuser l'expérience pour la défaire des oripeaux du truc, du bricolage, des effets faciles et de l'autosatisfaction médiatisée. En 1982 et 1988 deux émissions "Agora", qui furent consacrées aux Éditions du Nadir sur France Culture, se firent largement l'écho de l'esprit de ce manifeste :

« (...) *Sans cesse nous ne faisons que nous préparer, toujours nous préparer, et alors surviennent les évidences et nous croyons à chaque fois qu'elles sont la consécration de nos efforts. On ne peut pas dire que cette quête menée à travers l'écriture disparaisse mais ce qui disparaît c'est la notion même de quête (...)* ».

... évidence qui offre la certitude d'être un événement à la fois achevé et en infinie continuité avec toutes choses — dernière expérience possible d'une "discordance" logique ( d'une *absurdité* ) rénovant le mental pour peut-être une nouvelle humanité.

Enfin, je demande au lecteur de méditer cette définition de la poésie que je fais mienne, tirée d'un texte hindou probablement du XVI<sup>e</sup>s., le *Miroir de la composition* ( Sâhitya-darpana, de Viçvanâtha Kavirâja ), selon la traduction de René Daumal en 1940 dans *Pour approcher l'art poétique hindou* : « La poésie est une parole dont l'essence est saveur », la saveur n'étant pas ici une émotion brute mais « un moment de conscience provoqué par les moyens de l'art et coloré par un sentiment ». Seule m'importe l'évidence englobante, quasi universelle, de cette saveur unique. Et je sais qu'il faut bien des mots, des formes, des vides, des riens, pour arriver à cette essence, cet ultime rapprochement, une *réduction* alchimique.

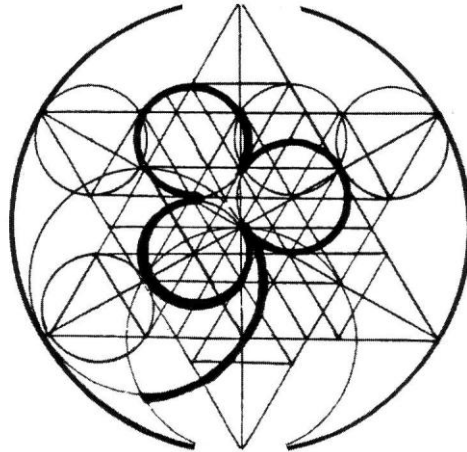
(2004)



Note sur la :*Chronologie de l'écriture**Chronologie de la conception des ouvrages**Chronologie de l'édition des recueils*

Que l'on ne se méprenne pas ici sur l'emploi de la chronologie. L'historicisation n'est pas la vérité du Monde, mais seulement une mise en perspective parmi d'autres, une reconstruction éphémère qui n'est acceptable qu'à un moment donné de la vie des peuples ou des personnes, autant de créations sélectives. Je n'ai pas la naïveté de croire que le biologique ( la vie, "ma" vie ) fonctionne selon une chronologie partant d'un alpha vers un oméga. En fait, nous passons trop souvent notre vie à chercher stupidement l'enracinement, à justifier un pseudo-choix ou une tradition justifiant ce pseudo-choix, une opportunité saisie, autant de renvois spontanés et de recherches grossièrement logiques ( si l'on parle d'ordre, de syntaxe collégiale, et de règles, donc de grammaire, le tout permettant une certaine "tenue de route" ). En fait, c'est toujours une forme d'analogie qui préside à la mise en sens au jour le jour, je parle ici de ce qui compte pour chacun en son bonheur et son malheur quotidiens, et non du sexe des anges prouvé ou non par la science ! La science n'est qu'une forme passionnante de l'imagination selon la discrimination, elle recompose et synthétise ce que les années ont altéré, ce qui nous rend service quand on prend conscience de l'altération par "oublierie" ( ne serait-ce que pour survivre à l'abondance des expériences d'une vie dont la mémoire doit sans cesse être lissée, rajeunie, histoire d'en avoir diverses lectures qui seront adaptées à notre évolution personnelle ). Mais au fond, c'est notre capacité à ne plus discriminer intérieur et extérieur qui demeure la seule expérience fondatrice de l'être. Cette reconstruction fatale de nos vies correspond assez à l'esprit de mon journal insulaire *Perpetuus Liber*, fragments spontanément sans cesse recontextualisés.





Vigueur, renaissance ou immortalité,  
tels étaient les attributs antiques du trèfle.

## LE TRANQUILLE MALAISE



Ce livre conte le rêve fantastique du jeune homme que j'ai été de 14 ans à 20 ans, un être non souverain car possédé par la famille, la société, les émotions. Et tous les ouvrages qui suivirent ce livre peuvent être perçus comme mon travail effectué pour gagner en souveraineté, et en tirer des œuvres d'Art qui serviront ensuite à autrui. Parmi tous mes livres il est le seul à compte d'auteur, en 1976 chez Pierre Jean Oswald (PJO), un éditeur qui fut très controversé justement pour son compte d'auteur, mais à qui l'on doit, entre autres, à la fin des années soixante, une novatrice collection de la "poésie des pays socialistes" dirigée par Henri Deluy.

*Le Tranquille Malaise* est un néoratorio en cinq parties. Les parties I et II forment un tout, elles furent écrites au cours de l'année 1971 en projet d'un disque, à partir de notes et de matériaux réunis en 1969 et 1970. La sortie en 1970 de l'oratorio moderne de Gérard Maset ("La Mort d'Orion") créa un choc esthétique tel qu'il est demeuré jusqu'à nos jours un disque culte transcategoriel qui n'a pas pris une ride, un objet artistique à part dans la chanson et la poésie françaises. En France et à l'étranger la fin des années soixante et la décennie soixante-dix virent paraître nombre d'albums-concept d'une grande richesse musicale et textuelle.

*Le Tranquille Malaise* est certes né de l'influence de l'album "La Mort d'Orion", il fut le déclencheur de son écriture, de la rupture salvatrice d'un trop-plein; il correspond surtout à certaines préoccupations intellectuelles qui constituent encore l'assise de mes recherches, terrain où sont venues s'enraciner d'autres considérations plus scientifiques et parfois romantico-naturalistes. Outre le domaine fantastique, on y retrouve une inspiration symbolique et religieuse transposée à partir de diverses sources : mythologies grecque et hindoue, textes judaïques de la Kabbale ( récit eschatologique du "Livre d'Hénoch", et récit du "Livre de la Création, Sefer Yetsirah"), Apocalypse de Jean. Ces textes sacrés avaient imprégné toute ma vie intellectuelle, de 1963 à 1970, ils m'ont construit, préparant étrangement mes premières études des pensées liées à l'Inde, la Chine et le Japon, dont le taoïsme.

La partie I, *Diluvium*, fut mise en musique, principalement au piano, à la guitare électrique et à la guitare sèche, par Jean-Luc Guihard; le texte y était dit. À cette occasion, J-L. Guihard, musicien surdoué et génial, mort en 2015, fut un des premiers à transposer au clavier avec invention et talent les gammes, le jeu et les saveurs du raga indien ( dont Ustad Zia Mohiuddin Dagar fut l'un des grands interprètes dans le très ancien style *dhrupad* de son extraordinaire raga

"Mangeyabushan" où les saveurs multiples nous sont offertes pour ainsi dire physiquement) !

La musique de la partie II, *La Cella*, fut confiée à Jean-Paul Clary qui, pour l'essentiel, la traita à la guitare sèche et un peu à l'orgue électrique ; il chantait le texte.

La maquette n'ayant pas retenu l'attention de la seule maison de disque susceptible à l'époque de produire ce genre d'œuvre atypique (Saravah), et la technologie actuelle, plus accessible aux autoproductions, n'étant pas encore sur le marché, le projet de production fut abandonné. Je me retrouvai avec un texte inutilisé. Durant l'année 1972, décidant d'en faire une œuvre purement littéraire, je l'augmentai de trois autres parties, devenues chapitres, et en réécrivis l'intégralité. Début 1973, l'ensemble était achevé. Je sortis vidé de cette expérience, je m'y étais énormément impliqué; en vérité il s'agissait de tout autre chose qu'un simple texte, c'était une ascèse où les remises en questions touchaient à la fois philosophie, Arts plastiques, poésie, et des expériences cognitives limites.

*Le Tranquille Malaise* n'intéressa pas les éditeurs qui semblèrent n'en saisir ni la teneur ni le travail. Sa complexité en fit peut-être un texte sans avenir éditorial immédiat, d'où sa publication à compte d'auteur. Il n'eut strictement aucun écho dans la presse, malgré mes envois massifs et la présentation les accompagnant. Sa publication m'apprit le détachement.

1971 fut l'année d'écriture des deux premières parties du néoratorio mais aussi, à 20 ans, l'année de ma première exposition personnelle de collages géométriques ("Lignes et Plans") à la Maison des Jeunes et de la Culture de la petite ville de Saint-Herblain, touchant Nantes ( cela faisait trois ans que j'étais à l'École des Beaux-Arts de ma ville natale). Il s'agissait de compositions rigoureuses où peut-être, pour certaines personnes, trop de raison tuait la raison. En fait ce travail sur la couleur tentait un mariage entre la beauté sans équivoque des couleurs pures et des formes de conception pour ainsi dire mathématique. Un jour, je retrouvai mes œuvres agressées, déchirées, des sous-verre brisés. Je compris alors ce qu'était un artiste dans notre société de consommations faciles où le lucre, et les modes y conduisant, sont favorisés selon un consensus muet terrifiant et aliénant (à l'encontre des œuvres intériorisées), et ce souvent inconsciemment, même chez des acteurs culturels de première qualité. Les effets d'habituation produisent ensuite des ravages d'ordre spirituel. Cette mésaventure contribua à m'édifier, à prendre du recul sur ce qu'est créer, et je commençai à concevoir, théoriser, la différence importante qu'il y a entre la création ( trop souvent bricolage ) et l'Art, ce qui n'a pas cessé de diriger l'élaboration de mes œuvres jusqu'à aujourd'hui.

*Le Tranquille Malaise* est une œuvre austère et désillusionnée faite pour être dite à voix haute comme dans le théâtre antique.

En voici l'histoire :

suite à un déluge sur une planète désertique aux rares îlots de végétation luxuriante, un peuple dominé par une animalité brutale pleure le meurtre de son chef tellurique. L'esprit de ce dernier, esseulé, part en quête de l'esprit aquatique d'une morte reposant au fond des mers. La quête est exaltée par la narration d'un poète emblématique qui tente à la fois d'influer sur les éléments et sur la nature de la destinée des futurs amants. Alors que le déluge retire ses eaux, un autre monde apparaît, dominé cette fois par le biologique uni au technologique, et également obnubilé par la philosophie et la religion abâtardies. Les amants tentent, dans une impossible fusion ( le déchirement ) de créer un univers où les hommes se construiraient seuls en ayant pleinement conscience qu'ils ne sont que leur propre espoir, leur propre théorie. Devenu immortel l'Amour de ces amants, nommés Diana et Libher, se substitue lentement à Dieu. L'architecte de l'univers se met à douter du rôle qu'il joue dans cet univers, il abandonne un temps cette humanité égotique en y laissant s'exprimer tous les fantasmes et toutes les destructions, puis, se reprenant, il décide d'intervenir à nouveau mais en rebâtissant à l'identique le monde du passé. Surgissent alors une nouvelle religion ( cette fois obsédée de pureté ), ainsi que des superstitions, des prophètes-guerriers comme autant de sacrifices, et surtout une dévotion aberrante ( institutionnalisée et imposée ), préparant la révolution d'un messie, au sein de luttes humaines qui, selon les opportunités, stigmatisent ou adoptent une morale unique et l'idée de perfection. Mais le "progrès" s'avère un leurre, et donc une régression, il n'opère plus que sur la forme, et finit par être une sorte de « suicide du spirituel entre les "mains" implacables de la nature », pour reprendre les mots de Jean-Luc Guihard dans la préface du recueil ; cette nature en est arrivée, par l'entremise de sa création humaine, à se penser elle-même et fatalement à se scléroser. Un nouveau déluge s'annonce, il ravage la planète. Lui succède une époque glaciaire.

•

Je dois expliquer dans quel contexte naquit l'œuvre étrange du *Tranquille Malaise*.

Le foisonnement du texte, tant au niveau du vocabulaire que de l'usage des métaphores à charge symbolique, et de la phonie ( tantôt très harmonieuse, tantôt heurtée et sauvage ), reflète le foisonnement de mon existence entre 1968 et 1972. À partir de 1965 — à 13-14 ans — je lus tous azimuts. Il s'agissait de romans classiques et de science-fiction, de théâtre ( Shakespeare ), de poésie très diversifiée, d'ouvrages mystiques, textes sacrés, religions comparées, philosophie, occultisme, ethnologie, antipsychiatrie, psychanalyse. En 1968 je

rentrai à l'école des Beaux-Arts pour cinq ans d'Arts plastiques; dans l'ambiance de l'après-révolution nationale du mois de mai où tout était bouleversé, je m'en trouvai littéralement dénié, au sens physique et intellectuel. De 1968 à 1971 deux expériences amoureuses absolues me conduisirent au seuil d'une déraison prête à me détruire ( mais par bonheur la douleur finit par m'apprendre la mesure ). Une mysticité devenue nocive polluait la moindre de mes pensées, il me fallait en restaurer la noblesse, les atouts. Je me mis à pratiquer l'hypnose, les transes, et simultanément m'intéressai aux musiques et aux textes mystiques de l'Inde, du Tibet, de la Chine et du Japon. Je conversais avec le musicien, écrivain et graphiste Jean-Luc Guihard, nos incursions en musicothérapie m'exaltèrent, l'homme était savant, magnétique. Sans être un guru il sut me conseiller. En 1971 une expérience sous LSD me fit revivre durant 36 heures non-stop, outre des révélations esthétiques et logiques illuminatrices et archétypales, une maladie que j'eus dans l'enfance mais qui fut conduite cette fois jusqu'à une mort virtuelle et la décomposition accélérée de mon corps ; il s'agissait d'une expérience scientifique, elle ne se renouvela qu'une autre fois la même année mais sans aucun avantages supplémentaires. Je saisis vite la limite de ces substances et décidai de prendre mes distances avec celles-ci. Il y eut un avant et un après cette expérience très risquée. Au même moment, les lectures de Daumal, Lautréamont, Jünger, Holan, Thoreau, Watts, Bataille, Henry Miller, Kérouac, Ginsberg, Corso, Snyder, Lewin, et de nombreux autres, me tirèrent vers le haut, elles mouchèrent en moi les lumignons tremblotants des pensées mélancoliques qui disparurent dès 1973, me permettant de renaître à "moi-même", c'est-à-dire au Monde.

Loin de m'embourber dans la subjectivité des sentiments et des goûts ( qui infectait le gros de l'action artistique et poétique de l'époque, et continue à ce jour à faire des ravages tels une pose et un bricolage à la mode et purement financiers ), les Arts plastiques me constituèrent un arsenal critique et une structure tangible, visible, pour maîtriser mon extrême sensibilité sans cesse labourée par mes découvertes intérieures. La peinture abstraite, l'Art minimal et conceptuel, m'offraient la matérialisation de l'irreprésentable comme une concrétion d'idées modelables et alternatives se substituant à celles de la figuration classique. La mystique ( et ses obsessions formelles avilissantes ) fit place à la métaphysique et à une mysticité uniquement utilisées comme outils complémentaires des sciences réductionnistes, assouplissant ces dernières. Le *tao* des équilibres homéostatiques, la vacuité zen ( ce vide spiritualisé qui n'est pas le néant ), devinrent mes moteurs, sans dévotions, sans idoles.

•

En 1971 j'étais devenu financièrement indépendant, vivant de peu ( de très peu ), j'avais quitté mes parents, pris seul un logement en ville, je sentais en

ma chair la puissance contenue de l'expression d'un soi non masqué. En chaque décision, la dialectique entre profane et sacré m'investissait, m'obligeant à donner des réponses franches qui alors, soudainement, impliquaient plus que mes propres jugements sans cesse réactualisés. 1971 est aussi l'année du libertaire et poétique "*Manifeste électrique aux paupières de jupes*" des poètes Messagier, Bulteau, Bianu, Faussot et Ferry, il marqua grandement les esprits en éveil (en 1982 je voulus créer mon propre manifeste et élaborai avec T. Fournier "*Le Manifeste du Nadir*"). En 1972 Matthieu Messagier publia sa superbe stratification "Géologie historique" loin du sable mouvant des lettres, géologie restaurant une conception non mièvre de la nature et donnant à la littérature française un socle neuf.

En 1973 je rencontrai Marie, ma compagne. Elle m'ouvrit, au sens véritable du mot amour, c'est-à-dire de façon non aliénante, non lénifiante, non intéressée, bien qu'amour fidèle, jamais trompé et toujours questionné, telle une extrême concentration de l'être. Il en découla un supplément d'âme, il anoblit l'autorité et l'exigence de ma raison critique.

Je laissai progressivement derrière moi l'époque étrange et captivante de ce « tranquille malaise ». En 1975 et 1977 je réalisai deux expositions particulières à la galerie Michel Columb de Nantes ( la première avec le peintre et graveur Jacques Badeau, que j'avais connu aux Beaux-Arts, et qui à cette époque s'était joint à Marie et moi pour créer un atelier de peinture pour enfants, "l'Atelier Magenta", où nous pratiquions l'enseignement des formes selon la théorie hydrodynamique de Theodor Schwenk, et les couleurs selon le théoricien du Bauhaus, de 1919 à 1923 à Weimar, Johannes Itten ). En 1976, Marie et moi créâmes la "Librairie de la Vie", un lieu qui était un vrai univers et non une boutique insipide, un lieu novateur qui tentait, pour la première fois à Nantes, une union entre art contemporain, poésie, théâtre, philosophie, spiritualité et sciences humaines ( elle dut fermer en 1978). Alors nous achetâmes du matériel typographique et créâmes les Éditions du Nadir en 1979. Je me mis à travailler une série de textes anciens ( proses et poèmes souvent remaniés de 1973 à 1980 ), ils allaient produire six recueils : en 1980 trois plaquettes typographiques, *Le Passé est l'aujourd'hui*, *Tout vif*, *Brin sur brin* ; en 1981 un long poème aux Éditions La Feugraie, *L'Étendue* ; en 1982 un recueil de poèmes, *Une traînée rouge sang* aux Éditions Verso, et un autre de proses poétiques aux Éditions du Nadir, *L'Expression fragile*. L'année 1982 fut celle de notre départ pour vivre sur l'Île d'Yeu, en Vendée, bien au large des villes, à 17 km des côtes continentales. Une page se tournait définitivement.

•

Choix de 6 des 32 poèmes du *Tranquille Malaise*

**Le médaillon**

—

J'ai vu courir d'une colonne aux vertèbres luisantes  
Près d'un roc endormi  
Un poisson ailé et jauni.

Sur le médaillon à l'étoffe de pourpre les mollusques carnassiers  
percent le test des huîtres perlières  
Abandonnent leurs pontes meurtrières  
Les rois avant-coureurs des carnages futurs  
Parfois grands guerriers et pauvres nourritures.  
Sous les mers secondes, au fond des mémoires vieilles  
Agrafé au tissu de la morte s'oxyde un pendentif gris.  
Le terrain épique à la fine gravure  
Accroche les sables petits de sa triste figure.  
Posée au dos de la femme souriante et noircie  
La chaînette balance au gré de la vague ses maillons adoucis.

Il demeurerait inerte cet anthropomorphe du temps  
Aux ongles galbés et rosis par la couleur des dieux amoindris —  
Dans la grotte abyssale  
Au plus près des navires mangés —  
Ceux qui donnent à ses membres ce hâle où gambade l'esprit étioilé.

**Les fruits de la vie**

—

Sur mon poignet gravé dans l'épiderme se lit un message d'amertume  
Ils sont venus pendant mon sommeil écrire ces mots à la plume :  
« Vous demeurerez infortuné dans les flaques de l'existence,  
« N'en saisirez que les tranches du fruit rance,  
« Attendez le jour nouveau des hommes raidis  
« Leurs têtes au dôme translucide, cerveau bâti d'électrodes  
sentimentales et rebelles,  
« Vous pleurerez sur l'ancienne vie, désemparé du tranchant  
d'un couperet effilé. »

Des lamentations s'élèvent et les eaux bouillonnent au mépris  
des linceuls qui flottent et coulent, couvrent



les yeux vitreux des faces insouciantes,  
Repos volé aux dieux disparus, adorés des mémoires qui  
hantent les lieux des pendus.

Ils s'effritent tendus à la corde pourrie, pantins mouvants  
Caches des crevettes hardies  
Lèvres entrouvertes, mélodie attirante évadée du palais —  
plafond des algues prenantes  
importunes, vignes vierges marines et sanguines.

Du haut d'une montagne d'éponges meurtrières  
Dans un château ancré aux soufrières,  
Accoudée au volcan qui défie les ères,  
Le regard obscurci par la mèche vagabonde  
Elle sourit en serrant son médaillon usé  
Y frotte son pouce et râpe sa tombe,  
La femme s'élève ses membres brûlés  
Secrète perverse dans la main assoupie  
Qui renferme la gloire et les fruits de la vie.

### La connaissance

—  
Ils m'ont dit que le chemin guidera le pied vers les formes nouvelles  
Qu'entre tous les buissons je saurai découvrir lequel abrite mon esprit,  
Je me suis pris les phalanges dans la main aux querelles  
J'ai suivi les chairs désossées de la vie.  
C'est alors que très fort les frondaisons m'ont soufflé  
que les feuilles n'étaient que neurones égarés.

Ils m'ont dit tu ne trouveras que ce que tu possèdes en toi  
Qu'un arrêt de la fin qui étouffe la foi.  
Et mon moi surgissait de partout, ne pouvant le saisir,  
ne pouvant me mentir, j'avançais dans un verbe —  
sécateur de branchages —  
Une forme qui s'ouvre et surgit de mon âge  
Un bois-végétal endurci de marteaux volés aux oreilles mal élevées.

Ils m'ont dit tu pénétreras par le trou excréteur pour montrer  
ta révolte et l'absence de peur ...  
Et je fus bu par la connaissance révoltante de l'envie

Où mes yeux par milliards se jetaient sur la mie,  
Celle si blanche et si chaude qui renferme le Tout  
Éponge que l'on ne peut presser sans avoir la Roue  
Sagesse oubliée qui n'en est que présente  
Là dans l'espace clôturé d'une étrange Cella.

### **L'ongle**

—

C'est alors que mes mains tremblèrent sur les pains écorchés,  
Que le bras endormi fut moulé et sculpté,  
Que des ongles-miroirs se vit un nuage  
Le mercure perlé en boulets de carnage;  
Je sus ... je détruisis la corne aux reflets enjôleurs ...  
Et s'écrase le pied en un pinçon d'endeuillé !  
Le sang se troubla on ne sut sa provenance  
A la porte fermée où coulait l'abondance,  
Je fuyais hors haleine aux racines généreuses  
Qui me prirent en surprise mes dernières formes creuses  
Mes semblants de bravoure et ma soif noyée  
Au secret de mon ongle qui se plut descellé.  
Le secret en prison transformée qui me ment  
Je décide de mettre ma conscience à l'encan.

### **Naissance d'une énergie-amour**

—

Mon esprit s'enfuyait au dédale des marches taillées  
Rencontra le détour de la vie esseulée,  
Se fondit l'énergie d'une femme cassée blanche calcaire  
Des cellules-amour de Diana et Libher.

### **Le retour**

—

Les rires s'éteignent au tunnel-cyclone  
Tourbillon sans valeur épuisé en eau forte  
Où remontent et les serfs et les trônes  
Des hommes éteints des fines aortes,  
Où s'écarte la boue vivante et sans nom.  
La faune du secours les arbres puis les simples suivent,

Et le reste d'un monde aux songeurs inconnus  
Vers le tout et le rien va se fonde et se mue  
En rosaire final qui implore le retour  
Les questions véritables que l'on pose aux gens sourds  
Pour garder les dernières certitudes humaines  
Qu'on affirme sans gloire et qu'étouffent les graines.

Pris aux ventricules me poussant à la mort incertaine  
Je refoule un avenir de joies et de peines.



## LE PASSÉ EST L'AUJOURD'HUI

—

TOUT VIF

—

BRIN SUR BRIN

—•—

L'année 1979, Marie et moi décidâmes d'acquérir un matériel typographique afin de créer notre propre maison d'éditions (Éditions du Nadir, de 1979 à 1991, après 1991 elles changent de nom (La Limée), ne sont plus liées à la typographie, et depuis 2005 elles se nomment Éditions Les Sèvenelles. En typographie, la composition du texte en levant lettre de plomb après lettre de plomb allait me permettre une plongée plus précise au cœur de ce que je nomme l'articulation invisible du mot, son "non-dit" (ce frère siamois de chaque mot, de chaque concept endormi en son sein et que son histoire et son étymologie, sa phonie, révèlent en suggestions-gigognes). Lors des longues heures de composition typographique j'appris davantage sur la langue qu'en des années d'écoles primaires et secondaires.

Depuis 1973 ma peinture s'était progressivement tournée vers une expression plus tachiste (expositions de 1975 et 1977) sous les influences des peintres zen japonais et chinois du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Par la suite j'allais constamment évoluer dans l'esprit d'une abstraction plus posée, plus dirigée, en un souci de renouvellement mais tout en gardant un caractère intermédiaire que je qualifie de "transfiguratif", intermédialité qui m'a toujours occupé, même dans les textes. En ce sens, je ne suis pas pour le "marché de l'art" (expression horrible!) une valeur d'investissement car je me méfie comme de la peste de l'instinct sécuritaire de la répétition dans laquelle tombent, inconsciemment, ou par nécessité financière, les créateurs, et même certains vrais Artistes. C'est pour cela que, chez un peintre ou un écrivain qui vit de son activité, l'Art régresse malheureusement vite au stade de la pure technique de production, que cette dernière soit ou non bâclée; beaucoup estiment que cette persévérance à enfoncer toute une vie le même clou est une qualité identitaire, mais en vérité elle ne fait que concrétiser l'impuissance à résister à quelques charmes de la nécessité sociale. L'identité est un concept flou et dangereux. Il resterait peu de l'œuvre si l'artiste pouvait en fin d'existence détruire toutes les répétitions liées au besoin économique du marché, à la flatterie, à la survie alimentaire, ou au manque d'engagement intime dans un travail intérieurement non sécuritaire, et qui ne confondraient pas une tâche intellectuelle avec la spiritualité qui, elle, est l'essence de l'Art.

Face à la production éditoriale poétique française des très prolifiques années soixante-dix, je ressentais une insatisfaction quant à la manière dont étaient mis en pages les recueils de poésie. Certains éditeurs avaient certes une exigence de présentation et de recherche mais aucun ne travaillait avec grande sobriété la page sans pour autant tomber dans les jeux faciles plus ou moins lettristes ou répétitifs ( je ne parle pas ici du livre de bibliophilie très cher, ni du livre d'artiste, ni du livre-objet, ni du livre dit "beau livre" et vendu en fin d'année chez les libraires, mais je parle de l'édition imprimée plus basique et financièrement abordable par le grand public ). Ma formation en Art plastique, et surtout un de mes formateurs, Louis Ferrand, m'avaient appris à me méfier des "bavardages graphiques" et des systématismes dont notre société moderne raffole, me méfier de ces imprimeurs, amateurs ou non, qui composent des poèmes sur papier pur chiffon mais qui ne comprennent pas ce que sont un plein et un vide, ou qui sont férus des matériaux et de la typographie en gros corps qui n'impressionnent que ceux qui n'ont pas le sens critique pour se rendre compte que tout cela ne nage ni dans la subtilité ni dans la suggestion. L'espace d'une page est le creuset métaphysique de la composition. Marie et moi voulions servir les poèmes non en des mises en pages tape-à-l'œil mais en des variations pleines de sensibilité, bien que non mièvres, tenant compte à chaque texte, à chaque page, des accords cachés, tout en restant discrets, ce en des livres typographiques au prix de livres usuels, en tirages pourtant très limités ( ne dépassant pas 150 exemplaires ). C'est pour cela que tous nos livres furent imprimés sur presse manuelle, encrage à la main, feuille après feuille, directement à partir des blocs de caractères en plomb. Cette lenteur nous importait, elle était garante de l'attention, du regard prompt aux repentirs.

Les Éditions du Nadir ( éditeur de poésie ) se firent vite connaître grâce aux micro-revues de poésie, et sans aller chercher le lecteur dans les "salons, foires, semaines ou marchés" littéraires ( horribles concepts ! ), ni quémander des articles de complaisance. Nos services de presse étaient comptés et donc très ciblés et, entre autres, deux émissions à France-Culture — qui par pur hasard nous furent consacrées dès le départ — permirent d'étoffer notre fichier de lecteur ("Agora", 1982 et 1988). Par ailleurs, nous finîmes par ne plus proposer nos ouvrages aux libraires car ceux-ci s'étaient, pour la plupart, inféodés au monde de l'actualité, qu'elle fût romanesque, journalistique, politique ou scientifique, c'est-à-dire tout l'opposé de ces gens *vraiment* cultivés qui surent à une époque créer des univers au sein de leurs librairies, et que nous fréquentions assidûment dans les années soixante-dix. Le libraire découvreur de chemins atypiques de la poésie mondiale ? de nos jours une rareté ! Nos livres disparaissaient vite des tables, sans compter que ces gens payaient fort mal les factures, donnant la priorité aux grosses maisons d'éditions.

•

## LE PASSÉ EST L'AUJOURD'HUI



Ce livre fut la première production "nadirienne" imprimée par nos soins en typographie à seulement 10 exemplaires qui furent offerts à quelques amateurs. Il est sous-titré *Enfant du Milieu*, contient 5 textes très courts écrits en 1978/1979 ( puis remaniés en 1980, année de publication ). En épigraphe se trouve cette citation du philosophe taoïste Tchouang-tseu : « La vie humaine est limitée; le savoir est illimité. Qui subordonne sa vie limitée à la poursuite du savoir illimité va à l'épuisement; épuisé, il veut savoir encore et meurt ainsi d'épuisement ». Cette citation résume bien mon état d'esprit rénové après la tourmente des années allant de 1968 à 1972.

Cette fois la manière était calme, bien qu'elle fût déjà annoncée par le poème "Pensée à l'ultime poète" dans le foisonnant *Tranquille Malaise*. Je renouais avec une narration classique et apaisée de la confiance, un rien nostalgique mais sans regret. Le thème évoque la prime enfance. Il suscite à nouveau ( ressuscite ) en brèves suggestions la sensibilité d'une innocence déjà troublée mais qui, malgré tout, demeurait encore présente, modératrice de mes présomptions et de mon réalisme d'adulte ; il s'agissait de lever, d'élever, ce qui n'était plus, absence autour de laquelle s'imposait toute présence. La simplicité de la phrase n'était là que pour mieux poser en filigrane les interrogations à peine naissantes d'un garçonnet tourné vers l'introspection : la mort, la souffrance, la morale, la sexualité, la subversion du territoire intellectuel, les secrets de la Nature qu'il nous faut préserver car c'est l'incalculable qui engendre le sacré.



### Textes 1, 3 et 5 du *Passé est l'aujourd'hui*

1 — Tout enfant, agenouillé sur une chaise, il regardait par la fenêtre, graissant les vitres de ses doigts. Il s'enroulait dans les rideaux de coton avec autant de joie et d'anxiété à être surpris ( car il ne voyait qu'à peine la salle à manger blanchie à travers le voile ) que le soir quand, dans l'obscurité de son lit, il s'enfouissait sous les draps, tête-bêche, parfois prisonnier, suffoquant, pris d'une irrésistible peur panique !...

3 — Il ne jouait pas, il vivait. Le monde était là, maintenant. Des images passaient dans sa tête sans qu'il n'y attachât une grande importance, sauf celles qui ressemblaient à des visions adultes. Il se glissait derrière les portes pour surprendre des conversations ou simplement être dans un plan secret. Il ne parlait pas ou peu. À pas comptés il s'aventurait en cachette dans la chambre close des parents.

5 — À l'école il était assis à côté de Caroline; déjà les yeux pétillants et le parfum d'une femme. L'institutrice sentait fort de l'estomac; elle récompensait par des chutes d'hosties non consacrées qu'elle nommait « Pain d'Ange ». Il était petit petit petit petit le garçon qu'intriguait le clochard à la sortie des messes. Il pensait : « mendier est un dur métier ». Plus tard il parvint à tenir en équilibre sur deux roues et eut son premier accident; il affrontait un monde. L'imparfait ? ... petit petit petit petit il l'est encore; quoi qu'on en dise, toujours, le passé est l'aujourd'hui.

•

## TOUT VIF

—•—

Les poèmes de ce recueil tiré aussi à 10 exemplaires inaugurent un procédé que j'ai souvent utilisé par la suite et qui consiste à faire passer un texte du stade de la prose à celui du poème versifié, en l'adaptant, l'épurant, et en jouant sur une typographie utilisant les blancs au sein du texte pour affirmer rythme, phonie et sens. J'ai aussi beaucoup pratiqué l'inverse, le passage du poème versifié à sa forme en prose, en me contentant d'ajouter des ponctuations et parfois des conjonctions de coordination. Cette technique, que je nomme "transpoésie", conduit l'écrivain à reconsidérer complètement la portée conceptuelle de son texte, à en repérer les saveurs recherchées, à le dépouiller des peaux mortes de la facilité orale qui tuent l'imagination du lecteur. Plus que jamais une parole écrite devint pour moi une parole dite, articulée, soufflée. Le lecteur qui prendra le temps de lire à voix haute se rendra compte de la différence s'il compare à une simple lecture des yeux. Certains poèmes eurent même une double transformation d'un recueil à l'autre (prose → vers → prose). Le Verbe se prête aisément aux avatars successifs où, mouvant, le pensable peut se dire en bénéficiant de ces formes nouvelles que limiterait seule une compréhension minimum; car le concept est plus riche que lui-même et la forme est une composante majeure du sens. La poétique permet même d'atteindre les limites de l'intercompréhension sans nuire à une possible

communion entre le "dit" du poète et le "lu" du lecteur. La Saveur fait le Sens, le contient, le tient, puis, quand il le faut, le lâche. Idem en peinture.

*Tout vif*, édité en 1980, sélectionne 9 textes écrits entre 1976 et 1979. Il traite de l'interrogation du poète face à l'hyper-information, cette fausse communication de l'actualité qui tue, en le trivialisant, l'intérêt profond que l'homme peut avoir pour "les autres", tue cette mise en regard du désir qu'a le poète de se laisser porter sur la vague spontanée de la vie, surfeur intuitif. Au sein du recueil ce tiraillement trouve sa solution dans la quiétude méditative du peu et de la douceur, de cet anodin où gîtent les valeurs métaphysiques qui déçoivent l'écrivain et qui constituent un des thèmes récurrents de mon œuvre, car l'être humain digne de ce nom doit tenter de « veiller sa flamme pour qu'elle ne s'éteigne ».

•

Textes 2, 4, 5 et 8 de *Tout vif*

≡

Tout vif  
     dans le grand courant  
 je vais bon gré  
     mal gré  
     c'est lui qui décide  
     il m'emporte  
     tout vif tout vif,  
 et, pour ne pas sombrer  
     tout vif tout vif,  
 je suis attentif à ce qui vient  
     de partout.  
 Ah! le sacré courant qui vous  
     prend le cœur  
 tout vif.



≡

Sur un coin de table, tous les matins  
la théière fume et le thé infuse,  
du bon thé noir -  
du miel de trèfle sur du pain  
mie brune et sucre brun  
bols en grès, cuillères brillantes,  
chaque matin, assis, nous attendons  
qu'infuse le thé  
puis, lentement, nous mangeons et  
c'est aussi cela vivre,  
le temps que les idées s'ébrouent dans  
ces premières images du jour  
alors que fume la théière.

≡

Longtemps je suis resté à fixer  
la flamme d'une bougie  
la mèche noire au bout incandescent,  
jusqu'à ce que blanchisse la vision  
je suis resté longtemps  
ébloui  
ne respirant qu'à peine  
pour ne rien troubler  
presque immobile  
comme la flamme,  
brûlant les heures  
tant que coule la cire  
lentement,  
abandonné à sa chaleur, oublié,  
longtemps je suis resté  
veillant ma flamme  
pour qu'elle ne s'éteigne.

≡

J'ai la joie au bord du cœur  
 elle monte elle monte  
 cette joie hors de toute atteinte,  
 car elle monte, vite,  
 si vite  
 qu'on ne peut l'arrêter  
 la joie si pure.

•

### BRIN SUR BRIN

—•—

Bâti sur de très courtes annotations en questionnements, petites définitions et évidences décapantes, sur 12 textes, *Brin sur brin*, dont le matériau est issu de brouillons philosophiques griffonnés "à la diable" de 1976 à 1980, fut réécrit et édité en 1980, à 10 exemplaires, construit en de micro-ensembles conceptuels où, dans l'édition originale, le blanc de la page avait son rôle à jouer. L'épigraphe ouvrant le livre est une création du "poète-même", mais n'étant pas attribuée elle semble de personne, un peu comme, si je puis dire, un raclement de gorge dans une crypte : « ... au silence qui retentit ... » Chaque texte, en apparence de peu d'importance, correspond à un changement puissant, une réalisation, dans la vie du poète en quête d'existence. Le silence retentit toujours quand on confronte le sacré (qui fait notre *indivis*) à la trivialité du plus grand nombre où règnent, cachées sous de nombreux masques, vanités et réductions conceptuelles. La dernière page du recueil ne porte qu'un sympathique : « Bon séjour ! », et cette expression se "dévulgarise" car lancée après les recommandations taoïstes de la page précédente (le lecteur les retrouvera dans le dernier des trois morceaux "choisis").

*Brin sur brin* se constitue en noyaux irréductibles de sens, des sortes de concrétions verbales structurées, qui sont, pour le lecteur, autant de points de départ vers une réflexion oscillant entre philosophie et poésie — en fait, je pense qu'il n'y a pas de différence d'essence entre les deux, mais juste une différence de formes, de substances. Le sublime qui préside au chemin logique de la philosophie (même la plus scolaire, qui n'est pas pour moi de la



≡

- En finir avec l'idée d'être dans la vague  
d'une culture hantée par sa propre histoire.  
Passer la rampe d'une culture pensée, après  
avoir lubrifié son vide par le mot, et  
pénétrer pénétrer pénétrer ...
- Retrouver son intuition ( son regard )  
... en débandant son savoir.
- Méditer sur l'alphabet.  
—PONCTUER—
- Simplement dire la complexité.
- Se méfier de la littérature littéaturante.

≡

- Laisser les éléments élémenter  
les choses choser  
les végétaux végétaler  
les animaux animaler  
les hommes hommer.



## L'ÉTENDUE



En 1980 nous eûmes à Nantes la visite d'Alain Roger qui venait de créer l'atelier typographique et la maison d'éditions "La Feugraie", à l'époque très créatifs au niveau des compositions. Nous fîmes connaissance et le courant passa si bien que Marie et moi ne comprîmes jamais, quelques années plus tard, le "refroidissement" qui advint de sa part vis-à-vis de nous ( ce fut le cas avec d'autres poètes et éditeurs, il est étonnant de constater comme les créateurs sont des possessifs ou des exclusifs, et souvent des susceptibles, seul l'Art véritable vous empêche de tomber dans ce travers ).

A. Roger était très enthousiaste ( trop ? ) face à ce que nous faisons, il manifestait une sorte de contentement irrépressible à savoir que nous nous mettions à l'Art typographique. Lui-même faisait beaucoup de recherches en jouant sur les signes. Notre abord du métier était, quant à nous, plus sobre mais jouant sur des subtilités, des suggestions, que j'avais faites miennes lors de mes études aux Beaux-Arts. Avant de nous quitter il me demanda un court texte pour le publier, et je lui proposai le poème *L'Étendue* qu'il imprima à cent exemplaires durant l'automne 1981. Ce fut un grand plaisir pour moi. Son livre était beau, simple, juste. Comme un clin d'œil, et un hommage, il eut la délicatesse de le créer dans une esthétique "nadirienne" tant au niveau de la composition, des papiers, que de la reliure, cette dernière reprenait la couture des cahiers chinois que nous utilisions pour chacun de nos livres et que nous avions découverte lors d'une exposition sur le poète V. Segalen. Cette reliure a été ensuite utilisée par quelques éditeurs.

*L'Étendue* fut écrit en 1979. C'est un poème qui synergise les préoccupations qui me sont les plus chères et que l'épigraphe décline : « L'espace spirituel, la mémoire, le rêve qui dérive, le projet, l'insomnie qui nous tient yeux grands ouverts dans l'obscurité, le corps, le regard prédateur, l'amitié confiante, la conversation aventureuse, la croyance en les mots petites sudations de l'être, l'attente ». Il y est aussi précisé que « l'étendue est un déploiement au-delà des surfaces où la seule Lumière intérieure nous guide »; ceci est une allusion décalée à la fameuse phrase de Henry-David Thoreau dans "Walden, ou la vie dans les bois" :

« Tout homme doit réapprendre les points cardinaux  
chaque fois qu'il s'éveille »

Thoreau demeure pour moi l'exemple de tout écrivain et philosophe en liberté, "nature" qui aspire à l'intelligence. C'est l'homme par excellence, celui

qui a su si bien intérioriser la fracture entre l'individu et la société, la société et la Nature, et si bien su la subvertir dans un monde au seuil de la modernité, trop civilisé, trop consensuel, débordant de bons sentiments contradictoires. Après une lecture de son "Walden" nous ne pouvons être que plus exigeants à penser et à écrire, sinon nous sommes des sots. Thoreau est notre futur, et si le lecteur veut le découvrir nous ne pouvons que lui conseiller la meilleure traduction publiée à ce jour, celle de J-C. et T. Fournier, aux Éditions l'Age d'Homme, en 1985. Il faut aussi s'attarder sur l'énorme travail de traduction de Thierry Gillyboeuf entrepris sur l'œuvre de Thoreau, ainsi que sur sa belle biographie *Thoreau le célibataire de la nature*.

*L'Étendue* est pénétrée de la pensée de Thoreau. Le texte est dédié à mon épouse Marie, parce qu'elle représente la confiance en « l'échange de ces multitudes » que le poème suggère. Que serais-je devenu sans cette confiance ?

Ce poème est le point de rencontre de l'amour et de l'amitié, il y est fait allusion au don, de la part d'un ami, d'un bâton sculpté, comme la baguette magique du chaman accordant les impossibilités au sein des cœurs, en son "intase", cœurs incompris mais toujours prompts à recommencer le partage total, et impossible, de l'aventure intérieure. Aujourd'hui, en 2017, je dis *impossible* parce que seul l'échange est possible, non le partage qui, lui, est trop de l'ordre de la "part", de la discrimination qui justement trouble le don. Mais à cette époque je croyais encore à cette totalité partageable entre simples amis, je préfère maintenant la notion de fraternité à celle d'amitié, l'amitié est sans cesse à consolider, reconquérir, alors qu'il est certain que le partage total de l'aventure intérieure se révèle plutôt être le propre d'un Amour fraternel digne de ce nom et au quotidien (je ne parle pas ici de passions physiques, d'attachement, de tendresse, ni d'accord de goûts, et surtout pas d'un amour religieux qui voudrait se communiquer aux autres malgré eux sur un fond de bien victorieux du mal). Je parle ici d'une pratique de l'Amour fraternel comme une extrême concentration de l'être, non routinière, ultime voie transcendante.

1979 est aussi l'année où nous fîmes connaissance d'un couple "francoréen" qui nous apporta beaucoup, Herbert Holl et Kza Han, et de qui nous allions publier, les années suivantes, divers ouvrages de traductions et de poèmes ( mais ils se fâchèrent avec nous pour une raison inconnue en 2006) !

Plus qu'en une dialectique, *L'Étendue* se développe par fusion des lieux sur la forme fondamentale que représente le plan de la page en trois dimensions augmenté de la quatrième dimension du temps personnel; fusion par transports, par songes ( rêves éveillés ), par projections sur la toile obscure des insomnies, par la mise en mots de la transposition figurée, et par la perte des limites. *L'étendue* est donc la rencontre sacrée entre l'extérieur et l'intérieur, quand notre regard physique peut alors aller témoigner et enfin dénoncer ces deux fantômes, ces deux illusions qui cherchent à nier la continuité ( notre

indéfini ), et les épousailles entre le vaste et le dévasté. Il s'agit de l'un des textes les plus métaphysiques que j'ai écrits, et cependant si simple, à la manière convaincante, accord réussi, me semble-t-il, entre la forme et le fond. Je le livre ci-après dans son intégralité :

Ce jour le papyrus en pot me fait songer au Nil.  
Maître de danse le soleil embrase. Vide je papillonne entre  
les images me décompose à tout vent.  
A la nuit seuls comme braises dans l'obscurité de mirobolants  
projets luisent.  
C'est l'Étendue.

La pensée suit un chemin que ne peuvent porter les mots mais  
les mots sont aussi l'expression de l'Étendue.

Dans votre solitude nocturne bien qu'illimitée la voûte  
céleste calque votre front.  
Parfois vous rêvez à l'espace qui est la vie et subitement tout  
reprend sa place.  
L'Étendue vous aime.

Nuit, nuit, l'ami est la profondeur du puits. Il vous taille puis  
vous offre ce bâton, bâton sacré n'est que bâton sculpté  
mais l'amour du sculpteur, l'offrande du bâton  
sont l'étendue du sacré car  
l'ami est l'Étendue ...

... et il regarde dans vos yeux mais il ne voit que l'espace  
le Territoire va au-delà de l'homme  
l'homme vaste mais dévasté.  
Échangeons nos multitudes !

La Terre s'éclipse avec le soleil, l'espace disparaît lentement.  
L'ombre devient nuit ... Dans le noir je ne suis  
nulle part et quand reviendra la Lumière je reviendrai  
avec l'Étendue.



## UNE TRAÎNÉE ROUGE SANG

—

### L'EXPRESSION FRAGILE

—

### LE CHEMIN DISPARAÎT

—•—

1982 fut l'année du "Manifeste du Nadir" ( voir en fin de livre page 96 ) et des grands changements. En début avril, nous quittâmes la ville pour l'île, déçus par la vie nantaise devenue une routine culturelle, confinée, sans exaltation, par trop marchande, un prêt-à-penser, en "coups festifs" annonçant ce que seront en France les superficielles décennies 80 et 90, se confirmant ainsi sur tout le premier tiers du XXI<sup>e</sup> siècle. À l'époque, Nantes était devenue le marais des idées convenues, ce "biotope" n'avait rien d'idéal pour favoriser l'épanouissement d'une recherche intérieure. Cela n'a pas changé, et, même si la ville s'est depuis faite accueillante et agréable, la culture s'y articule aujourd'hui sur d'autres stéréotypes qui se sont mondialisés, l'esprit des municipalités successives ne s'ouvrant qu'à ceux qui font parler de la ville, car les villes sont des produits commerciaux qui se vendent, avec une touche plus ou moins affirmée de culture d'abattage ). Répondant positivement à notre proposition, Thierry Fournier ( duquel nous avons publié son excellent premier recueil "Aux Aguets", très gracquien ) et son épouse, nous accompagnèrent désireux de mener avec nous l'expérience décapante de l'île où j'initiai Thierry à la typographie et l'édition. Décapante elle le fut : après moins de trois années de vie insulaire nos relations se dégradèrent considérablement, alors Marie et moi prîmes nos distances, réalisant notre sottise de vouloir aider qui n'a pas même compris ce qu'induit le terme *fraternité*. Le couple Fournier quitta l'Île d'Yeu.

L'Île d'Yeu, à environ 17 km au large des côtes de Vendée, nous apporte toujours en 2017 un détachement salutaire remettant à niveau notre besoin de plus rudes évidences, car malgré ses infatuations estivales cette île garde intact son potentiel sauvage. Dès notre arrivée, une déculturation locale ( patrimoniale ), et pendant de nombreuses années une presque aculturation, parfois salvatrice, de la part de la société insulaire vis-à-vis des priorités citadines, nous permirent de mieux nous concentrer sur notre travail éditorial, philosophique, poétique et pictural, tout en entreprenant une étude de l'île, jusqu'en ses contradictions économiques et spirituelles qui, de nos jours, sont "naturo-touristiques" ( surtout à partir du début des années 2000, l'esprit citadin a fini par rattraper celui des élus locaux ! ). Mais durant les deux premières décennies de notre vie ici, Marie et moi nous eûmes le temps de faire



l'essentiel des études et des inventaires botaniques, faunistiques, paysagers, préhistoriques, historiques, linguistiques, légendaires, économiques, etc, qui nous tenaient à cœur, dépouillant tous les textes et travaux antérieurs (écrits depuis le IX<sup>e</sup> siècle pour le plus ancien), et posant un regard critique philosophique sur beaucoup d'autres domaines comme la gestion de l'environnement, des sites, ou le classement d'État du tiers de l'île que j'ai initié en 1992/95). Tout cela déboucha sur des publications nombreuses. Pour moi, 1982/84 fut aussi le début d'un grand intérêt pour la biologie, l'étude des comportements végétaux et animaux, la physique quantique, la systémie écologique, choses qui ont énormément influé sur mon œuvre poétique, ma philosophie, mes peintures, et mes quelques essais plus théoriques.

Nous n'idéalisâmes jamais les habitants de l'île, n'ayant guère envie d'adopter un esprit rousseauiste. Et même si, depuis les années 1992/95, et surtout 2000, l'île est devenue un monde en crise économique-culturelle, avec un fort chômage, île malheureusement tournée vers la spéculation financière et les évocations patrimoniales et touristiques festives superficielles, les animations culturelles ultrabasiques dénuées de réflexions profondes quant au destin insulaire, animations s'inspirant sottement de celles des cités, sans originalité, sans vision, je dois dire que malgré tout cela, malgré cette néantisation partout en France du bel esprit créatif et aventureux de l'après-mai 1968, l'Île d'Yeu n'en demeure pas moins un creuset unique de ressourcement intérieur pour qui veut la connaître intimement en ses diversités biologiques et ses éléments bruts. Car ce qui compte le plus pour Marie et moi c'est, si je puis m'exprimer ainsi, l'os, le tendon et le muscle, et non les manières et la poudre sur le nez des histrions ! Lire un poème du haut de la falaise sur la Côte Sauvage, les méditations sur la rencontre de la flore du Nord et du Sud, sur les éclairages atlantiques étranges et puissants de l'automne et du printemps, sur la géomorphologie, sur les pays cachés suscités par les oiseaux migrateurs, et sur bien d'autres domaines, enseignent à ce point que, sans mépriser la puissance de la ville en tant que "boîte à outils intellectuels" — heureusement suffisamment éloignée — nous vivons en notre chair les convictions d'un H. D. Thoreau sur la permanence des vérités premières qui font fi de l'abaissement de l'homme toujours prompt à se laisser séduire.

*Une traînée rouge sang*, *L'expression fragile* et *Le chemin disparaît* sont trois recueils écrits en ville et annonçant en creux notre départ de la ville. Leurs matériaux furent réunis entre 1973 et 1981/82, mais les thèmes des textes furent retraités tardivement et correspondent aux tourments des dernières années citadines, 1980-1981 : pour les deux premiers cités, il s'agissait du moment où l'espace de la ville devenait trop oppressant, alors que je tentais d'effectuer une mise au point de plus en plus fine sur ce qui devait présider enfin à ma vie intérieure ; et pour le troisième, *Le chemin disparaît*, il s'agissait de

poser des sortes de pierres inaugurant un nouveau gué, regard plus méditatif, essentialiste, comme Marie a toujours pratiqué dans ces poèmes haïkaïs, regard qui allait bientôt être étendu à toute l'île — certains textes de *L'expression fragile* en figuraient également quelques contrepoints.

Le départ de 1982 fut donc un passage initiatique, un tournant dans mon œuvre poétique, philosophique et picturale, dans ma vie de couple avec Marie, bien plus affinée, en fait une métamorphose spirituelle.

•

## UNE TRAÎNÉE ROUGE SANG

—•—

Première publication en 1981 en un livre d'artiste unique pour la collection particulière des Éditions d'Art Marc Pessin, puis seconde publication en 1982 aux Éditions Verso pour uniquement le texte. Le recueil est constitué de trois parties totalisant 31 textes, dont, centrale, une « Suite de poèmes pour une pluie passagère » écrite le 21 janvier 1980. Cette suite sépare deux séries de poèmes qui annoncent déjà la tension omniprésente des textes en prose de *Tumulte* (qui sortira en 1989, d'ailleurs certains textes d'*Une traînée rouge sang* sont repris en prose dans *Tumulte*). La "Suite de poèmes pour une pluie passagère" vient soulager le climat du livre en y instillant de courts poèmes numérotés de un à six qui prennent ayant pour objet l'incitation littéraire produite par une journée de pluie : légèreté, sensualité, vivacité, simplicité, ici et maintenant, chroniques de micro-événements qui font et défont les êtres.

Le recueil expose aussi quatre thèmes : la famille, la mort, l'amour, la création, qui seront développés dans tous les recueils à venir ; le quatrième — la création, dont l'Art pictural — met l'accent sur les enthousiasmes et les doutes, les erreurs et les peurs, la lutte incessante pour résoudre la difficulté de se concevoir paradoxalement à la fois tel un "Tout" capable de lire en lui-même la multiplicité incommensurable du monde et tel un individu (un indivisible), le Tout étant lui-même indivisible. Deux poèmes, *Les villes*, et *Terre de vie terre de mort*, exorcisent le marasme de la cité tel que je le ressentais à l'époque ; un poème isolé, *Goétie*, est une référence explicite à l'occultisme en général, prenant définitivement mes distances par rapport à ce dernier qui fut l'un de mes centres d'intérêt depuis 1965.

•

"Choix" de 7 textes de *Une traînée rouge sang*

### **Une traînée rouge sang**

Ourlée de lichen  
de l'ocre le plus velouté  
le grain grossier dessiné  
de soleil  
l'eau unissant et vivifiant  
son inertie,  
on eût dit le lieu  
où une femme aurait  
laissé ses menstrues.

### **Enfant**

Enfant j'avais d'indiscrets regards  
où les filles se lavaient et s'habillaient;  
j'en gardais de beaux frissons et de  
douces pensées,  
les filles étaient mes sœurs  
figées en moi comme l'on cache dans son  
mouchoir des ailes d'insectes, des mouches  
mortes ou des billes de réglisse vertes.

### **Artiste**

Lié au lien précis de la femme  
il consomme l'imaginaire non sans  
hardiesse  
non sans terreur,  
mutant inlassable de la vie tantôt  
admise dans son tourment tantôt  
méprisée comme tombeau; car il  
pense déjà à la mousse poussée sur  
la pierre qu'il n'a pas encore versée  
(la mort étreint son cœur).  
Il court sans se retourner, crible son

obscurité d'éclairs zébrant sa hantise à être ;  
aux murs de sa chambre  
c'est une danse macabre de Holbein  
ou une nativité.

### **L'homme abrupt**

Le chatolement de ses yeux étendus pris dans la  
garde sourcilière,  
les narines herniées comme  
d'un effort à contenir ses craintes soudaines,  
menton atterré aux clavicules,  
aberrant silence des membres,  
plié dans ses combles l'homme abrupt  
se surprend en quelques secondes fauves  
à sourire largement aux femmes entr'aimées.

Au reste de sa nuit faciale,  
le charme de ses tendons noués au faite  
d'une émotion,  
du dôme pariétal à l'anus  
l'homme abrupt se fend par moitiés,  
l'une tombant au côté de la femme  
l'autre au fermentant fumier de ses peurs.

### **Le scribe**

Mère, ô mère, ô ma mère si tu savais  
comme ton ventre est beau, comme ta chair  
me donne le meilleur mets !  
Je me nourris de ton fil d'argent,  
que ne pourrait-il jamais être rompu !  
Tes particules sont puissamment élancées,  
ô mon ordonnatrice formelle,  
élégant suppôt de l'architecte  
architecture la plus spirituelle  
la plus proche de nos aspirations vers le beau.

Que ton intérieur soit le modèle de vos ensembliers,  
de vos artistes penchés sur le divin élément,

mère ta poche est énorme  
( et laisse transparaître l'infini de ta composition ),  
convenons d'un code qui fera de toi le scribe accompli.

### **Poussière**

Longtemps accroché au soupir  
éteint avec tes yeux  
au nadir de nos joies,  
quand tu fleurissais la baignoire  
de ton corps discret,  
à présent je me demande :  
"qu'en est-il véritablement de nous ?"  
Vivons-nous toujours en complet accord  
quelque part où rien ne peut s'éteindre,  
dans le souvenir des autres,  
de ces lieux qui ont vu s'articuler  
notre amour des choses infinies ?

À moins que tu ne sois que disparition  
le silencieux grain de poussière  
au cœur du crassier ?  
Alors ...

### **Le dessin**

Le dessin pouvait ne pas paraître  
il aurait été  
venu unique ou accompagné  
de tant d'autres incomparables  
mais s'inspirant mutuellement,  
aux terres agitées, aux eaux torrentueuses  
aux nuages mouvants et partout ailleurs ;  
son éphémère seul importait.  
Vu il se volatilisait — car rien n'a d'importance  
si ce n'est l'offrande sans pareil du beau  
sitôt effacée.

•

## L'EXPRESSION FRAGILE



Ce recueil réunit des proses poétiques et des poèmes versifiés, approche du corps délicat, du corps-seuil, donc de ses perceptions, et aussi observations philosophiques cernées en courts textes trans/poétiques. Il s'articule comme une mise en garde face aux pièges du sens "déraisonné", de nos *absurdités bruyantes*, de nos divagations fantasmatiques quand nous ne croyons qu'à ce que nous voyons et qu'à ce que nous sentons, qu'à ce que nous pensons, à partir de ce que nous croyons voir et sentir uniquement. *L'expression fragile* joue continuellement sur les décalages entre l'esprit-mot et l'esprit-souffle, joue sur la quête du « présent éternel » qui rassure et soulage.

Une introduction présente déjà la question du « Pourquoi écrire ? », et s'achève sur un « je mise sur la vie imprévisible, considérant le mot, la conversation, comme l'aventure quotidienne, superposition de terres cultivées différemment mais possédées du même élan à faire de l'humus ». Deux décennies plus tard, en 2003, j'ai publié tout un essai sur les pouvoirs du mot et de la pensée évoluant du dit à l'écrit (*L'esprit élémentaire, ou la mesure du monde*, aux Éditions JMG). Nous avons là, à partir de l'idée de l'homme-terreau, l'affirmation, si prégnante dans tout mon travail, que nous bâtissons sur ce qui est disparu, et même sur le recyclé, sur des sources oubliées, que nous bâtissons donc sur le "sorti-de-rien", "rien-la-chose", et que nous y retournons avec notre œuvre. Éternelle idée de l'oubli de ce qui féconda, même si nous nous faisons croire par vanité que nous connaissons ce qui présida à ce que nous sommes ! Cette "oublierie" dirige toute la recherche du bonheur, ne serait-ce que les bribes de nos plaisirs fugaces, de nos satisfactions suffisantes. Elle exprime si bien l'origine commune des mots *homme* ("né de la terre") et *humus* ("terre"), lointaine racine indoeuropéenne *ghyom* (pour "terre") à laquelle les savants linguistes veulent bien croire ! Mais l'origine est ailleurs, dans ce que l'on ne sait plus, l'homme se construisant sur une mémoire qui, paradoxalement, par lissages successifs, est vouée à se perdre. Et c'est bien ! "L'oublierie" fait sur nos cultures le travail que font les escouades d'insectes et de bactéries, les champignons, sur nos corps morts: assimilation par le lent changement vers d'autres équilibres instables. Il ne reste pour ainsi dire presque rien des civilisations antiques, elles ont été digérées pour d'autres enjeux.

*L'expression fragile*, publié en 1982, fut écrit entre 1973 et 1981, puis élaboré et remanié en 1981, il s'agissait d'un ultime et indispensable travail de mise au net avant le grand départ pour l'Île d'Yeu. C'est un produit de mutations, de multiples notes retravaillées par touches, suggestions, questions,

éclats de voix, morceaux conceptuels mêlés de poésie, visions. Certains textes de la partie "La musique partout partout" furent interprétés à l'exposition-spectacle du 18 mai 1984 au Théâtre de Caen organisée par les "Rencontres pour lire", ce sur la musique de *Le calme de la mer* extrait de suite éolienne de Tony Aubin, jouée ce jour par l'Ensemble à vent de Normandie et la pianiste Marie-Paule Talbot. Ces textes, et ceux de la partie "La saison des heures, la saison des mois", constituent le contrepoint, tel un motif secondaire méditatif du recueil suivant *Le chemin disparaît*. Ce dernier fut écrit en 1981 et 82, publié en 1983 en la valeureuse maisons d'Éditions Le Pré de l'Âge, textes dépouillés à la façon de *haïkaïs* (*hokokus* libérés de leur métrique, et donc plus proches de l'essence primitive du zen et non de celle de ses écoles qui se figent par trop dans l'aberration des contraintes dogmatiques du style).

Des passages de *L'expression fragile* seront plus tard réinjectés dans la réédition de mon journal insulaire *Bois de lune*, tome 1 du "Perpetuus Liber", ce avec d'autres morceaux issus des recueils *Tout vif*, *Terre-Mer*, *Natura*, *Brandons* et *Oia une île spirituelle*.

*L'expression fragile* s'achève par une suite titrée "Neuf Saveurs", neuf poèmes d'amour versifiés, tentant les retrouvailles techniquement périlleuses avec la conception hindoue de la poésie telle que René Daumal la présente dans ses très éclairants essais de 1935 à 1941, "Les Pouvoirs de la parole", tome II, publiés chez Gallimard. — Les mots sont l'expression fragile des corps.

Les données concernant l'état d'esprit dans lequel *L'expression fragile* a été écrit et composé relèvent d'une complexité qui a beaucoup à voir avec la période de grands changements qui s'opérèrent en moi dans les années 1979, 80 et 81. C'est durant cette période qu'ont commencé à s'agencer de façon plus cohérente les bris d'une personnalité qui fut tant malmenée depuis l'enfance, d'une personne aspirant à devenir un individu..

•

"Choix" de 13 textes et fragments de *L'expression fragile*

≡

Le soleil se lève sur nos corps si fragiles et si résistants, une journée s'annonce. Elle n'est pas venue à nous, nous ne l'avons pas sentie progresser en notre direction, vers nos maisons, nos corps; c'est une journée soudainement apparue comme chaque instant incomparable. Que nous nous soyons doutés de sa manifestation ne fait pas surgir plus tard son seuil car il n'a pas de véritables limites et s'étend longuement dans un espace incalculable, impénétrable, à cheval sur tous les mondes existants, et pour nous en nous et

pour nous à l'extérieur et pour nous toujours. Le rythme aurait tendance à nous perdre, toutes ces fractions du temps étourdissant et absent : nuit-jour-nuit-jour, il n'y a pas de nuit, pas de jour, seulement des seuils où nous nous trouvons subitement, des seuils qui sont des moments où se font les choix apparents, les choix illusoire. En fait nous ne faisons que suivre nos natures inconnues de nous-mêmes, nos penchants. En nous toujours alternatives et confrontations à nos corps, en nous, toutes les initiations.

≡

Quand cesserons-nous d'élever une barrière entre l'intérieur et l'extérieur, quand cesserons-nous de préférer le souvenir au présent qui le fait vivre, quand, une fois pour toutes, le *maintenant* brillera-t-il en nos cœurs ? Il y faut l'union et avant tout la réconciliation mais encore précédemment la *re/*connaissance de nos multitudes.

≡

Trouver l'ordre qui préside à la compréhension de moi-même, savoir ce que cette compréhension a de désorganisatrice. Le seuil de la raison, le seuil de la forme, le seuil de l'illusion, le seuil de soi, le seuil de la folie.

≡

Toutes les images, toutes les informations, de plus en plus, et toujours plus de difficulté à choisir entre toutes, et volontairement nous chutons, vite, vite, dans plus de savoir de moins en moins orchestré, fragment sur fragment, fausse érudition cachant nos petites, l'évidence de n'être même pas un corps.

≡

Peindre comme piéger en soi la lumière du tableau, devenir ombre et lumière; au-delà de toute représentation l'Art pictural sera nous-mêmes. La plasticité doit s'insinuer partout, par le biais du corps entièrement mis en jeu, peut-être jusque dans l'insaisissable ? et doit devenir rapport esthétique et donc étymologiquement rapport aux sens. L'*esthète* est « celui qui sent », l'image peinte qui en découle est accessoire. Elle doit créer un sentiment chez le spectateur, ou troubler de multiples façons, ne jamais racoler ni séduire, accessoire utile, sinon elle ne se démarque pas de tout objet né des modes et tué par les modes, comblement de l'ennui des foules.



≡

Solitude ! dans cette chambre déserte, silence aux sons inaudibles, et d'un coup votre cœur, statisme nocturne des objets inclus, tangibles, tangibles jusqu'à l'irréalité, silence ! à peine le bruit d'une tempe tout à vous envahir; le regard attaché au rai lumineux de l'espagnolette, juste le viol qu'il faut à l'obscurité pour servir son mystère, juste chauffé à blanc un rayon en torture en parure.

≡

On donne un rayon de son astre, davantage qu'un sens commun de lassitude, pour s'aimer ou darder de l'angoisse du désir et du silence confondus. On se délie si vite comme on se lie si prudemment; sans crainte on aime, sans immolation on coiffe la mort, et ne demeure bien moins qu'une absence.

≡

L'oppression des gargouilles citadines déverse un flot continu de tristesse aux angles des rues; le glacié des faces travailleuses qui courent sur l'heure toute haletante. Certains attendent enfiévrés des inconnus qui ne viendront jamais. Le chaos des passants absorbe leur effarement, une masse, des correspondances essoufflées. Alors le regard soumet davantage vitesse et temps aux dos des vieillards, et rythme aux pas des boiteux.

≡

### **La musique partout partout**

Première nuit en bord de mer. Dans notre lit, soudainement des borborygmes anonymes et nos ventres nus l'un contre l'autre qui font un « flap » aquatique, amusant. Après l'amour le sommier grince encore de longues minutes tandis que dans la mi-nuit tu fredonnes seule avec plaisir. La dernière bûche vient de crouler; sur l'oreiller un battement intimidant nous accompagne au sommeil.

Les tuiles gouttent : flic-floc dans les seaux sous le toit. Après l'averse l'air frais bombe les poitrines. Un courant frappe la fenêtre qui bat tant et tant que s'écaille la peinture. Dans les fils électriques les alizés harmonisent; ce soir

comme un Chopin dans l'air — c'est moi qui le dit ! Sud-Ouest/Nord-Ouest ? couine la girouette, coq sur pied huilé.

Au matin, dans le jardin, les draps battent au vent; c'est le claquement des fibres qui s'aiment à faire coton. Les branches âgées des pins se "plaignent", comme les mâts "récitent" le chapelet des naufrages aux marées d'équinoxe.

Brouhaha sans mesure que celui de l'océan, bouillonnement terrible, écume légère.

Le suintement des égouts anime l'abord des maisons. Au large un pêcheur souque fort, il chante pour se donner de l'entrain. Sur les brisants l'éclaboussure meurt en vapeur à son visage sec comme bois flotté. Ce n'est pas une plaie qui se ferme sur l'étrave du bateau, ouverte passagèrement c'est la mer qui libère le chant répétitif dont les mouettes ne sont que le chœur secondaire.

A la côte le mousse pense que le craquement du vieux thonier en apprend plus que les livres clos. Tout autour de lui la roche est criblée par le sable de la plage et l'eau explose en infimes sources éphémères. Dans un ressac, la mer prisonnière des mares glougloute, l'écume d'une vague mourante pétille et les grains de mica roulent au soleil.

Petits clapotis ; tous les crabes bavent dans leurs trous. Vides, les conques du triton et de l'oreille se fondent dans le souffle du vent. La crête de la dune glisse sous son propre poids, met à jour le squelette d'un oiseau que le vent fait tintinnabuler.

Au port la « Harpe d'Éole » dans les filins des voiliers couchés, et les goélands assourdissants perchés sur le haut des mâts. Le ciel est plein d'oiseaux, les montées de leurs voix s'égarant.

Autrefois j'ai habité ailleurs, loin, dans un pays où l'écureuil grignote la noisette et le silence. Il y a bourrasque et cliquetis de stalactites dans les sapins, l'homme, au pied des arbres, écoute les feuilles, il rêve; et la déchirure sonore de l'air dans les hêtres ! C'est un pays escarpé. La pierre qui se détache ricoche en claquant puis s'écrase silencieusement dans la vallée. Impact muet d'une balle dans la chair du lapin blanc, mais l'écho de la détonation est repris comme crainte par gorges et monts ... Écoutez ! la voix venteuse de la haute cascade, l'impétuosité chantante du torrent, les harmonies superposées de la rivière, le chuchotement tranquille du canal, la gaieté atonale du ruisseau, entre les graviers l'écoulement arrondi d'un filet de pluie et sa lente infiltration vers la nappe phréatique.

C'était ailleurs, ici, c'est autre chose.

≡

### Saveur 1

Tu vas venir  
et je ne suis qu'à cette attente  
rien d'autre ne compte,  
comme si dans l'obscurité un rai lumineux  
se posait sur chaque objet, chaque geste  
jusqu'à l'éblouissement.  
Tu viens !

### Saveur 3

Proche ou lointaine notre rencontre ?  
Qu'importe ! en amour chaque an se fête.  
Toi et moi tant à se dire encore  
que chaque jour est notre chance,  
ensemble plus présents plus enclins que jamais  
à mieux nous faire au monde  
si complexe si vaste si surprenant !

### Saveur 9

Lui ceignant la taille  
elle a gardé le fil argenté  
qu'un coup de rein brise.  
Tout doux mon amie,  
laisse glisser la main  
elle s'insinue partout — partout.

•

## LE CHEMIN DISPARAÎT

—•—

Écrit en 1981-82, suite à une proposition du valeureux éditeur Roland Tixier (Édit. Le Pré de l'Age), ce recueil fut publié en 1983. Il s'agit d'un petit

ouvrage pensé en 32 courts poèmes de trois vers, comme une des formes du poème court japonais (mais sans en suivre la métrique 5-7-5), et illustré en couverture par une encre figurative du talentueux Gilles Le Corre, peintre travaillant à l'époque un peu à la manière de la graphie animalière, très épurée, de la tradition nippone des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

*Le chemin disparaît* semble concrétiser notre aspiration, à mon épouse et à moi, à quitter la turbulence nantaise, aspirant à plus de simplicité (non de simplisme), plus d'expectative spirituelle, comme s'il était encore possible de renaître à un Œuvre incarné par des éléments moins infatués que ceux proposés par l'ostentatoire des cités. Chaque poème synthétise un éclat d'existence où priment un sentiment, une sensation, une vision. On y retrouve des instants quotidiens : le petit déjeuner, le goût du pain fait à la maison, l'insomnie et ses bruits, une fenêtre ouverte au printemps, une averse, le son des cloches, le froid hivernal, le lit partagé, le glissement des nuages, etc, nombre de sujets qui reviendront sous diverses formes dans les textes ultérieurs.

Le Japonais Bashô disait au XVII<sup>e</sup> siècle : « le haïkaï n'est pas dans la lettre mais dans le cœur »; mon recueil *Le chemin disparaît* est, je pense, la meilleure illustration, parmi tous mes textes poétiques, de mon "intase" cherchant l'expression, en une voie que j'avais déjà ouverte par certaines proses dans *L'expression fragile*. La phrase du grand maître du haïkaï Bashô nous montre aussi que ceux qui sont encroûtés dans la technique, la forme et le dogme littéraire puriste, n'ont rien compris à cet esprit exceptionnel matérialisé par cette "liberté" (sens du mot *haïkaï*) du "poème" (*ka*) court japonais depuis au moins le X<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours — comme n'ont rien compris à l'esprit du zen ceux qui pensent que ce dernier ne peut se pratiquer qu'au ras du sol, en suivant l'austère enseignement de quelque maître empêtré dans la doctrine. J'ai une tout autre position sur la pratique (révolutionnaire à plus d'un titre) du zen qui ne surgit que dans la transcendance de toute obsession technique, dialectique, ou religieuse. On pourrait étendre cette remarque à la parole christique indiquant que le royaume du père est ici et maintenant. Le poème — même le plus travaillé des poèmes — s'accorde aisément sur ce fait brut de la révélation sauvage qui finit par faire table rase du labeur.

Je propose ci-dessous un "choix" de 10 poèmes du *Chemin disparaît*, plus deux inédits. Je pratique assez peu l'Art difficile du haïkaï, car je pense que celui ou celle qui s'y risque sérieusement ne devrait, en fait, ne rien écrire d'autre.

Nous mangeons  
le pain  
que j'ai pétri.

○

Fenêtres ouvertes  
sur le soleil  
d'avril.

○

Marcher mais  
le chemin disparaît  
dans l'étang.

○

Dans les draps glacés  
nos corps  
chauds.

○

Sa chambre  
fourreau bleu-nuit  
je m'y glisse.

○

Souriante  
elle ouvre son corsage  
teint de lait.

Nous demeurons  
longtemps  
à penser ensemble.

○

Fatigué  
tout s'efface  
dormir dormir.

○

Étendu sur le dos  
succession de nuages  
éclipses de lune.

○

Juillet  
un galet  
brûlant.

○

J'ai brisé la branche  
qui m'a griffé  
rouge cerise.

○

Le lézard vert  
rentre dans la chambre  
observe et ressort.



## LES MOTS

—

## TERRE-MER

—•—

Après un retrait volontaire des cimaises de 1978 à 1987 — fermeture de la Galerie Michel Columb de Nantes, après notre départ pour l'Île d'Yeu, et ma recherche d'un renouvellement pictural durant environ neuf années — en 1987, 1989 et 1991 trois expositions particulières auront lieu à la Galerie Absidial (Nantes). En décembre 1991, une émission de 30 minutes sera consacrée à ma peinture sur France Culture ("Agora").

De 1983 à 1988 je n'ai jamais cessé d'écrire, soit sur le patrimoine de l'île — inventaires et autres études — soit des textes poétiques : poèmes versifiés qui seront transposés en prose pour le recueil *Tumulte* paru en 1989 aux Éditions Amor Fati ; également de nombreux textes en prose-poésie, mais je préfère qualifier mon travail d'écrivain, quelle qu'en soit la forme, de "transpoétique", comme ma peinture se veut d'ailleurs "transfigurative". Beaucoup de ces proses seront plus tard remaniées et composeront autant de notes développées et d'observations dans mon journal insulaire *Bois de lune* (réédité et remanié dans le tome 1 du Perpetuus Liber, Édit. Le Solnet puis Les Sèvenelles), dont le premier chapitre paraîtra à Paris dans la revue NRF aux Édit. Gallimard en 1993, et à Wiesbaden dans la revue de littérature "Rabenflug" en 1994, en version allemande par Heide Helwig (la première version de *Bois de lune* était parue aux Édit. La Limée en 1997, avec beaucoup moins de textes qu'aux Édit. Les Sèvenelles en 2009). Certaines bribes de textes des années 1983/84 seront aussi reprises et augmentées, transposées de la prose à la poésie versifiée, pour créer le long poème *Terre-Mer*, qui paraîtra en 1988. *Bois de lune*, tome 1 de mon journal insulaire, que l'on ne trouve pas dans ce livre sur mes 45 ans de poésie, est le fruit de très nombreuses notes accumulées de 1982 à 1995-96 puis, pour la version seconde, jusqu'à 2004/2005 ; elles ont fécondé quantité de recueils, et jusqu'à ma peinture.

•

## LES MOTS

—•—

1987 est l'année du retour sur les cimaises avec, tiré à 40 exemplaires, un mini recueil, *Les Mots*, offert à certains visiteurs durant l'exposition, et dont les 6 textes lapidaires ont pour mission de souligner en quel état d'esprit je revenais en galerie ; j'ai moi-même composé ce recueil en typographie. Le lecteur verra que la picturalité et la littérature sont

pour moi indissociables, démarches siamoises que j'utilise sans cesse pour apprécier ce que je vois, ce que je sens et je pense, même quand je n'écris pas et ne peins pas, et pour être plus exact disons qu'il s'agit davantage d'une marche que d'une démarche. Je n'ai plus du tout de but. Que pourrais-je peindre sans penser à la nécessité non de peindre mais de ce que je vais peindre ? Ainsi, depuis les débuts, littérature et peinture s'influencent mutuellement en une marche commune. Voici l'intégralité du texte.



Les grands chemins sont parcourus de chuchotements, et du son essentiel, froissement de l'herbe, saut de la sauterelle, bruissement de la libellule, lent fléchissement du roseau, éboulement de la dune, déplacement du nuage



Seul compte le lent soliloque de l'éternité qui vous absorbe, vous digère, et vous recrache "transformé" vers les choses du présent



L'indicible flottement des multiples silences



Peindre ce que les mots si « sensés » ne peuvent saisir précisément : l'évanescence ...  
... le tableau, fruit d'une veille qu'il nous faut garder,  
"re/garder"



Les artistes ne sont que des arpenteurs arpentant interminablement le même arpent pour en dégager une autre vision. De la corne sous leurs pieds.

•

## TERRE-MER

—•—

Composé à partir de notes prises à la diable sur la période 1983/84, *Terre-Mer* est une ode à l'Île d'Yeu parue en 1988. Dès le frontispice Patrick Hauguel l'illustre d'un dessin

en noir et blanc, fragment de falaise perdu dans le végétal, suggestion de la réalité "élémentale" dominatrice de l'île.

Ce long poème porte une épigraphe tirée de l'Ecclésiastique, chapitre I, 2 : « Le sable des mers et les gouttes de la pluie et les jours de l'éternité qui les comptera ? » Il est vrai que l'immersion insulaire est telle que l'île en est transcendée, elle correspond de plus en plus pour moi à un seuil vers « autre chose », comme un point immobile entre passé et futur, la fusion des livres lus depuis l'enfance, le lavement lustral de tous les égarements intérieurs (même les égarements dus à l'obsession de l'île), en une sublimation lyrique extrêmement écrite, contrôlée. Ici, le "seuil" est un thème encore traité, comme souvent dans mes textes et mes peintures — il en va désormais de l'existence comme d'une "force contenue" qui se fait en palpitations raisonnées après une *tabula rasa* intellectuelle qui va permettre de commencer une autre introspection, c'est-à-dire un regard intérieur, une intuition moins minorée, et les lectures nombreuses plus "utilisées", les "choix" révélant enfin leur vraie nature de simple puissance vitale qui s'impose à nous à tout instant ... Trancher ! même dans l'erreur et sans regret.

L'île révèle une purgation artistique, non une purgation de toute création; Art est supérieur à création dont il est le maître. De 1988 à 2003 l'investissement pour cette île sera tel qu'elle dévorera une part personnelle, sereine, acquise entre 1982 et 1987, mais il me permettra de parcourir mon humble "chemin de Damas" qui, dès 2004, me sortira des stupeurs patrimoniales, comme je m'étais autrefois sorti des stupeurs de l'occultisme. Cela nous laissera, ma compagne et moi, enfin libérés de l'Homme de l'île, de sa société bégayante, des maltraitances qu'il y opère, sur Terre et sur Mer. Ma défection sera définitive pour une cause stérilisée par le tourisme marchand sans retenue, le festif sans pensée, la culture pervertie. Reste le roc, les falaises, l'eau, le végétal, la puissance fractale de la Connaissance de l'île (plus complète que le savoir) ; nous reste le ciel changeant, les landes désertes, ces fragiles inspirateurs de l'œuvre, une métaphysique insulaire, un tremplin pour une mysticité plus vaste. Reste l'île-Rocher qui apparaît comme l'île holistique des éléments non mesurables.

*Terre-Mer* en fut le premier jalon.

Cette ode attend ses peintres, ses photographes, ses cinéastes, ses musiciens et ses chanteurs, ses acteurs, au-delà des apparences, comme l'autre long poème emblématique, écrit plus de vingt ans plus tard, *Le Printemps sauvage*. Hasard significatif, *Terre-Mer* fut le point de départ de la composition musicale de Guy Genat, *L'île qui tournoie*, œuvre pour orchestre d'harmonie, créée à Strasbourg au Conservatoire National de Région le 8 juin 1990. J'ai voulu *Terre-mer* très précisément typographié ; blancs, vers décalés, mots isolés, phonie et sens accordés, mise en abîme des références patrimoniales, tout pousse à lire à haute voix, et à s'investir physiquement dans le texte. Certains courts passages se retrouveront dans la seconde version de mon journal *Bois de lune* (Perpetuus Liber 1).

La couverture du recueil montre le dessin ciselé de l'armature en silex d'une flèche préhistorique. Le texte, en vingt parties, commence là où il finit : « Brume d'embruns / aux Amporelles (...) à fleur de mer ». Entre deux vagues éclatées cinq mille ans sont passés,





- Tu te frayes un chemin dans le chanvre d'eau  
tu t'y frottes,  
ferme les yeux !  
Le monde est une odeur :  
fleurs fange et pourriture  
même ton souffle court,  
sous ton vêtement les écailles de la peur  
puis la chair le doute  
ton carnage ta carne ta carnation  
ton incarnation, psitt ! ne ris pas !  
tendre peau que tu es  
saisie dans la grande friture  
tu te tortilles tu patauges  
tu n'es plus un petit poisson  
plutôt de l'humain jusqu'aux gènes  
du sapiens peut-être ...  
( ... )
- Hommes rugueux, Homme  
écris ton printemps sauvage  
ne pense pas à demain  
Femmes rugueuses, Femme sage  
lisse tes cheveux  
fais briller ta peau  
glisse dans ta vie  
croque croque croque !  
vous avez tous deux plus d'un iota  
vos « i » pointés  
vos « t » barrés  
raturés  
plus d'un iota d'expérience  
plus de jours que quiconque  
vos « o » fermés  
vos « a » noyés élevés soufflés fécondés,  
Homme et Femme rugueux usés  
tournez-vous  
un œil par-dessus l'épaule  
vers le monde familier,  
sur la Terre devenez Sel !

( ... )



## TUMULTE



Ce recueil, paru en 1989, comprend 58 textes poétiques nommés "récits", écrits pour la plupart sous forme versifiée entre 1976 et 1986, puis transposés en prose en 1988.

L'épigraphe ouvrant l'ouvrage est tirée du *Traité du Rebelle* de Ernst Jünger, un auteur qui compte énormément pour moi : « La condition d'animal domestique entraîne celle de bête de boucherie ». Le ton est donné, je veux souligner ici l'idée, primordiale pour tout poète digne de ce nom, du *recours aux forêts* cher à l'écrivain allemand ( ne serait-ce que pour échapper à la boucherie intellectuelle, la boucherie de la critique littéraire superficielle). Je fais donc aussi mien non le concept d'anarchiste mais sa position d'*anarque*, seule tenable pour l'Artiste qui veut être davantage qu'un créateur, davantage qu'un producteur inféodé aux modes, aux pouvoirs qu'ils soient esthétiques, économiques ou politiques. Ce "recours aux forêts" inspirera aussi, un peu modifié, le titre du tome 2 de mon journal Perpetuus Liber : "Retour aux Forêts", sorti en 2015.

Les textes de *Tumulte*, écrits et réécrits durant des années, tendent à l'expertise de l'être tout voile levé, sans fioritures, avec des mots pour ainsi dire "sexués", à la fois rustiques et délicats, aspirant à la matérialisation du sens caché; recherche de l'incarnation. Un article de Martine Leca dans L'Écho du Centre de décembre 1989 résuma fort bien le propos : « Et C. Bugeon d'écrire sans faux semblants, stuc, parade, mais avec de la terre (...). Psalmodie et fragments d'une mosaïque du vivre composant ensuite dans l'âme du lecteur le vitrail de la transparence (...). La présence, la force de ces récits est telle qu'ils "apparaissent" véritablement et semblent des sculptures de bois ou de pierre dont l'intérieur abrite les mille résonances, nuances et finesses de l'être enfin humain » ; et avant, « [ces textes] stimulent, redressent l'âme. Leur prose est sans effets, solide, d'une stabilité de terroir (...) Cette rébellion est gouleyante, ronde en bouche, elle épice les gestes quotidiens couleur de cendre ». L'idée que les récits « apparaissent véritablement » à la lecture avait déjà été émise dans la préface de J.-L. Guihard pour le recueil du *Tranquille malaise* en 1973 ; c'est cela que je tente en chacun de mes poèmes, la Saveur dont parle Daumal, l'évidence absurde de l'être-là. Certains textes ont été empruntés aux recueils *Tout vif* de 1980 et *Une traînée rouge sang* de 1982 ; *Tumulte* en développe l'esprit métaphysique et a bien souvent les accents d'une poésie du tchèque V. Holan qui reste mon poète préféré<sup>1</sup> ; tout le recueil se concentre sur mes doutes. *Tumulte* est le premier volet d'un triptyque décapant dont les deux autres volets (*Bec et Ongles*) sortirent dix ans plus tard ( 1999 ) aux Édit. l'Amourier. Qui lit "vraiment" ce triptyque ( peu ont osé, le refusant souvent d'instinct, comme par autodéfense ! ) s'engage dans une aventure courageuse ou ... inconsciente, ce qui, en y réfléchissant bien, est du pareil au même !

---

<sup>1</sup> Surtout la belle traduction de Dominique Grandmont dans l'édition de *Douleur*, poèmes de 1948 à 1963, chez P.J.O., 1967.

•

"Choix" de 9 textes, plus 2 inédits, de *Tumulte*

**Pour l'amour de l'Art** — L'œuvre était vaste comme un univers, profonde comme un soupir (l'Esprit régnait), l'Artiste arpentait ce monde en aventurier. Que va-t-il faire si nous ne l'aimons pas ? appréciez le drame de l'Art que vous méprisez, il est à la mesure de votre incompréhension, vivez le drame de votre ignorance elle terrorise vos jours ! Il prit une feuille vierge et la culbuta, une tache envahit sa pâleur, un flot pénétrant d'aquarelle rayée de sanguine, brûlée de sienne, un flot qu'on ne peut contenir car il désagrège le sens. C'est de cela dont vous tremblez, et vous vous dites bas de bouche à oreille : « L'Art est inutile », parce que vos os craquent, votre vigueur fléchit, toutes les libertés castrent vos désirs défaillants, vous n'êtes plus si sûr qu'un coup de pinceau, qu'un mot, qu'une note de musique, qu'un éclat de granite, ne soient pas l'espace entre vous et la mort.

**Vierge comme l'eau froide** — Bien sûr c'est l'amour qu'on lui porte qui le sauve, et la nature qui en impose, ridiculise ses vanités d'Artiste quand il veut être grand célèbre estimé parce qu'il se sent proche de rien, de ce rien tout juste bon à écrire dix lignes bien tristes. Quand c'est ainsi, il va voir la mer, il s'allonge à plein ventre sur la falaise, les joues dans l'herbe rase, un goût de sel sur la langue, une anguille dans le cœur, c'est tout ce qui lui reste alors, et il laisse faire en lui le jusant. Les peupliers qui bordent le chemin du retour sont des balais gigantesques chassant les nuages, purifiant son esprit devenu vierge comme l'eau froide.

**L'île** — De la robe de Marie à celle des Anges s'étend le bleu béni du ciel, et la terre nourricière et la mer première, vers où flottons-nous ainsi telle une poussière dans l'œil de Dieu, de-ci de-là au gré d'une larme ? Le vent brosse nos cheveux, une mouette plane en parfait voilier, au loin se prépare une vague énorme. Ô Rocher qui nous accueille, Toi et ton amie caressant tes flancs, guidez nos pieds vers les herbes et les algues, elles alimentent l'homme démuné. La vie est toujours sur le seuil, on ne peut l'éviter si douloureuse si pleine, c'est l'ensemble qui nous meut nous protège et nous perd, c'est l'ensemble qui nous avalera goulûment pour un inimaginable ailleurs.

**L'ennemi** — Un vent desséché — un tourbillon, une peur — tourne autour de notre table, il vient de forcer la porte, il grogne dans novembre : « La chair d'un poète, tout de suite ! » ... gardons notre calme. Nous sommes l'ennemi que nous devons aimer, en nous marche une armée, elle nous assène des coups sanglants et veut que pour la combattre nous prenions sa stratégie, sa haine, son épée, elle veut nous soumettre à ses règles mais nous sommes l'ennemi que nous devons aimer. Vite nous écrivons un mot, nous le tenons, nous lui parlons, il se débat et bave méchamment, vite nous essayons sa gueule vomissante, il

nous mord la lèvre, hurle et se tord, vite nous le prenons nous l'étreignons nous le berçons et lui chantons notre romance de Père : « Écoute, tu es moi, l'ennemi que je dois aimer. »

**Il m'a épandu** — Il est cette graine que Dieu picora quand Il se fit colombe ou tourterelle, ce iota devenu l'intimité même du corps flamboyant de l'Esprit. Il ne cherche pas la couleur du miroir, Il ne cherche pas l'envers de l'envers, Il ne cherche pas la raison pure, son jugement est immédiat et sans cesse révisé. Nous l'avons vu se dresser sur notre chemin, dans le frisson musculé d'un serpent, une flèche de glace qui s'élança à travers notre corps de carton bouilli, fondit en notre ventre et nous inonda. Il nous désagrégea, Il nous épandit au sein du monde, au sein de la nature du monde qu'Il manifeste, nous, simples fractions d'éternité.

**La faute** — Rien n'y fait, nous en sommes tous là, la beauté nous dépasse, le mal nous attire, où sont donc les hommes de bien et qui sont-ils ? Nous nous trompons et nous sommes trompés, l'instinct est traîtrise, la raison mal assurée, il n'y a pas plus fictif que la vérité, pas plus fou ! Désarmez-la, rompez les os de la poésie, le bonheur est sans dessus et sans dessous, lourd comme un sac de grains.

**Des mots** — Les bruits montent du dehors, tombent sur sa table, insectes morts, les mots-moucheron les mots desséchés que le vent fait rouler sur sa feuille, aucun de ces mots ne s'accroche, assis à la table il attend comme la terre attend l'eau, il piétine au centre de la plaine des mots endormis, des mots abandonnés, et il est la moraine prise dans le glacier. Les bruits montent du dehors, s'épanouissent en passant la fenêtre, il a dans la gorge le sable grossier, les bris de coquilles qui furent paroles, la poudre de roche une tourbe fort ancienne, tout ce qui fut dit avant qu'il ne soit et tout ce qu'il prend comme étant sien, mille fragments de chitine sans âme, mille fragments de chitine sans âme.

**Nous sommes faits** — Nous sommes faits pour de grandes choses, le plaisir et la transcendance, nous sommes faits pour concilier les extrêmes, pour accepter et pour refuser, pour transformer nos échecs, pour chercher et pour périr, nous sommes faits d'amours volumineux et de haines discrètes, hypocrites, de meurtres et de communion, nous sommes faits ... nous, nous les humains si fiers, avec nos deux jambes nos deux bras nos mains épatantes notre imagination notre tendresse, faits pour l'Art sublime, avant tout, le triomphe, les déchirures, les retrouvailles, faits pour l'acte au réfléchi et au jugé, forts de notre expérience nous sommes faits pour durer ce que dure un éclat, une voix qui se casse, ou l'extase.

**La courbe parfaite** — La beauté est la courbe parfaite de l'arc-en-ciel sous lequel nous voulions passer, le cœur qui bat toute une vie même si parfois la mort éventre une poupée de son. La fleur fécondée, la nymphose d'un sphinx, le corps en révolution d'une enfant ...

nous le savons, admirables sont les choses qui nous dépassent quand la raison se fait sauvagement saillir par l'innocence.

**Saltations** — L'amour organise le monde et le fait un au seuil du chaos. Tu ne m'aimes réellement qu'en dehors de toute spéculation, l'offrande est le présent, il ne peut être question d'errer dans ce passé vague et relictuel en nous retenu prisonnier puisqu'à chaque seconde l'amour nous pousse à émerger. Il accorde les contraires, nous collaborons : *ad vitam* subversions accolées, *ad vitam* saltations de ce qui se cherche inconsciemment ... et c'est la révolution spontanée d'un monde qui serait non soumis aux souvenirs et aux traces si peu substantiels. Quand il ne nous lénifie pas, l'amour ne nous lie que s'il nous lie soudainement, c'est l'amour créateur, l'impromptu qui chante, ce n'est pas la répétition de la vérité car la répétition ânonne et trahit, ce n'est pas le projet d'un foyer, ce ne sera jamais la continuité de l'investissement sentimental, c'est l'énergie ardente qui ne consume pas, c'est toute la vie comme Art si toute la vie n'est pas œuvre, c'est le sans-calcul. Car une fois réalisée, l'unité s'efface et permet le « ans-œuvre ».

**L'espérance fauve** — Soudain l'espérance fauve est sans témoin, quelque part un inconnu se surprend à être, il quitte la fonction. Le monde n'est plus pesé, l'œuf n'est plus miré, « fi de méfiance, c'est le jour premier ! ». Cet inconnu sort découvert, il marche dans les flaques, traverse la rue les yeux fermés. Sa famille, ses amis, son patron, n'ont rien supputé car voici longtemps que l'os est rongé. Il se sent libre de disposer d'un destin qui déjà le possède. Il s'enflamme, demande des comptes, touche à l'inavouable, puis disparaît.



## NATURA et quatre poèmes de l'anthologie "En Vendée voilà"



Les 4 textes (et les 4 estampes) de *Natura*, et les 8 textes inédits en recueil de l'anthologie "27 poètes de demain" intitulée "En Vendée voilà", furent créés dans un même esprit en 1989, juste après les reprises et remaniements de *Tumulte*. Les 8 textes de l'anthologie parurent en 1990, ceux de *Natura* en 1991 ; ce dernier ouvrage fut tiré à 30 exemplaires aux éditions de typographie d'Art du Nadir et constitua le dernier livre publié par cette maison avant de changer de nom et de passer au numérique quelques années plus tard. Les 12 textes, d'un naturalisme philosophique, ontologique, sont très axés sur la

suprématie de l'action des événements sur l'homme, de ce que d'aucuns nomment "nature". Pour moi l'homme et ses œuvres sont des créations de la nature (même la culture la plus policée), et cette nature continue à chaque seconde d'agir en nous et par nous (même quand nous en détruisons certains domaines). Je pense que la "nature" a créé avec l'homme une autre façon de se penser elle-même et ainsi de faire des expériences. Le Monde est à la fois tentative de pérennisation (conservation) et transformations subversives, il n'arrête pas de se manifester ainsi, spontanément, la diversité en lutte pour s'adapter (s'ajuster) est sa constante. Il faut donc prendre ce que j'écris "sur" la nature comme un avatar "de" la nature, et les "repentirs" de l'homme comme un des moyens que cette nature a mis en mouvement pour se modifier et parfois s'autocorriger. Je ne parle pas ici d'une nature surnaturelle mais plutôt d'une omniprésence biologique en nous (qui le nierait ?) et dans le moindre de nos actes quotidiens, omni-action ne s'expliquant qu'après coup par nos accouchements conceptuels donnant spontanément, quand il y a urgence, sens et raison à notre vie dite "civilisée". Les sens pullulent selon nos besoins à un moment donné, la vérité n'est qu'infinis arrangements de survie (parfois, paradoxalement, jusqu'à notre propre élimination, nous enfonçant dans l'obscurité pour satisfaire à une cohérence toute personnelle). Il faut pour cela que la pensée (la *pesée*) humaine, animale, végétale, bactérienne, minérale, etc, la plus insignifiante se trouve en crise, étouffée par la profusion de ses sœurs, comme autant d'informations à la frontière du chaos. Instant de mise en ordre (les humains : entre sentiments et raison froide, intuition et pragmatisme), survenue salvatrice qui s'effacera devant de multiples autres survenues. Ces 12 textes scrutent, comme l'œil du faucon apprécie et interprète le remuement des herbes à cinquante mètres sous lui, en ce vol immobile dans les airs, et si singulier, que l'homme nomma avec grande pertinence le *vol du Saint-Esprit*.

*Natura* se décline en 24 heures :

une nuit étoilée d'avril levant mes pensées comme des lièvres qui étaient assoupis, rebâtissant l'histoire qui m'avait jeté dans les ténèbres ; puis une aube lavant les miasmes des méditations et des fantasmes nocturnes, en densifiant l'être par « ce-qui-est » hors des interprétations ; ensuite une dérive du jour où lentement la pensée rationnelle et les éléments sensuels de l'extra/vagance, de la "vagance", pactisent, s'épousent ; et enfin une soirée annonciatrice d'une nouvelle nuit qui, cette fois, est confrontée aux insomnies de l'enfance, aux bougés des fonds où tout précipité « blesse et extasie » telles des évidences.

Les 8 *poèmes* de l'anthologie, quant à eux, se déclinent en quatre saisons :

tout d'abord l'automne (ma saison de naissance et que j'aime tant), où l'entendement semble se perdre, pour le moins être atteint par les pouvoirs de l'eau qui sont supra-corrupteurs puisqu'ils ne détruisent qu'en créant, faisant croître toute survie ; l'hiver diminuant mes facultés physiques, mes facultés de penser, et me transformant en être confiant dès que l'abandon est total quand toute vanité ne peut que s'évanouir, l'hiver comme épreuve, hiver sans falbalas ; le printemps nerveux et prometteur, où je comprends que "l'externation" me sauve chaque année différemment, m'imposant la vie en éclosion ; et enfin l'été des prudences de la pensée superficielle trop prompte à s'enflammer, été de la



soumission chaude, du dégraissage du savoir poétique, été de la maîtrise du stylet de lumière qui réduit les dernières velléités conformistes. Ces quatre saisons font échos en huit textes à la partie *La saison des heures, la saison des mois* dans le recueil *L'expression fragile* publié en 1982, et la chute du texte "Pluie" est même une reprise de la chute du quatrième texte de *Natura*; on retrouve d'ailleurs ici et là des allusions à bien des textes antérieurs. Il m'importe de relancer en ellipse l'idée d'un passé à jamais présent, d'une absence et d'une présence indissociables, car rien n'est neuf en l'œuvre humaine, tout est perfectionnement à partir des lambeaux qui ont survécu et que le présent modifie, agence à nouveau et différemment, mystifie avec plus ou moins de bonheur.

Ces 12 textes me permirent, avant la mouture définitive et impitoyable de *Bec* et de *Ongles* (deuxième et troisième volets du triptyque formé avec *Tumulte*), de soutenir la réalisation intérieure d'un espace sauvage qui demeure toujours ma seule référence stable. Il est entendu que je ne mets pas sur le mot "sauvage" l'acception péjorative qu'y projette notre civilisation, je parle plutôt de "sauvageté" et non de sauvagerie. La civilisation, bien que naturelle, n'a de cesse de limiter le potentiel de la nature en la contraignant à produire tel un écosystème aliéné; à croire que cette nature en nous agissante tenterait là une expérience spontanée de sa propre négation... comme pour mieux exister en se diversifiant sur un mode cette fois conceptuel (l'homéostasie, phénomène d'équilibre dynamique, et donc instable, que l'on retrouve aussi dans le monde conceptuel opérant par une logique sans cesse en lutte contre ses propres systématismes, me conforte assez dans l'idée d'un "va-tout" qui prend enfin son sens). Le problème est d'ordre philosophique, personnellement je le résous par la philosophie taoïste, la seule qui semble cohérente. Le Monde s'y crée de plus en plus en abîme avec la matière des paradoxes. Pour moi le "sauvage" qualifie l'expression de cet écosystème en homéostasie, une totalité harmonieuse apte à s'autocorriger grâce aux interdépendances incontournables, ce quand la nécessité fait loi. Il n'est pas exclu que ses autocorrections puissent mener aux enseignements de la souffrance humaine (ou autres), voire à de novateurs et passagers chaos bien connus dans le destin des civilisations depuis l'Antiquité mais aussi dans celui des ères géologiques. Certains passages de *Natura* et des 8 poèmes sont réinjectés dans la réédition de mon journal insulaire *Bois de lune* (Perpetuus Liber 1). Le "choix" des textes est ici difficile, toujours la même question : qu'est-ce qui "choisit" en moi ?

•

#### "Choix" des textes n<sup>os</sup> 1 et 3 de *Natura*

La nuit et les essaims d'étoiles, à la faveur d'un vent léger venu de l'ouest, aucun pli dans le ciel, la nappe est bien tendue. J'ai dîné tard, laissé la table dressée, j'erre par les rues du bourg en lançant à la dérobée des regards aux lumineuses fenêtres, cadres métaphysiques. Douceur de la nuit, premiers chants levés des mares, miaulements en maraudes, odeurs de fleurs cachées derrière les murailles, odeurs de musc exhalant l'histoire

de la seconde, de la minute ou de l'heure. Je marche dans cette histoire, la foule comme un vigneron le raisin et le mystère se révèle, le Secret en tant que Secret, la Grâce en tant que Grâce. Par quel chemin aller, qui suis-je en avril jeté à travers le noir espace, moi, petite flaque sur un talus de vigueur ?

Khrèèik, au petit matin, entre deux mondes, appel du héron cendré. Frottements des roseaux, frissons des peupliers puis le presque silence. Je piétine les mares sans m'émouvoir du ravage que font mes bottes, des rais lumineux s'engluent dans la brume. À chaque pas je soulève cette tarlatane et la franchis, s'il n'y avait la peur de me transmuier en imago, insecte pris au cœur de l'ambre d'une réalité nouvelle. En fait, pour l'amour de l'évanescence je retiens souvent ce geste aventureux, le trouble est préférable, comme le vrombissement d'une mouche conceptuelle qui tourne sans cesse dans l'esprit clos. Souffrance volatile des idées, je suis le rôdeur autour du croupi. Soudain un hurlement, une lame entaille la chair offerte de l'espace, grande estafilade où s'engouffre le soleil.

"Choix" de 4 textes inédits en recueil, , de l'anthologie *En Vendée voilà*

### **Pluie —**

L'aube grisâtre lève des aboiements, croule tout ensommeillée sous la pluie, je m'écoule dans le bruit mat des gouttes. Mon cœur est las d'être à l'étiage, j'ouvre la bouche et la tend vers le ciel, il pleut en moi. Comme cet autre jour où, le corps pris dans une giboulée, renversée sur le dos ta gorge gonfla d'un sang neuf, nos bassins s'étant enchâssés, montures mutuelles de nos rubis. Tous nos os faisaient gouttière, je perçois encore le bruit de nos ventres qui clapotaient. L'aube grisâtre débarbouille. L'eau court dans les drains, alourdit les saules, ploie les herbes que le pas décoiffe, l'allure se précise, voûté sous la décharge inépuisable des nues je m'arrête pour pisser ; nature est aussi soulagement. Le sentier mène à la mer, je l'aime tant il adhère à la marche et m'envagine, préliminaire des landes humides prises en touffes d'armérie jusqu'à l'horizon zébré, bouchonné. Le tassement de l'être c'est le présent qui dépose sur le passé sa manne providentielle, remue le fonds et crée ce précipité miraculeux qui blesse et extasie.

### **Hiver —**

Et cette glace diaphane dans les ruisseaux ? je n'ai rien dit qui ne puisse geler, se prendre en craquelures étoilées dans la flaque sous le linge. C'est présumer de l'espoir même d'un rayon, déjà nous couvrons nos doigts de mitaines. Voici que d'un coup de talon je brise la surface du Monde, une glissade viendra, imprévisible comme justice, parce qu'un cristal fond contre nos palais et que tous deux nous n'avons fait qu'une bouchée de ce talc.

Nous sommes des enfants, toi et moi, plus purs encore ! Certains nous disent que c'est faux et je m'attends d'un instant à l'autre à devenir démon. Mais je demeure un ange, et toi qui n'écoutes pas les mots des jaloux tu deviens plus blanche et légère que la blancheur. J'aimerais avoir cette sorte de certitude qui te laisse marcher sur la glace des fosses profondes, ta vérité, poudre épandue sur les choses et les gens, mais j'entends le grincement des dents. Même au cœur de cette lande couverte de neige, tous deux, points noirs sur le pelage de l'hermine, grâce à toi, à ton amour, à ta confiance, nous ne nous pétrifions pas.

### Quelque chose —

Tout est déjà en place, sortez et courez entre les touffes de genêt, griffez vos jambes aux branches d'ajonc, respirez à pleins poumons le miel des prunelliers, il se passe quelque chose. Quittez vos chaises, prenez un bain balsamique, criez du haut des falaises, dans le vent peuplé d'insectes quelque chose s'étire, ouvre un œil, se retourne, bâille, cherche le soleil. Nous sommes habités, dépassés, soumis, nous fléchissons comme la tige sous le poids des fleurs couvertes de rosée, quelque chose force. Deux silhouettes jouent à s'aimer, nous n'y comprenons rien, des boules de pollen voyagent de calice en calice, éternuements, désordre, excitation. Pourtant, rien n'est inquiétant, les mères promènent leurs enfants. Quelque chose qui ne calcule pas construit, et en une singulière énergie déploie le mouvement par tous les éléments. Ne restez pas pétrifiés, laissez faire en vous, on ne résiste guère à ce qui s'accomplit. Les armes vont rouiller dans leurs gaines, les baudriers seront vides. Nulles questions, nulles réponses, il semble que ce soit davantage. Quittez vos chaises !

### Soleil —

À midi le feu nous saisit au front, aux aisselles, entre les omoplates, notre poids fait craquer les brindilles tombées depuis décembre, en un bruit sans âme, comme si nous piétinions des montagnes naines constituées d'imperceptibles os de verre. Cette fragilité s'affiche partout, même dans les pelotes en forme de larme qu'un rapace vient de rejeter sous cet arbre touffu, et où, comprimés entre les milliards de poils gris, de minuscules vertèbres, des tibias, un bassin et deux mâchoires s'effritent dans l'abrasion du temps plus irrémédiable que l'imagination. Nous passons sous l'astre en gloire, nos enjambées dérochent les cailloutis le long des falaises sèches, nous allons à travers le temps. Nous marchons sur les ondes tièdes, ou roulons boules incandescentes, tantôt détruits tantôt régénérés. À l'ombre des maisons, d'autres ombres se sont avachies, somnolentes, elles tirent la journée à sa fin, celle de ce roi en astre qui moud notre désir d'être aussi souverain.



## BRANDONS



Durant mon éloignement volontaire des cimaises de 1991 à 1998, assez perturbé et quelque peu perdu, je suis resté à chercher tout renouvellement possible qui serait propre à mettre en jeu une adéquation entre ma conception picturale, sa perception, sa diffusion et mes écrits; voici dans quel état d'esprit j'étais :

je réalisais enfin, autrement que conceptuellement, donc physiquement, que le principe de l'exposition en galerie, issu du XIX<sup>e</sup> siècle, n'était plus pour partie satisfaisante en cette fin XX<sup>e</sup>/début XXI<sup>e</sup>, même si, faute de propositions, les artistes s'en accommodaient tel un pis-aller. Quant à l'alternative de la galerie virtuelle sur Internet, elle n'est pas une chance pour les jeunes créateurs aspirant à l'Art car elle trivialisait les œuvres, les perd parmi des dizaines de milliers d'adresses de sites dits "artistiques" ou "littéraires" sur toute la planète, et le premier venu sans expérience, vaniteux et mercantile, s'y improvise Artiste. Internet est un gigantesque supermarché du tout et du rien, y être c'est bien, mais qui cherche à savoir si vous y êtes ? en fait, pas plus, pas moins que ceux qui vous connaissent déjà ! Alors ! Par ailleurs, la promotion authentique, suivie sur des années, des Artistes et des Écrivains par des "galéristes" et des éditeurs, n'est réservée qu'à quelques "noms" en phase avec le milieu recherchant à faire de l'argent, le public inféodé, et "l'air du temps", quand les autres sont oubliés et n'ont de présence que pour étoffer un catalogue. Je parle d'expérience, croyez-moi ! Pour les éditeurs ceci est vrai non seulement en ce qui concerne les maisons importantes ( mais on peut les comprendre car ils y risquent leur argent, leur métier, l'avenir de leurs employés ) mais aussi pour les micro-éditeurs ( même non lucratifs ), ces derniers n'existant d'ailleurs, souvent, que par les subventions les rendant aptes à produire des livres ou des supports informatiques. Coupez ces aides et vous verrez la plupart du temps ces micro-éditeurs cesser progressivement toutes activités, car telle est l'aune qui mesure leur conviction à servir les livres qu'ils publient. Chez ces derniers, le fin du fin consiste malheureusement trop souvent à vous demander, ou pour les plus subtils, à vous suggérer, de collaborer à promouvoir vous-même vos ventes, comptant donc sur vos frais pour au moins finir de boucher le trou de trésorerie que les subventions et aides diverses n'ont pas comblé lors de la sortie de votre livre ; ces éditeurs iront, le cas échéant, jusqu'à vous reprocher de ne pas être suffisamment présent sur la scène littéraire du pays, c'est-à-dire, en fait, de ne pas faire leur travail auprès des médias ( encore à vos frais bien sûr ) et lors des "marchés", "semaines" et autres foires du livre où, quant à eux, ils se contentent, pour toute promotion, d'être présents derrière une table, ou de mettre surtout l'accent sur les auteurs "vendeurs" de la maison. Selon eux, les auteurs en demandent en général beaucoup trop et ne reconnaissent pas leur total "dévouement" à la cause ! Pour ma part, si je ne compte pas les dérisoires 20 à 50 exemplaires vendus la première année de publication de mes livres de poésie chez ces micro-éditeurs associatifs, mes ventes culminent ensuite entre 1 et 5 livres par an et par titre ( j'ai peine à croire que je

suis à ce point mauvais ! ) Le problème de la quantité ne me troublerait pas outre mesure — un Artiste digne n'a pas pour buts principaux argent et notoriété, préférant le qualitatif au quantitatif — si ce n'était que ces "gens sans but lucratif" vous font signer parfois des engagements qui gèlent le texte durant des décennies puisqu'ils se réservent la propriété de son édition et de son exploitation jusqu'à épuisement du tirage ( sait-on jamais, vous pourriez devenir célèbre grâce à ... un autre éditeur plus concerné qu'eux par votre œuvre ! ) Abus de confiance courant dans les milieux artistiques. Aider un micro-éditeur sans but lucratif à faire connaître votre œuvre en lui achetant quelques dizaines de vos livres est une chose normale et à mon sens s'impose moralement, mais si, en retour, le rapport avec celui-ci est fraternel et équilibré, ce qui arrive, mais très rarement.

Vers 1998/99 je me demandais donc comment une œuvre picturale ne relevant pas du bricolage pourrait s'inscrire hors des sentiers battus du "marché", des "flous artistiques", du "pseudo-partage culturel", sans sombrer pour autant dans l'effacement. Je ne crée pas pour être lu ou vu, je crée par nécessité ontologique, mais je porte un(e) Œuvre en moi, un Monde, et il serait stupide de ne pas utiliser tous les objets que j'ai créés, livres et peintures, comme autant de mains fraternelles tendues vers autrui ! Je ne crois pas au partage, je ne crois qu'en l'échange qui est, par essence, bien plus noble et diversifié, bien plus créatif et donc plein d'avenir. C'est pour cela que je propose au public ce que je fais. Les musées ont conditionné l'Art et les créateurs, et parfois les Artistes, en privilégiant les rétrospectives de prestige, les formats monumentaux, les "installations", et les formes vidéistes de bricolages informatiques, le critère dominant de leur axe étant l'Art-spectacle — pour faire de l'audience, de l'argent, de la réputation, de la carrière ( de conservateurs ), de la gestion, et pour aller aussi au spectateur le plus fainéant — et c'est aussi, bien sûr, les modes de fonctionnement d'un marché artificiel, purement financier, créé par les grandes galeries internationales. Il me fallait retrouver autre chose, un territoire intérieur non hanté par les bassesses de l'époque, et je conclus que seul le livre pouvait m'y aider ; le livre, cet objet paradoxalement mal traité, surexploité, et pourtant si intime, le dernier territoire humain spirituellement sauvage, avec le corps spiritualisé, qui soit à la portée de tous ; le territoire formé par la continuité et la possible fusion entre les mondes en expectative de l'Écrivain, de l'Artiste, avec le Lecteur, l'Observateur. Livre, objet anodin, posé sur le rebord du fauteuil, oublié puis réinvesti, vous accompagnant et vous atteignant profondément dans sa lecture répétée, éclairant un jour la rencontre et la réflexion, sans facilités, dans la nuit de votre chevet où s'épanche alors cette part secrète seulement accessible par vous.

J'écrivais beaucoup durant ces années de questionnements, le patrimoine de l'Île d'Yeu très omniprésent ( trop peut-être, mais j'avais déjà l'idée d'achever l'expertise de ce dernier, qui souvent me mangeait par trop ). Parallèlement à mes analyses patrimoniales, de nombreux textes littéraires virent le jour, il en sortirait bien quelque chose ! J'avais confiance, comme toujours. Il me fallait écrire, acte de respiration, pour "m'énergiser". Donc, en 1993 la publication du petit recueil *Brandons* s'imposa, inaugurant la création, par Marie et moi, des Éditions La Limée, succédant aux Éditions du Nadir.

*Brandons* est la réunion de 23 poèmes écrits entre 1981 et 1986, et qui furent un temps laissés de côté. Dans la préface ils sont présentés comme de « courts feux de brindilles, brandons ardents mais fugaces, où le poète demeure en leurs issues aussi dépourvu qu'avant ». Ces textes de l'indispensable, mais qui ne résolvent rien chez l'auteur, n'étaient pas destinés à la publication, perdus au sein des cahiers, au cœur des proses anciennes d'un journal, feuilles volantes entre les pages d'un livre, et redécouverts lors d'un rangement, d'une lecture. Je disais : « ils ne semblent pas être de la famille, et pourtant ... », et pourtant ils sont bien de moi, dénonçant les points d'achoppement du poète, les détours secrets qui lui sont imposés, les tentations du non-sens, pour demeurer "sain et sauf". En les réunissant j'y dégageai une sente tortueuse, témoignant ainsi qu'il existe une voie de toujours qui, sans être vraiment celle qui me tente, me montre que je suis mystérieusement parcouru tout autant que je parcours. Est-ce cela être écrivain, artiste ? J'ai tendance à le penser. Certains passages de *Brandons* se retrouvent dans la réédition de mon journal insulaire *Bois de lune* ( Perpetuus Liber tome 1 ).

Les "feux oubliés" de *Brandons* une fois allumés, la même année que celle de l'édition de la première partie de *Bois de lune* à la NRF Gallimard, me libérèrent d'une charge ontologique trop forte. C'est comme si j'avais révélé des clés pour comprendre mes œuvres passées et le fond de ma personnalité, voire les textes à venir ( je m'aperçus que tous mes thèmes de prédilection depuis les années soixante-dix y étaient traités ). Quelques poèmes peuvent sembler empreints de mysticité mais j'entends par ce mot un intérêt pour les mystères dans un contexte non chrétien, ne croyant guère à l'existence de ou des dieux, omnipotents ou non, et me qualifiant d'athée et d'agnostique. Cependant je revendique un inconnaissable, un *irratio* immanent à la logique du *ratio* et sans lequel ce dernier ne pourrait ni exister ni être pensé ; ce "va-avec" se retrouve d'ailleurs en chaque concept empêchant l'épanouissement d'un manichéisme trop prompt à surévaluer le pouvoir des "bons sentiments" qui ont plus à voir avec le sens commun que le bon sens. Je crois surtout à la convention parce qu'elle peut permettre la di/vulgation, cette dernière étant plus puissante que la vulgarisation. Cette convention peut être remise en question, et même absurde elle aurait encore de l'efficacité, et s'il est une force amoureuse et "aux petits soins" pour ce Monde c'est ni un dieu ni un esprit mais un non-être de convention que je nomme « une absolue mutabilité sans quête ». Pour moi l'Art a pour mission d'honorer ce non-être, en le suscitant. Les textes "Toi" et "Au cœur" mettent en scène cet dimension incalculable et gratifiante. Le doute ( et le doute du doute ... ), éternellement vaincu, éternellement surgissant, est une expérience maîtresse dès qu'elle est dépassée, tout comme celle de la certitude. Il s'agit de non se soumettre — bien que ce soit une étape à accepter — mais de renoncer et ainsi déjouer les vanités. Ni les techniques ni les rites ne permettent d'accéder à cela. Publier *Brandons* confinait pour moi au détachement égotique.

•

"Choix" de 9 poèmes de *Brandons*

**La raison**

La raison a tué  
réellement tué, comme on dit :  
tuer le désir, tuer le veau gras,

à tous elle nous a pris un peu  
et nous avons perdu beaucoup  
sûrement perdu, comme on dit :  
perdre l'âme, perdre au change —

aux innocents les mains pleines !

**Au cœur**

Au cœur des rochers  
regard scellé dans la rutilance d'une mare  
je suis resté longtemps  
mots absents images absentes  
enveloppé de rumeur,  
mer, gargouillis de crabes, odeurs d'algues,  
resté  
saisi dans les bruns et les ocres  
au cœur des rochers  
lentement mâché par je ne sais qui  
je ne sais quoi.

**Une lame**

La mer brise sur le Cap-des-Degrés  
qu'ai-je au cœur qui soit si triste ?  
tout est à sa place  
mais le plus clair de mon temps reste obscur.

Soleil et nuages font des gloires au ciel  
les mots s'abattent autour de moi  
"rien rien où quand pourquoi"

puisqu'une lame doit trancher.

Oh ! l'écume pétillante,  
oh ! les vagues serrées,  
la voix blanche jusqu'au silence  
circule indéfinie crache et braille.

Sur le front de l'énorme bleu  
dans l'éboulis  
la lumière crue se dessèche  
"rien rien où quand pourquoi".

## **Expérience II**

Écrire et toucher à sa fin  
les jours se changent  
les poèmes s'épuisent  
écrire et toucher à sa fin  
le dit comme mensonge  
le fil tranchant du mensonge  
écrire et toucher à sa fin  
tombé dans le champ  
où rien ne pousse jamais  
écrire et toucher à sa fin  
creusé comme une cosse  
comme une cosse.

## **Autre conscience**

Ce sont les mots qui m'écrivent  
les images qui me voient  
les actes qui me meuvent  
les voyages qui me parcourent,  
et l'illusion est telle  
qu'alors il m'arrive de croire  
que je crois  
pour exister  
et que les idées me font.



## Poème de fou

" À Jean-Luc Guihard qui m'apprit que  
les choses ne sont pas toujours ce qu'elles  
semblent"

Les fleurs jaillissent de mon ventre frais  
les pierres sont tendres sous la dent  
rien n'existe à part mon poème.

Le chat ricane quand il me voit miauler  
la table se tait par peur des représailles  
mon couteau coupe trop court  
ma main brille dans la nuit.

Qui oserait dire le contraire ?  
Vous êtes tous à me chercher du sens  
alors que vos yeux tombent.

Les fleurs éteignent leur lumière  
mon oreiller se tapote tout seul  
ma fenêtre s'est collée à la lune  
je ne suis pas causal  
ah ! ah ! bonne nuit !

## Toi

Je suis sorti et je ne t'ai pas vu  
car tu étais partout,  
falaise la plus haute  
arbre le plus haut  
rocher le plus haut,  
et je ne savais pourquoi j'étais gai  
pris en toi que je ne savais pas ici  
partout et toujours au centre  
quel que soit le chemin emprunté,  
je marchais dans ton pas

riais dans ton rire  
je me roulais dans ton herbe  
soulevais les voiles de ta poussière  
qui nous aime et où nous irons  
plus tard,  
plus tard.

### **Je suis**

Je suis la solution  
je suis la résolution  
l'air pour l'aile de l'oiseau  
la fourmi pour le fourmilier  
la rotation pour les planètes  
le soleil et l'obscurité pour tous,  
le mal indispensable  
le bien profitable  
ailleurs et ici,  
je m'appuie sur moi  
ce que l'on nomme moi et qui est vide  
heureusement vide  
si vide que je peux l'aménager  
le repenser, le remplir, le résoudre,  
vide tel qu'en toi qu'en tous  
pour ne pas être quand je suis  
parce que j'achoppe  
me retiens et me redresse,  
vide  
pour vivre.

### **Dans la cendre**

Tout s'effondre autour de moi  
et l'on me dit de renoncer  
alors que je suis l'arcade  
peut-être même la clef de voûte,  
tout s'envole en fumée  
tant sont nombreuses les flammes  
et l'on me dit de fuir

alors que je suis le maître du foyer  
 peut-être même l'eau pure,  
 il m'a fallu du temps pour me douter  
 je pouvais être tout autre que ruine,  
 des gravats l'avenir est sorti  
 comme l'asphodèle dans la cendre.



## BÈGUE

Quatorze essais trans/poétiques



La période de 1993 à 1996 sépare l'édition de *Brandons* de celle de *Bègue*. Ce dernier est constitué de quatorze essais sur la langue créatrice, son pouvoir en tant que moteur de l'être : la poétique. Parallèlement à l'écriture du recueil de poèmes versifiés *Les chants verticaux* (1994-1996), paru en 2000, les textes de prose trans/poétique de *Bègue* furent écrits entre 1989 et 1995, six années de remise en question intellectuelle : pourquoi continuer à écrire, à peindre, dans un monde social de plus en plus superficiel et formaté où l'Art institutionnalisé est devenu bricolages de "créatifs" dont la préoccupation majeure est la notoriété immédiate et s'inscrire dans l'air du temps en gagnant de l'argent ? Qu'est-ce qui préside à tout cela ? Où est ma place en ce monde-ci ? Comment garder la concentration du contact avec mon « cela » sans compromis, sans escroquerie intellectuelle ? Comme le dit l'épigraphe au début de *Bègue* (empruntée au "Sur Ferdydurke" de Witold Gombrowicz) : pourquoi n'arrivons-nous pas en notre for intérieur à la hauteur de notre propre culture ?

Ce fut une période de relecture accrue d'Alan Watts, de René Daumal, de Ernst Jünger, de Henry David Thoreau, du "Adieu la raison" de Paul Feyerabend, de Vladimir Holan, de Varlam Chalamov, et de maints ouvrages philosophiques et scientifiques ouverts sur les limites du rationalisme dogmatique. Quel *ratio* et quel *irratio* président aux événements intimes de l'être ? L'épistémologie affirma *mon sens* et *ma raison*, ma quête de la pensée multiple, de la valeur supérieure systémique (holistique). Avec Daumal je conclus que « seul est celui qui parle, seul est celui qui entend, qu'ils ne communiquent nullement par la parole, et que s'ils communient c'est seulement par leur commune conscience d'être seuls ». J'avais profondément vécu cette pensée car je fus un grand bègue souffrant de sept à seize ans, et le demeure encore un peu bien qu'aujourd'hui parfaitement assumé et sans en pâtir (d'où l'écriture de ce recueil). Avec Feyerabend je dis que je veux envisager le Mal comme intimement lié à la vie, comme vital, parfois déplaisant, certes,

mais indispensable créateur des pensées et des réactions constructives. Un mal, une souffrance, que l'on scrute et qu'on limite, mais aussi qu'on « laisse persister dans son domaine, car personne ne peut évaluer la quantité de bon qu'il contient encore et dans quelle mesure l'existence du bien, même le plus insignifiant, est liée aux crimes les plus atroces ». Avec Watts je criai : « Bienheureuse insécurité ! ». Avec Thoreau je murmurai, solitaire dans le vent glacé de la Côte Sauvage : « Fais ce que personne d'autre ne peut faire pour toi et abstiens-toi du reste ». Avec Jünger, dans son "Traité du rebelle", je méditai sans cesse cette phrase : « Il faut être libre pour le devenir, car la liberté est existence, est surtout acquiescement raisonné à l'existence et désir, ressenti comme un destin, de la réaliser ». Avec Holan, mon poète-compagnon, cette pertinente confidence : « Même au vin non consacré on ne peut plus rien ajouter ». Et avec Chalamov : « Il nous faut des miracles. Nous inventons des symboles et nous en vivons ». Je fus travaillé.

*Bègue* est une approche en prose-poésie du fléau phonétique de la parole boiteuse, de la claudication, que préfigurait étrangement mon prénom, quand le son décompose le sens et corrompt la nature du désir légitime de paroles. Je voulus y suggérer ce que représente ce malheur infini, infini puisqu'il touche à l'essence même de l'humanité : le langage, la pensée conceptuelle des formes, des couleurs, des sons et des mots. J'y transcendai l'histoire du poète bègue, du poète car bègue, et il n'y eut plus aucun apitoiement mais un dégagement de l'être (comme une oreille soudainement débouchée). Philosophe-anarque, car bègue, Artiste, car bègue, contenté dans la captation du monde évanescant, car bègue. Beauté d'un tourment éternel articulé dans la syntaxe. Miraculeuse survivance de la vie des mots et de leurs redditions !

*Bègue* fouille dans l'esprit gourde les éléments de l'expression qui fait sens, et non la poésie de l'image pour l'image ; il corrige « les perspectives de fuite d'une vue intellectuelle où chaque nouveau texte a un rapport à l'optique, regarder et garder, en traversant des voiles à jamais déchirés que seule la poésie peut encore lever » et que les médias littéraires ignorent pour la plupart, lui préférant les histoires des romans et de l'actualité redondante. Le poème c'est *Bègue*, c'est la *figure* modelée par le son et le sens, la grimace spiritualisée (je pense ici à Lautréamont), le son en sens "préfiguré" ... c'est l'imago du poète.

•

"Choix" de 3 textes de *Bègue*

### **Censor primus**

Le lecteur est une gifle magistrale. Ce qui est dit n'est que la réalité de ce que l'on dit, et la vérité se cache entre les mots, blanche, non sentimentale, illisible. La page vierge ne ment jamais, ni la tache d'encre indélébile. Et le poète dit bien davantage que ce qui est, que ce qu'il imagine. Dans la chambre close, à sa table, il repense à la gifle mais ne la sent pas. Du reste, toutes les choses auxquelles il pense sont des fondrières qu'il circonscrit à

grandes enjambées, toujours plus vite toujours plus près, jusqu'à cet arrêt soudain au bord, immobile, et voilà ! Ruse ! Marché de dupe ! Écrire, ourdir ? La stratégie a beau fourbir les mots, le piège se referme tout de même sur le poète, et la trahison du lecteur demeure menue monnaie. Pourquoi tel mot et pourquoi le poser là ? Si je sais ce qu'il est, ce qu'il vaut, suis-je si sûr de savoir ce qui m'attache à lui, de connaître en moi son rayonnement, ses ravages ? Tombent nos présomptions, tombera peut-être notre orgueil. *Materia prima* que la musique de ces faux amis, elle guide nos choix, nos élans, les impose parfois, jetant trouble et discorde, *ensor primus*. Vulcain, le boiteux, ne viendra pas à bout du sens tant de fois martelé, Vulcain le poète, Vulcain le lecteur, qui signèrent le pacte.

## Bègue

Depuis longtemps il trébuche, de mot en mot, et le cal épais des mots résiste. Babil sa vie, babil des mots écorchés, du courant des mots, jamais le même mot jamais le même fleuve. Il n'y a pas de victoire sur les mots, chair ravinée par les mots, érosion, sur tout le visage, en crues ou en ruisselets, méandres, spirales, chaos sensible, sur tout le visage. Parfois canalisés, tantôt souffle tantôt raison, mots transversaux dans une fluidité d'écueils et d'accrocs, ainsi pétrissent le corps.

Parole est tourment, toujours le demeurera, la question posée, la réponse et son articulation. Mot à produire mot à éviter, risque du ridicule palpitant soudain et grossissant et conquérant, palpitation sourde, inévitable, paralysante, jusqu'au délabrement de ce qui s'exprime, sa liquéfaction, son évanouissement enfin. Alors parole n'est plus parole, homme n'est plus homme, vers la perte totale et le sans espoir.

Il voudrait dire l'essentiel car pour lui il n'y a que l'essentiel. Mais il est à demeure dans le retranchement, absent bien qu'au monde, enfant taraudé, castré, à qui le temps nécessaire pour dire un mot, un seul, est ailleurs cet identique temps, interminable, qu'il faut pour mettre bas une phrase achevée. Son mot est avorton, attendons son vagissement ! Ne rien brusquer, il vient ... il viendra ... Pourtant tout est si délié quand il pense ! Son esprit s'acharne, répétiteur où le mot s'épuise à tourner comme une langue au palais, mots qui font saliver. Mots gluants, mots chauves-souris pendus sous l'os de son crâne, mots peuples de la nuit, de la solitude, de l'être en friche et obscur.

Songe diffus. Ce qu'il souffre est son refuge et le sauve. Amour de la syntaxe, émerveillement de ce qui nous lasse, un exploit sujet, un exploit verbe, un exploit complément, construction magnifique sur le secret autel, il vit pour elle et de savoir qu'elle vit le rassérène. Ô subtile simplicité rudimentaire, lit de mots assemblés où chaque soir il se couche, s'endort, vos baldaquins d'ondes constellés le soulagent tant et tant ! à la seconde même où conscience passe, nuque effacée sur le duvet, il nage déjà en vous ... ses lèvres frémissent à la lune, un croissant comme une bouche ouverte, les yeux glissent sous les paupières, viennent et reviennent, caressent un tableau noir ... il est une craie qui crisse, un

bon élève, l'éponge humide des erreurs, sa liberté parfaite tourne au cauchemar. Petit sursaut.

Des rires et des sourires quand il parle, coups de glaive. Il tuerait volontiers les rieurs mais ne décèle point de méchanceté en eux, juste, pire, une médiocre *idiotie* qui n'est pas même particulière. Depuis longtemps ils amidonnent son col, mûrissent à leur insu son mal jusqu'à la souveraineté. Aucune crainte, ils ne chercheront pas à lui ravir ce trône ! Esprit tanné, cœur raclé, sa vie est survivance miraculeuse, pointe de flèches fichées dans la fibre moelleuse. Tout en lui est hérissé de ces traces d'attaques sans ripostes. Elles sont sa mémoire, écartent les illusions promptes à s'installer. Non ! il fait siège aux mots les plus quotidiens, sa fatale patience est le prix de leurs redditions. Il expire et les mots sortent comme portés par son haleine, il inspire et la boîte à Pandore claque son couvercle. C'est de la méthode qu'il lui faut, la prison ! Payer avec soumission ce que d'aucuns ont gratuitement, belle injustice ! Voyez ! ses défis taillent une morgue considérable aux expressions du destin, le seul qu'il lui plaît encore de provoquer.

### Biographie

Les mots ont un passé qui les suit qui les porte, l'homme conséquent sait ce qui le parle. Il n'est pas d'outils plus liés à l'échange que nos mots nés jadis autour d'un feu, grognements ou cris de l'être qui veut nouer sa force à celle d'autrui. Synergie à ce qu'on dit est coopération, coordination, et donne un compte supérieur à la somme des parties. À cela le mot n'échappe guère, la parole en fait ses choux gras, énigmatique parabole brouillant les pistes pour mieux toucher, plaire, enflant, "saisissant" tout de go et à ce point nous laissant drôle, voire muet. Ils valent avant qu'on ne puisse les coucher, comme libération, magie, totale création issue du flot insurmontable de l'expression, ils valent en ronde mentale, en muscles de gorge, en diaphragme puissant, pulsés, corps lovés au fond du ventre qui soudain se détendent et se "dégouffrent" par la trachée, par la bouche. Ils partent chargés d'un air frissonnant, et le sens se tient coi avant de s'épanouir, de s'éventer. Dans l'esprit indolent, dans l'esprit vif, les mots vont en derviches traînant à leur suite autant de rubans bigarrés qu'il y eut de mondes dans leurs jours gris.



## BEC ET ONGLES



*Bec et Ongles* comprend les deuxième et troisième volets d'un ensemble inauguré avec *Tumulte* en 1989, et qui portèrent pour titres initiaux "Familia" et "Trémureau" ( ce dernier mot signifie à l'Ile d'Yeu un tumulus de terre contenant une tombe ou des restes mégalithiques, allusion à la mort ). L'ensemble devait sortir à l'enseigne d'un important éditeur parisien qui, malgré son accueil chaleureux et un échange très positif, dont je garde malgré tout un bon souvenir, ne respecta pas ses engagements. *Tumulte* se focalisait sur le poète et ses questionnements, *Bec* traite de la famille, et *Ongles* de la mort.

Paru en 1999, illustré de cinq de mes encres de manière plutôt classique ( dont la couverture ), *Bec et Ongles* est une œuvre difficile car décapante, éclairée par l'épigraphe tirée du "Travailleur" de Ernst Jünger : « Quand de l'individu on enlève l'individu il ne reste que le néant ». Les textes furent écrits comme ceux de *Tumulte* entre 1976 et 1986, souvent en vers, puis parfois repris et enfin transposés en prose en 1988-1989. Ils sortirent l'année qui suivit mon exposition à la Galerie l'Or du Temps à Nantes, après sept années de retrait volontaire des cimaises à la recherche d'une autre forme de manifestation picturale qui se définira plus précisément par un retour à l'œuvre miniature à partir de 2003/2005, et au format du livre d'Artiste. Je résumai alors ce nouvel engagement picturale, plutôt axé sur le format livre, ainsi : « De nos jours l'Artiste voit grand car l'œuvre s'inféode aux musées, alors qu'elle s'impose à moi de plus en plus petite car incommensurable, comme une miniature actualisée, infinie et humble et mortelle et durable ». Je pourrais dire la même chose à propos de l'œuvre littéraire, il suffit de remplacer le mot musées par, c'est selon, librairies, médiathèques ou archives. *Bec et Ongles* caractérisent également des figures miniatures, mortelles et durables, dénonçant les abus de la famille sans pour autant tomber dans le « famille je vous hais » de A. Gide. La famille y est montrée froidement, en 19 textes du *Bec* nourricier et rapace, pointu, qui écorche le foie du supplicé qui représente tout enfant à qui on impose les grandeurs et les misères physiques et morales de la vie biologique et surtout des conditionnements psychologiques. Famille-éprouvette, expérience aléatoire, domesticité des rôles, *familia* ( mot de la Rome antique exprimant la société des esclaves, femmes et enfants compris ), relais de la société et structure de la monstruosité de celle-ci. C'est la famille de la répétition qui vous donne la vie et l'aliène en pensant en être propriétaire, la pollue jusqu'à votre majorité, et qui ne comprend pas, ou ne vous comprend ( au sens étymologique ) que pour mieux vous assimiler en vous culpabilisant, et cela dans la sincérité d'un amour plus paradoxal que réel, même si les psychologues finissent par le trouver légitime ( mais il est vrai qu'ils sont souvent eux-mêmes, comme le dit l'expression détestable et par trop révélatrice, "à charge de famille" ) ! La famille des secrets de la raison d'État, la famille des jugements, des tolérances stratégiques et, au bout du bout, des condamnations, la famille des transgressions ambiguës, des chimères idéalisées et, se perdant en s'abîmant dans le non-enfant, enfin cet arrêt salvateur de la lignée qui permet toute aspiration métaphysique honnête.

De nombreux échos évangéliques peuvent être décryptés dans *Bec*, le « je suis venu diviser l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère (...) » et le « que l'homme ait pour ennemis les gens de sa maison » ( Matthieu ) ; ou encore ce « si quelqu'un vient à moi et ne déteste pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa vie, il ne peut pas être mon disciple » ( Luc ) ... entendu qu'il s'agit en l'occurrence dans les traductions latines du *detestari* de la langue religieuse, c'est-à-dire "du détournement qui prend à témoins les dieux", voire celui de la langue juridique : "renoncement devant témoins". Car il ne peut y avoir naissance de l'être dans l'obnubilation des attachements. *Bec* est d'une dureté qui fit passer aux oubliettes le livre tant la critique l'ignore ( elle n'aime que le consensuel, le scandale, ou le roboratif des concepts "au goût du jour littéraire," et ce dernier est devenu bien superficiel ), en d'autre temps *Bec* aurait retenu une attention positive. Le non-humanisme de *Bec*, comme de *Ongles* d'ailleurs, est pour moi le garant de l'humanité non démagogique de ces textes qui ne rampent pas, pas même devant mes démons, mais qui, parfois, font l'éloge, au moins par certains côtés, de la mère.

*Ongles*, quant à lui, décline la mort également en 19 textes. Léo Ferré écrivait avec raison « ne chantez pas la mort c'est un sujet morbide, les gens du show business vous prédiront le bide, c'est un sujet tabou pour poète maudit ». Qu'importe ! Je lui donne tous les masques, elle fait peur et rassure, utile cependant, omniprésente, aiguillonnant la vie physique et morale ( que la famille nous a volée légalement ) pour que nous puissions peut-être, avec chance, en faire une existence. Elle naît de la fange comme la lumière est portée aussi par le mythique Luci/fer, elle s'expose en nos Arts, symbolique et commémorative, hantant, préfigurant et défigurant, belle telle Lilith la première femme, belle comme un corps parfait, un nombre parfait, maîtresse absolue et, je suis sûr, partageuse ( comme au pire banquet ). Présence subtile de cette absence insoutenable, souffrance en agonie, éradication indiscutable de l'Histoire et de toutes les autres conventions, la mort s'accomplit enfin dans la science du carbone et la folie de la raison élevée en dogme. Je ne sais si la mort fut ainsi présentée en poésie au XX<sup>e</sup> siècle chez un même auteur au sein d'un même livre, mais je ne le pense pas, toute de mots et d'arides pâleurs, en *Ongles* ravisseurs griffant l'intérieur du couvercle d'un cercueil, en *Ongles* vernis aux couleurs de toute une vie qui cherche éperdument son émerveillement.

*Bec et Ongles* est sans concession, œuvre d'un amour dressé à cet instant très particulier du « pas grand-chose » si formidable qui nous anime, et sous l'égide archétypale des cycles, protection funeste. Ce livre fut très mal reçu, et un poète m'a même demandé un jour, de façon méprisante, « comment j'avais pu écrire un truc pareil ! ». Il est vrai qu'il était lui-même père de famille, et qu'il préférerait percevoir ce recueil plutôt à travers le filtre des émotions premières que de la pensée, les émotions étant faciles et permettant de négliger, par nature, ce que l'on n'aime pas et ce dont on a peur. Il est évident que tous mes textes sont écrits pour être perçus au niveau d'une analyse vraiment critique, philosophique et littéraire ( avec de vrais critères, d'où la mise en perspective de l'ouvrage que vous êtes en train de lire ), l'émotion n'étant pour moi qu'un levier pour aller au sentiment capable surtout de servir un sens qui aura pouvoir de révélation et d'approfondissement de soi.



•  
"Choix" de 5 textes de *Bec*

### **Emprise**

Je suis venu, elle m'attendait. Elle a pris possession du butin ( cette lueur dans mon œil ), on ne vous chérit pas pour vous-même. Nous en sommes tous là : amour du fruit de ses entrailles, amour de ses entrailles, elle, à travers moi dans son monde univoque si moral, si trouble, si "glauque". Il y eut l'odeur de sa peau et ses caresses que d'autres femmes finiront par lui voler. Elle en souffre déjà, elle me retient avec cette douceur nostalgique, quasi virginale, d'un égoïsme parfaitement cruel. Inutile de se débattre ; l'emprise défie la raison. Balbutiez, criez, résistez, faites-vous croire que vous tenez les rênes, rien n'y changera, elle a pris possession.

### **Épouses**

Sont-elles nos mères ? Épouses assises sur le bras du fauteuil et caressant nos crânes d'enfants, femmes brisées à force de veille, regards apaisants qui nous portent aux nues comme si nous le méritions, femmes en compulsion, femmes trahies par le temps et l'amour, par les hommes dressés, femmes à la terre fouaillée, épouses oubliées dans les maisons. Femmes aux corps glorieux sous le soleil, femmes éteintes dans l'abandon, délice noyé au cœur de l'eau plate, abnégation, silence, teint de cire. Sont-elles nos mères ces épouses qu'un seul grain de lumière a rayées, miroir subliminal ?

### **Esprit de corps**

C'est une gloire, celle du père, que de dire "patrie", il y joint ce mâle gonflement du torse, une assurance d'homme que l'on retrouve dans les cours de récréation ou au zinc des bistrots. Pour peu qu'il ait fait une guerre ou une petite Révolution il a l'esprit de corps et joue parfois à l'ancien combattant. Ses fils n'ont qu'à bien se tenir, le goût de fer blanc entre les dents, hargne, férocité. Maison est garnison, on y sonnerait le clairon solitaire et morbide. Rien qui n'émeuve plus que cette force militaire toujours un peu en berne, ( vellétés ronflantes et désespérées ). Suppôt aveuglé, la famille perpétue à sa façon ce tambour imberbe marchant en tête d'une escouade et qui va se faire tuer crânement.

### **Raison d'État**

Peut-on aimer ce que l'on bafoue ? Par aimer, il s'entend : aimer plus que soi. Rejetons dès lors les formules spécieuses qui nous poussent à croire que "de toute façon" on consume ce que l'on aime. Rien de l'amour n'est destructeur, mettre au monde c'est choyer la vie tant et plus qu'il est impensable de l'abandonner dans ses langes. Mais les

obligations nouvelles, les devoirs du destin, crèche, nourrice, école, pension, les démissions comme autant de commodités, parce que l'on pense après et non avant. Cuistrerie, goût remâché. Dans un frémissement de foutre, création de futurs naufrages, d'inutiles déchirements, dont on attend, ô paradoxe, d'heureux retours. Scandale permanent, accepté, tabou, Raison d'État.

### **Orphelin**

Enfin, ils ne l'accoucheront plus, le piège a disparu, et c'est cela la véritable naissance de l'enfant, le vieil enfant ébloui face au monde, ce vieil éblouissement pourtant candide, ce vieil et si fragile éblouissement. Enfin seul ! De cette solitude particulière, souvent désirée, hors mensonge, grave et noble, qui élimine en lui ce prématuré. L'heure des comptes est venue, voici le vieil orphelin magnifique dans les noires funérailles. L'autorité de l'enfant prend sa première bouffée. Déjà le sang s'épure. Une force est capable de le faire naître en tuant ceux qui l'ont si mal aimé. La force dévorante de la libération, le "respir" de l'Esprit avant même qu'Il ne souffle.

•

"Choix" de 5 textes de *Ongles*

### **Toute proche**

Je t'ai vue de près, sans masque, il n'y avait personne si ce n'est l'esprit goutteux, je t'ai vue coupante comme le fil d'une herbe dont on veut d'une main extirper les racines, il en reste toujours, peine perdue. Fin sublime de la jeunesse, je t'ai honorée enfoui dans ta gaine froide, je t'ai accueillie à bras ouverts, aucun hôte ne ferait cela pour le rôdeur. Et qu'en ai-je tiré ? l'arrogance. Toi toute proche ayant possédé mon chevet, toi intime à ce point que ma fièvre fut tienne, toi sous le collant impudique de l'écorché, toi qui déjà berçais le berceau tu nous chéris sans distinction et l'on te fuit. Je t'ai vue de près, nourrice de la vie.

### **Quote-part**

De la boue nous naissons de la boue nous faisons, fatale quote-part jamais estimée, il ne plairait à personne d'être pesé à l'once près, de l'humus comme de l'or, au propre et au figuré. De la boue, nous n'y pouvons rien, fragments pulvérulents, un jour, tous de la boue dans le creuset de l'alchimiste, le pot du jardinier. Ceci ne nous empêche pas d'écrire, de peindre, de jouer, d'aller chaque matin payer le dû, et de dormir, dormir, si l'on peut. C'est la boue qui nous tient c'est la boue qui nous plie, avec, parfois, retenue, noyau dans le fruit, la lumière.

## Figurants

Les uns après les autres ils disparaissent, nous nous étions habitués à eux, nous en parlions, y pensions, parfois (rarement), ils étaient des éléments de plus dans la diversité du monde et sur lesquels nous pouvions compter, au moins comme l'on compte sur la présence qui s'ignore elle-même présence, nous pouvions croire que, nous aussi, pour eux, avions cette importance. C'est cela "être là", davantage que de la topographie, mais ils disparaissent et nous continuons sans en être très affectés, nos préoccupations sont ailleurs, avec d'autres figurants d'autres intérêts d'autres illusions, les noms anciens se troublent, nous ajustons les coordonnées, coup de gomme sans repentir, presque la virginité, il faut le reconnaître : un clignement d'yeux et ils disparaissent, fleurs tombées du bouquet.

## Théorèmes

L'infini couché sur son flanc disait oui à ceux qui passaient. Oui, prenez-moi les yeux fermés. Oui, coulez-vous en moi sans faire de manières petites flammes de la nuit. Oui, aux putains, aux femmes d'intérieur, aux escrocs, aux hommes de loi, aux optimistes, aux calculateurs, et que sais-je encore, oui à ce Dieu quelque peu perversi qui, vieux filou, de temps à autre, lève un sourcil. L'infini au cœur de midinette était large d'esprit. Ayant souillé les draps tendus depuis des temps immémoriaux il se redressa, piqua en avant tête la première, s'absenta du monde. Il n'y eut bientôt que le choc d'un front, sec, sourd, la raison. L'infini couché sur le dos, bras en croix, compta les moutons, et l'abîme se creusa, et l'horreur culmina, et la soif de connaissance s'accrut. On composa les théorèmes.

## Milliards

Cela est insondable. Qui puise en ce tonneau ? les pages du catalogue ne supporteraient le nombre des êtres, depuis cet instant à jamais perdu dans la nuée jusqu'à ce jour présent. Les vies en norias surgissantes et innocentes, grouillantes dans la crainte, l'hébétéude, l'absolue volonté d'y lire un sens, vaincre l'incertitude. Mais celui qui croit est aussi convaincu de se voir vraiment dans le miroir, son sentiment bat les flancs de l'intelligence. Le sacré est de l'ordre de ce gaspillage magique, une orgie qui nous tient éveillés en balbutiant de profondes questions. Nous dînons chaque soir en nous mettant au cou la même serviette qu'ont nouée avant nous les milliards d'existences.



## OIA, UNE ÎLE SPIRITUELLE



Durant 22 ans (de 1982 à 2004) j'ai étudié, inventorié, avec mon épouse, le patrimoine de l'Île d'Yeu, qu'il soit "naturel", historique ou autre, et je continue à faire certaines mises à jour. Mes textes littéraires sont aussi, souvent, de près ou de loin, liés à ces études, ne serait-ce que mon journal insulaire tome 1, *Bois de lune*<sup>2</sup>, dont la première partie fut publiée dans la NRF Gallimard en 1993 (et en traduction allemande par Heide Helwig dans la revue "Rabenflug" de Wiesbaden en 1994). *Oia, une île spirituelle* est un ouvrage trans/poétique sur l'île que j'habite depuis avril 1982, bien que son nom n'y soit pas vraiment mentionné, ajustant 12 de mes photos et montages en noir et blanc de l'île à 12 textes, le tout réalisé pendant les années 1998 et 1999, édité en 2000.

*Oia* est le plus ancien nom donné à tort ou à raison à Yeu (sans doute à tort, mais il est dans la population de l'île devenu emblématique). Aucun livre de poésie n'avait été construit tel un Tout pour tenter de susciter l'esprit de cette petite île, ce depuis la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, seuls existaient très ponctuellement quelques poèmes de divers auteurs. J'ai aussi publié en 2016 un second livre de poésie-photos suggérant l'île (*Inselberg, où tenir nos vies*, aux Édit. du Petit Véhicule, à Nantes) ; un troisième livre (*Yeu, Nature et Esprit d'une île*, aux Édit. Noires Terres, dans les Ardennes, en 2014) achève cette approche, mais cette fois en de longues proses littéraires de découvertes, aussi avec photos en noir et blanc mais, cette fois, les photos sont de la photographe Céline Lecomte.

Plus précisément, le but de ce recueil était de travailler thématiquement le sujet en y évoquant surtout cet étrange principe de continuité que l'on trouve dans la nature des systèmes qui articulent, discriminent, la lecture que l'homme fait du lieu qu'il habite. Il s'agit d'un arcane qui « ne se réduit pas au décor de théâtre de nos actes », et qui produit ce génie tutélaire qui précédait les humains sur l'île et qui aujourd'hui « les surveille et protège leur destinée ». Cet esprit « sans âge » ne s'offre pas, ne se rapte pas, il ne peut être que suggéré/recréé car ici rien n'est livré au lecteur qu'il ne possède déjà en son cœur et qu'il recompose, réinvente pour sa simple survie mentale. Le lecteur rentrera donc dans ces courtes proses et ces images comme on pénétrerait dans les fourrés, dans les landes et les marais, dans les venelles oubliées par les touristes trop pressés, dans les impasses et les chemins d'un bocage ensauvagé. La prose y cherche le chant, et ce livre devrait être lu à voix haute (même mes essais devraient être lus à voix haute). Les forces plutioniennes y rejoignent les mystères qui se jouaient sur le parvis des cathédrales ; l'eau vive et douce épouse le fondant cristal des embruns ; les marais gardent, stagnantes en leur bourbe, les voix des visiteurs empêtrées dans les roseaux et les rubaniers ; les voûtes des arbres parlent en chapelles d'une histoire où l'île fut nue, accrochant les brumes et sacralisant la simplicité ; la campagne verdit encore des semis de l'insouciant paysan à jamais disparu de

---

<sup>2</sup> Première édition en 1997 à La Limée; réédition revue et augmentée aux Éditions Le Solnet/les Sèvenelles, 2007 (Perpetuus Liber tome1). Tome 2, titré *Retour aux forêts* sorti aux Sèvenelles éditions en 2015.

ce Rocher, et l'on sent monter des frissons d'espérance où tout est harmonie, de l'air, de l'eau, de la plante et du roc ... où tout s'exerce en illusions mobiles aussitôt réduites et immobilisées par le trivial ; chênes verts suscitant à nouveau la forêt médiévale ; hommes cachant ses tombes devenues millénaires, cultivant et transformant le paysage en le faisant *figure*, forme sur la forme, sens sur le sens, « débord de l'âme » ; bergers-enfants en attente sur une île promise, dans l'usure du rêve d'un ailleurs à jamais imaginé, dans les odeurs marines, les parfums des fleurs, et dans l'infatigable chant des oiseaux; pêcheur se pêchant lui-même en atavique égarement, par souffrances, par impossibles possessions de furtives chimères aquatiques ; maisons "enjardinées", pans lumineux, fortes apparences d'ombres sémillantes, pour des chambres ignorées où nos décombres sont par les caprices du vent, ce froid vent d'Est si réel car si intériorisé et si peu infatué. C'est cela le chant de ce recueil, en naturaliste éveillé et parfois attristé.

*Oia, une île spirituelle* se veut poésie métaphysique, une métaphysique des six sens qui vise l'accord naturel, l'entente qui donne la paix des âmes quand elles cherchent la complétude. J'aurais pu mettre en tête de cet ouvrage ce vers de Walt Whitman tiré de son "Chant de la terre qui tourne" ( dans son génial "Feuilles d'herbe" ) :

« Je jure que la terre sera complète pour celui qui sera complet ».

•

"Choix" de 5 textes de *Oia, une île spirituelle*

≡

Texte II

L'alliance est aussi d'eau et de cristal, du liquide au solide, énergie puisée à l'océan, force érosive, flux et reflux des marées. C'est l'alliance première, et constante, la cheville de toute autre alliance, même celle de l'homme aux éléments. Le nom d'Oia exclame déjà ce dynamisme, ici il est soufflé par les trois voyelles, elles font vibrer la consonne secrète sans laquelle matière ne serait pas. Qui captera et énoncera cette consonne sera un dieu. L'océan jeté en embruns sur la terre sauvage donne cohésion à ce limon, corps d'Adam, précipite déjà le sel qui ronge et, paradoxalement, suscite le goût et l'esprit. Vivre sur l'île est une grâce, c'est être dans le creuset où se font et se défont astres et poussières. C'est être de cette alliance d'eau cristalline et de fondant cristal.

≡

## Texte IV

Paysage incertain et chapelle végétale. Les choses ont plus d'un sens. Au petit matin, à la faveur des brumes, dans l'espace diaphane, les pins se font aériens, ils bordent la plage en autant d'idéogrammes légers, transmuent leur nature, tandis que d'austères cyprès vous enveloppent en pénombre au cœur du sacré. Corps élancés, axes, piliers, ô existence bénie où des rameaux verdissent parfois sur le bois mort ! Jadis, pour se chauffer, l'homme coupa tous les hauts arbres de l'île. Temps révolu, des chuchotements m'accompagnent entre les troncs. Le cyprès est le deuil mais le pin la hardiesse. Rien n'est jamais perdu ! Interprétez le bruissement des limbes et les formes des branches, vous mangerez à la table spirituelle ! Il n'y a rien à craindre sur la verte Oia.

≡

## Texte VI

Spirale dans un rectangle d'or : carte du Monde. Île vivante des remuements de la Terre, liquide, en ses mathématiques cachées qui révèlent l'unique formule de l'harmonie, de la pulsion de la sève à celle de l'océan, du corps des hommes où le sang vainc les tourments, et de l'air qui porte l'oiseau. Oia la vivante, dessus, autour, et qui, s'épanchant, produit le dessous si secret, si usé, et les formes sculptées à même le sédiment. Dessous, dessus et autour, c'est l'empreinte d'un courant au sein des *marmites de fées*, dans le chaos du roc, désordre paradoxal où tout est placé. Embryologie du mobile et de l'immobile, de la chrysalide au test du limaçon, de nos os au suintement des fontaines, du nœud végétal aux puits célestes des nuages, aux abysses de la Parole, cette toujours verte parabole de l'Art.

≡

## Texte VIII

Et l'homme fit d'Oia son second corps. Par la pierre gravée et levée sur les sommets, aventurier soudain prisonnier de la mer, par la famille solaire et sélénite au cycle

des saisons, du fleurissement de la terre jusqu'à son coucher, par le sein des tombes où pénètre une rare lumière, la mort fut célébrée comme naissance toute la vie. Ce n'est pas le territoire conquis, c'est le *chez-soi*, l'intérieur craintif et cependant heureux de l'*être-là*. Il fut un temps pour le sauvage, forêt, il fut un temps pour le domestique, côtoiement fait de civilités. Mais le soleil glisse d'Est en Ouest sous nos latitudes, et la voûte est encore constellée d'étoiles. Elles content notre histoire : une source affleurant nos âges, notre raison à jamais rapiécée et nos rêves scellés par ce qui clôt la chambre funéraire.

≡

### Texte XII

Qu'est-ce que la maison si ce n'est le corps ? Jadis, elle fut de pierres vives puis couverte de blanc éclatant, volets pimpants, murets massifs puis élégants. Elle demeura objet du soin extrême et elle affiche encore, souvent, cette fraîcheur d'âme qui séduit l'étranger. Logis ou pans de lumière dans un monde de jardins ordonnés et paisibles. Cela semble si pur ! L'homme entretient cet habit qui fait croître les murs et se joindre les toits. L'île sauvage tremble sous le corset, elle résiste et, pour moitié, la peau reste sauve. Ici, le bris des apparences est du plus bel effet, en dernier ressort il nous pousse jusqu'à cette chambre qui de nous était ignorée. Ici, nulle fenêtre, ni charpente ni toit, le dedans est le dehors, et de nos décombres intérieurs le vent lève à jamais la rumeur d'Oia.



## LES CHANTS VERTICAUX



Écrit de 1994 à 1996, parallèlement à la rédaction de mon livre éthologique *La Pensée naturelle*<sup>3</sup> (concernant les comportements bactériens, végétaux et animaux), le recueil *Les Chants verticaux*, publié en fin 2000, confie en son préambule : « Je me surprends souvent à écrire, je n'ai rien décidé » (...) « nous sommes traversés, je l'ai déjà dit dans le recueil *Brandons*. Ce n'est pas la moindre des aventures » (...) « je n'ai jamais eu de goût pour la poésie d'images, je la sais trop fallacieuse et quelque peu grasse et sucrée. Et pourtant la métaphore est l'essence-même de la poésie, mais transposer ne doit pas être se soumettre aux figures de rhétorique, et le rhéteur doit être l'orateur soucieux d'être conséquent. La verticalité représente bien, je crois, la conséquence tendue comme un fil à plomb ... Il y a concomitance entre verticalité humaine et cérébralité, cet avènement est en notre "cœur" indéfectiblement. Aussi dans ces textes ... Lecteur, lis mes chants à voix haute, ils devraient alors s'élever ». J'ai largement développé ma conception de l'écriture dans la petite enquête, au principe très intéressant, éditée par les Éditions du Petit Véhicule en début 2005 au sein du n° 25 de leur revue *Signes*, numéro anthologique consacré à 31 poètes du Pays Nantais. J'ai aussi clairement montré mes engagements dans le "Manifeste du Nadir" (texte collectif republié à la fin de ce livre). Diverses proses explicitent encore ce que représente pour moi le fait d'écrire (voir, entre autres, dans le recueil *L'expression fragile*, et des textes publiés dans le journal *Perpetuus Liber* tome 2 ; un essai sur ce sujet attend aussi sa publication : *Les Mots amis* ; écouter également sur Internet ma conférence *L'Écriture et la Grâce*, donnée à Nantes au salon de l'édition différente "Curiosus", en 2016). Mon rapport à l'écrit est en priorité un rapport à l'écriture, un déplacement conceptuel, et mon but, qu'il soit visé par un court poème ou par un récit, est d'atteindre une révélation d'ordre intérieur. Éditer ce que j'ai écrit n'est peut-être pas sans intérêt pour le public — au-delà bien sûr du caractère vaniteux de l'entreprise — mais ne me préoccupe pas tant que cela ! Je trouve beaucoup plus minant les contrats "rapteurs" de certains éditeurs qui gèlent les textes parce qu'ils les diffusent mal (ou pas) et parce qu'ils ne font pas la promotion de la grande majorité des auteurs de leurs catalogues pléthoriques; je parle ici de respect de l'œuvre et de l'auteur. Pour le reste, je résumerai ma position par cette définition poétique :

Accord entre le sens  
la phonie  
et la *méta/phore*  
— changement de position —  
le jour équarrit la nuit  
poème est vision.

---

<sup>3</sup> Éditions du Rocher, Paris, 1996.



*Les Chants verticaux* proposent vingt poèmes, au lyrisme rappelant parfois le recueil *Tout vif* édité en 1980. Je puise en ma matière, fidèle à moi-même, à mes engagements ; vingt poèmes versifiés que je faillis mettre en prose, comme ce fut le cas pour beaucoup de mes ouvrages trans/poétiques. Au final je gardai pour l'instant la verticalité des textes de chants tant ces derniers renouaient peu ou prou avec une poésie classique. Poèmes de traversée et sudation de l'être, formes inopinées, comme certaines hantises : idées noires qu'insufflent les villes étouffantes, poids existentiels, amour brisé, amour banni et vendu, mort, infamie sociale, fourvoiement des relations, question sans réponse et destin incontournable. Cependant *Les Chants verticaux* présentent le meilleur de mes sentiments : quand le souci et l'amour s'accordent pour triompher, et que la beauté surgit par l'entremise du vol fugace d'un papillon ; quand un simple lézard porte toute l'histoire antique du monde, et que se féconde le "non-définitif" ; quand tout instant magnifie sa gratuité sans mesure, et qu'un ciel d'été ravive nos insouciances ; et quand un chant de liberté veut absoudre les soliloques de la raison ( mais attention ! pour moi la poésie n'est surtout pas le rêve surréaliste de l'analogie facile et débridée qui à son époque fit florès ! ).

*Les Chants verticaux* me laissent suggérer que la part obscure et la part lumineuse sont jumelles, qu'elles ne peuvent pas se penser séparément, posant en toute chose leur réconciliation comme un préalable à l'Art.

•

"Choix" de 5 poèmes de *Les Chants verticaux*

### Le pasteur

En proie aux âmes  
Je marchais dans la ville  
Belle sottise que l'imagination  
J'étais hanté  
De voix ou de démons je ne sais

Je marchais pour ne pas m'attarder  
Mais sans cesse ils accrochaient leurs doigts à mon veston

Je marchais dans la ville  
Épuisé bras ballants tête baissée  
Le monde géométrique mettait de la fureur  
Les soldats bruissaient en guêpes  
Les ruines montaient en vapeurs bleues  
Et les troncs poussaient des lichens

Je marchais avec ma clique  
Fantômes abrutis  
Je marchais vers la poisse  
Une petite bible sur le cœur  
Chapelet en bandoulière  
Dieu que j'étais grand et faible  
Dans l'après-guerre

Je marchais où les gens achoppent et meurent  
Quand manquent l'esprit et le sang la vigueur  
Et qu'il faut fuir dans la poudre  
Après l'amour et toutes les ficelles de la vie  
Où reposer.

### **Les marins**

C'est un café ouvert sur le port  
Petit matin moite et ouaté  
Où les marins en feston accoudés  
Font l'instant qui meurt et ressuscite  
C'est un jour sans prétention  
Ruiné par l'habitude  
Quand tanguent déjà les verres amarante  
L'œil vif ou perdu en lasses secondes  
Égorgées raides sur l'étal

C'est un café où la serveuse fume  
En clignant sa grimace  
Petit matin moite et vitreux  
Le jour se dissipe à peine commencé  
Dans l'incessant ressac des lames éclatantes

Vide est la vérité  
Je cherche le jus des âmes fortes  
Le sourire de cuir et nul destin  
C'est un café qui percole et qui chuinte  
Le souffle court des marins empourprés.

### **Point du jour**

L'heure est offerte c'est un diamant  
À même le ciel à même la nuit  
Scintillante et vaste et pure  
Pour une vie qui ne sait voir  
L'heure est offerte à tous identique foi  
En ce qui dépasse le vulgaire  
Au matin déclinant nous enrobe encore  
Nous fait nous prend nous crache  
Heure dense qui lève comme le pain  
Heure savoureuse que nos regards blasés  
Mangent goulûment

L'heure est offerte c'est un diamant  
De draps et de peaux froissés  
Tu baisses les yeux sur l'heure vraie  
Je t'aime et ne sais que dire

L'instant rosé des petites heures  
Avec cette ombre sur ta joue  
Et l'automne sur tes cheveux défaits  
Toi d'un âge de lait  
L'heure transpirante du point du jour  
L'heure attendue l'heure bleue  
À fleur de chair à fleur de nerfs  
C'est un diamant vif dans le flot  
C'est un sésame à jamais serti  
Quand tu te lèves plus nue que l'heure  
Sur la fuyante lumière aux doigts légers  
Ici dans la chambre ouverte  
Humide abandonnée  
L'heure est offerte sans mesure.

### **Doux souci du cœur**

Doux souci du cœur  
Que l'autre soit heureux  
Même s'il souffre  
Les liens de la Terre

N'ont pas de prises ni nœuds  
Qu'une lame ne puisse trancher

Doux souci du cœur  
De voir l'œil mouillé de l'espoir  
Et l'œil mouillé du chagrin  
Vivre d'une larme commune  
Car nul enjeu  
Et sentiments se fondent

Doux souci du cœur  
Au-delà des possessions  
À cheminer ensemble  
Langue défaite livre grand  
Mots semblables et simples

Doux souci du cœur  
Comme de roses et de ronces  
Parfums de fleurs défendus  
Éclats mélangés éclats immédiats  
D'un mystère si naturel

Doux souci du cœur  
Que l'autre soit heureux  
Même s'il souffre  
Toute chose ainsi  
Clairs instants  
Maintes fois levée la peur fuyante  
Disparaît gibier à jamais sauf  
Évanouie dans les airs.

### **Le chant**

Libre comme celui qui ne sait  
Libre de n'avoir pas à croire  
Et de ne devoir suivre personne

Libre de n'être pas un moi  
Aux plus beaux jours comme aux malheurs

Libre de n'avoir pas à choisir

Libre dans l'intermédiation  
Et libre d'être contigu comme tout  
Comme les mots qui nous rendent  
Esclaves et libres  
Parce que nul sans les rapports n'est  
Et nul ne serait alimenté  
Nul ne serait vif nul ne serait libre  
De devenir autre pour les autres  
Et d'aller au-delà du savoir  
De l'idée autoritaire  
Du cilice de l'unique raison  
Loin de son arrogance triviale  
Qui semble nous absoudre  
De rire de ce que nous méconnaissons

Je chante et je crie le cri vertical  
Dans le doute et le doute douté  
Enfin affranchi  
Ayant pour seule contrainte  
Le respect des autres  
Et ma liberté.



## HERMÈS DORMAIT



Les poèmes de *Hermès dormait* furent écrits de 1996 à 2001 parallèlement à la rédaction de mon approche trans/philosophique *L'esprit élémentaire, ou la mesure du monde*<sup>4</sup> (concernant la pensée/pesée humaine). Le recueil fut d'abord composé en vers, puis repris en prose, comme ce fut le cas pour *Tumulte, Bec et Ongles*, et d'autres livres (la prose en est densifiée, le texte y gagne à la fois, et paradoxalement, en rusticité et en apprêt; je le comparerai en géologie à la texture d'une roche sédimentaire telle que la brèche). Cette réécriture préserve le rythme et la phonie tout en ajoutant un élan propre à une prose se ponctuant, respirant, uniquement pour filer la Saveur de "la chose à dire". L'ensemble est à mon sens, avec *Terre-Mer* et *Inselberg où tenir nos vies*, ce que j'ai produit de plus synthétique en 45 ans quant à ce qui m'occupe en poésie, ma pensée métaphysique s'y épanouit pleinement. Les 37 textes abordent donc tous les thèmes qui me sont chers, ma vérité tendue comme un fil à plomb, résonance poético-philosophique des essais de *L'esprit élémentaire* : l'écriture d'une page de ce dernier me renvoyait souvent à un poème, les deux ouvrages travaillant par des voies différentes à une maïeutique commune.

En 2001 j'achevai *Hermès dormait* avec un soulagement de "parturient", je le relus fréquemment au cours des deux années suivantes, y ajoutant ici et là, y retranchant, avec contentement, telle la manipulation que l'on ferait d'un *raku* japonais qui, à peine sorti du feu, aurait été broyé à nouveau et grossièrement puis réincorporé à une argile trop fine. Comme pour le *raku* le sens y est omniprésent mais en cette apparence volontairement si imparfaite qu'elle n'est là que pour recueillir les propres questions de ceux qui auront une fréquentation assidue de ces textes, et générer plus tard méditation et contemplation ; aussi comme dans un bol ou une assiette plus ou moins difformes d'un *raku* retenant en leurs replis, leurs failles, leurs éclatements, les particules résiduelles et irréductibles de la pensée. *Hermès dormait* n'est chargé en concepts que parce qu'il veut les soumettre à la forte cuisson qui donne toute réduction poétique, à cette perte qui est un gain, et où ne restent au bout du bout que les coups de pouce du potier, le hasard de la mise à l'épreuve au feu intérieur de chaque lecteur, ces "manières" (non maniérées) qui, je l'ai dit dans ce livre, me sont plus adéquates que l'improbable "style". Dès que je sens que le texte (le poème-raku) est prêt, Hermès me dit de le jeter dans la sciure des idées qu'il a nouvellement produites, il faut ainsi les contenir, elles s'embrasent à son contact me faisant le messager chthonien enfin réveillé du triste assoupissement des illusions de la complétude humaine. Cet ouvrage est le point de convergence (de visée), de fusion, de mes conceptions et de ma matérialité.

Hermès est un dieu non lénifiant et prometteur puisqu'il collabore en protégeant nos "vagances", nos voyages quadrillés de lieux d'aventures interdépendantes et de dialogues, il est large et n'abandonne aucun des échanges humains, légaux ou non. Un

---

<sup>4</sup> Éditions J.M.G., Agnières, 2003.

principe caché de sagesse s'exprime par lui, communiquant, dévoilant les symboles et par ce fait réinterprétant le Monde. Nous ne sommes pas ici dans l'humanisme lénifiant des soirées télévisées et de l'appel caritatif au peuple culpabilisé — *Hermès* est sans systématisme, il est plutôt systémique, et c'est pour cela qu'il s'éclaire en tirant les textes du feu puis, les nettoyant dans la boue, il les roule dans le sable, et les durcit encore s'il le faut, *raku* de l'être qui vibre de ses propres limites. Depuis longtemps, mon *Hermès dormait* chantait mes violences, dorénavant il les décline sans baume. Ce recueil achève trois décennies de poésie, et les deux derniers recueils qui suivent, *Le Printemps sauvage* et *Inselberg, où tenir nos vie*, mettent, avant de passer aux tomes de mon journal insulaire *Perpetuus Liber*, la note finale aux recueils de 45 années de poésie. Pourtant, un seul projet sommeille encore en moi, hors mon journal, mes observations et inventaires botaniques de l'Île d'Yeu, ou mes approches picturales ou photographiques, celui de reprendre tous mes textes : poésies, récits, découvertes, études du patrimoine, essais, pour en extraire ce que j'estime être le meilleur, et surtout ce qui fut pour moi le plus formateur, de réécrire le tout en proses très courtes et denses, et enfin de le publier sous le nom *Fondations (poésie 1971-2016)* ; il s'agirait là d'un livre que je voudrais puissant, essentiel, allant au plus intime de ce qui m'a produit ( plus que je ne l'ai produit ), un livre qui compterait plus que tous les autres livres que j'ai écrits, et auquel le lecteur pourrait se fier, même s'il ne veut pas lire le reste de mon Œuvre ... J'y travaille. Oh oui ! avec Shakespeare, dans "Hamlet", je reconnais qu'il y a plus de choses en ce Monde que ne peut en inventer ma philosophie.

•

"Choix" de 8 textes de *Hermès dormait*  
( inédits )

### **La dent**

Parce que chaque matin est un appel j'oublie mon attachement mais non le ravissement, l'amour se résout et la mort et le temps tandis que s'exalte la beauté qui se perd dans l'étendue. Je n'ai pas peur, voici longtemps que ce Grand Rien si joliment inventé me dévisage, cligne de l'œil. Une lune disparaît sous les paupières et les nues se picent d'étoiles ; parce que chaque soir est un avant-goût, comme une dent sous l'oreiller je place confiance et liberté.

### **Impermanence**

Je ne connais pas leur vraie nature si ce n'est que mes semblables semblent et je n'en suis ému que dans cette approximation, ludions, apparences phénoménales. Toute

chose n'est d'ailleurs que probable, « *faire preuve* » en incertitude si séduisante, tremblement de l'être qui suspend la pensée, donne au myope le regard enchanteur, inspire le timide sourire d'une beauté ingrate. Mes camarades m'ont-ils aimé ? Que reste-t-il de ce que je fus ? Un humain peut-il dire « moi » et, en même temps, savoir de qui il parle ? « Ce qui se dresse autour » ce sont les circonstances, le vent cueille une feuille, elle va en arabesques sauvages et les saisons me font un et différent. C'est selon: œuf, chenille, chrysalide, papillon.

### **Ordonnance**

Tout s'ordonne jusqu'aux désordres prochains, le poème, la ville, la justice, le flocon de neige, la rencontre sous l'arbre fortune et la genèse des vies qui feront existences, qui feront l'Histoire d'une nation, la genèse du Monde si distrayant, tout se fait à l'aune de ce que l'on sait repéré, extirpé, légitimé, conventions, paradigmes, commodités, c'est la Grande Mise au Clair, le *circulus* du sens encyclopédique. Nous étions l'enfant des cahiers et des marges, le devoir noté, carnet et classement joies et pleurs contre petite entropie, tout ce qui fut, est et sera convenu, peut-être jusqu'à la récompense jusqu'aux désordres prochains, quatre pétales aux crucifères huit pattes aux araignées six aux insectes, partout la symétrie la force de l'habitation les sentiments premiers et les mères qui s'approprient leurs enfants.

### **Déclaration mariale**

Âme et amour, je ne l'aime pas pour elle je ne l'aime pas pour moi je ne l'aime pas pour quiconque je ne l'aime pas *si* ceci je ne l'aime pas *parce que* cela, car amour est non-conditions de l'ainsi à la fois existence et non-existence, odeur de violettes vol de graines nuages peignés par le vent, ce n'est pas son corps ce n'est pas mon corps ce n'est pas idée en esquif, plus que le don fidèle ce n'est pas l'amour-chose ce n'est pas hors chose car ainsi apparence, glissement d'un son chemin perdu errance sans soif arc-en-ciel et pluie d'étoiles, âme et amour, nulle conquête nul royaume.

### **L'orpailleur**

Les choses sont ce qu'elles sont nous n'en changerons pas un iota, chaque jour une plume tombe de l'aile d'un ange, un chasseur l'abattra dans sa traque incertaine et l'on dira que « c'était un accident ». Bienheureuse insécurité, la vie manque de surveillance mais c'est ce qui en fait le prix dont aucun comptable ne vient à bout, pas même les larmes chaudes d'un enfant. Une idée s'enflamme soudain comme les pages d'un livre lu pour la première fois, ce sont guerres et meurtrissures, une autre ressemble au sourire d'une jeune vierge



corps tendu esprit nubile avant l'amour, les choses sont ce qu'elles sont à foison dans le tamis de l'orpailleur.

### **Dans le pré**

Oh j'aimerais flamber neuf au soleil de midi quand de moi sont soustraites les anciennes idées, quand de la gloire têtue nul n'a souci cristal à peine né de la fusion parfaite, je serais « qui-ne-se-sait », tout ce qui a été, ce ruisseau en delta pierre au bord du chemin, pas une ombre sur moi pas un corps pas un dieu, tel un brin dans le pré je serais cette absence de la présence accrue, tout désir effacé pour que je sois heureux !

### **Contente la vie**

Il te faut peu pour souffrir le bonheur semble si légitime, « contente la vie elle te contentera », une araignée tisse à la fenêtre une fourmi moissonne au jardin les herbes semblent immortelles, ton ombre suffit pour souffrir elle entache la raison si proprette, « contente la vie elle te contentera », la roche dure le sol meuble l'air la terre l'eau le feu, l'invisible et l'inconnaissance, toutes questions embrassées ta flamme n'est pas que toi, « contente la vie elle te contentera ».

### **Compte pacifié**

Tout dépend de tout et j'en suis, impatience et détachement, inquiétude et confiance, quand faut-il que je sois ce que je suis ou que je ne sois pas ce que je crois être ? Un monde me parasite un monde m'accomplit, conditions des désirs confluants, quand faut-il que je sois ce que je suis ou que je ne sois pas ce que je crois être ? Indifférence des jours radieux murmures secrets voix appauvries au piège de ce qui ne peut, collages propitiatoires agrégats compte pacifié de mes intuitions de mes doutes de mes certitudes, quand faut-il que je sois ce que je suis ou que je ne sois pas ce que je crois être ?



## LE PRINTEMPS SAUVAGE



Le long poème du *Printemps sauvage* a été écrit de 2008 à 2011, il annonce la fin de mes recueils poétiques, désormais je ne livre mes poèmes qu'à mon journal *Perpetuus Liber*, dont les tomes sortent tous les cinq ou sept ans.

L'Île d'Yeu n'avait jamais eu son long poème lyrique, fait pour être lu à voix haute, et, le cas échéant, sur une scène. Si dans *Terre-Mer*, en 1988, j'avais voulu proposer une purgation stylistique, cette fois il s'agit d'une purgation philosophique. Ce poème, en 13 parties et 65 versets numérotés, va chercher l'élémentaire partout où il se cache, même chez l'homme, et le livre sans tergiverser, mais aussi sans hostilité. Voici la page qui présentait ce livret en 2015 :

*Nature est Île, et mon Printemps Sauvage est un Automne, je suis né en Automne, tel est mon « Premier Temps ». Ce "sauvage" est celui dont parle le grand poète américain Gary Snyder dans son ouvrage The Practice of the Wild : « l'expression de la richesse de la vie végétale et animale, homme compris, les pluies torrentielles, les vents violents et les calmes matinées de Printemps, la courbe d'un météore traversant l'obscurité », « une façon impartiale et implacable, fondamentalement libre dans sa beauté formelle », considérant que « l'éveil de la conscience est une autre dimension de l'être sauvage ». Je parle ici de "sauvagerie", non de sauvagerie.*

*J'ai travaillé trois années à ce long poème, j'y ai mis beaucoup de moi, nombre de références à mes recueils anciens. Il s'agit d'un éloge, d'un symbole, le sumbolon" grec brisé en deux : "île-où-je-vis/île-du-lecteur" ... À ce dernier j'offre un des deux morceaux, nous conserverons chacun notre partie, elles deviendront un jour les points de reconnaissance, de ralliement, quand, les réunissant, nous finirons à force de relectures par recréer, au-delà de l'apparence, l'unité évanescence de toute communion.*

*Comme toujours j'ai voulu que musique et sens des mots se servent mutuellement, musique et philosophie, musique et suggestion, lire à haute voix serait donc préférable ? Depuis trente ans je tente de pénétrer toujours plus profondément le cœur de l'Île d'Yeu.*

Ci-dessous les 5 versets de la partie 13 qui ferme le recueil.

Août sans horizon, ciel sans âme je t'abandonne, je veux l'équinoxe, le chant d'un Automne flamboyant, l'herbe qui fait parler les bêtes et celle qui égare le paysan, je veux le Grand Chemin d'une île gaiement soumise à elle-même, les révélations printanières, les solitudes du solstice, les foudres et les guerres intérieures, je veux les miracles d'Avril, les fleurs de Mai.

C'est au Premier Temps que précipitent d'indivisibles saisons, les couleurs fluctuantes de l'Océan, unité parfaite des cieux et des terres, en colères en effluves en caresses, aux matins faisant éclore aux soirs allumant les épis, les taillis m'accueillant en fourreaux, au Premier Temps de l'Automne et d'humeur printanière, échine gaillarde, île tournante, vive énergie de l'abîme, éternellement je rôde sur le seuil.

En ce que j'ai d'insondable, mes chemins mes landes mes traverses, sur l'évanescence route des Anciens, là où toute création ne trompe personne, où l'Art règne, ma tremblante vérité me courbe et me soumet aux Réalités supérieures. C'est au Temps Premier avant le Cycle fondateur que je vois sur l'île le combat des dieux aux pieds de leur Maître, les arbres en patience, les araignées tissant et retissant le fil ténu de l'harmonie, Automne des quatre saisons.

Je puise au Centre ce qui bellement meurt et naît, je surprends d'étranges alliances de vent de soleil de pluie et de lune, les nuages vont dans l'étendue, poissons oiseaux insectes dressent mes inconnus sur un manteau de roches assemblées en quatre millions de siècles. Je ne sais rien. Je suis.

Ainsi le travail des jours, le renoncement, les espérances déchues, libération ! Mon "insula" effacée, un œuf un œil un nœud, toutes les forces résolues, je suis empli, enfin contenté. Ô Mont béni de mon père, Toi en quoi la mémoire s'abolit, en quoi plus rien ne conquiert !



## INSELBERG où tenir nos vies



En géologie le terme *inselberg* définit un relief isolé, aux flancs abrupts, entouré d'une surface d'érosion plane et peu inclinée, ce que fut Yeu pendant des dizaines de milliers d'années lors des dernières glaciations de l'Ère Quaternaire. Voici un cycle taoïste, une expérience mystique, dont les 22 stances ont été écrites de 2010 à 2016. J'ai tenté d'y densifier l'expérience poético-philosophique que j'ai eu du Monde de 1951 à 2016. Ces 22 maximes se complètent, elles prennent toute leur Saveur dans la lecture de l'ensemble et en son ordre, lues à voix haute, offrant le cycle méditatif qu'a généré en moi, et pour toujours, l'Île d'Yeu. Mais au cœur du livre ( aux Éditions du Petit Véhicule, à Nantes, en 2016 ) on peut les isoler, et considérer chacune au regard de la photo qui lui fait face. Après ce recueil il n'y en aura plus d'autre en poésie, si ce n'est "Fondations", sur lequel je travaille depuis 2012, et qui sera une reprise de ce que j'estime être le meilleur de ce que j'ai écrit. Donc, à l'avenir mes nouveaux poèmes ne ponctueront que les textes en prose pour lesquels ils sont écrits au sein des tomes de mon journal insulaire *Perpetuus Liber*.

Le livre édité en 2016 mettait en regard de chaque texte une de mes photos de l'île, en noir et blanc, le tout commençant et s'achevant par deux fleurs sauvages de familles différentes. Les maximes sont présentés par un texte expliquant ma vision de l'Art, ce dernier étant en partie inspiré par mes notes sur la peinture et mon texte théorique *L'Art un au-delà de l'apparence*, encore inédits au jour où je mets en libre lecture sur Internet ce livre concernant mes 45 ans de poésies. Voici ce texte d'introduction que j'ai ici légèrement modifié, précisé, et qui était titré :

### *Le Monde en affinités*

Philo/sophe en liberté ( donc *ami* non dogmatique de la *saveur* ), écrivain, peintre, "écosophe", je suis né en 1951 à Nantes où mon épouse et moi avons créé un atelier de dessin, une librairie ( Art, Poésie, Théâtre, philosophie, théologie, sciences ), une maison d'éditions en typographie d'Art. En 1982 nous nous retirâmes sur l'Île d'Yeu, au large des côtes de Vendée. Pendant trente ans nous avons inventorié et analysé l'île, la protégeant sans naïveté, tel un instrument d'amplification spirituelle, expérience holistique unique ici. Nous sommes une alternative aux stéréotypes véhiculés par les élus, l'administration touristique, les historiens locaux, et par la majorité des gens qui pratiquent ce lieu.

Depuis 1973, je pratique une peinture et une écriture d'acuité, j'expose et je publie, conçois un Art vivant non inféodé, écrivant de nombreux ouvrages artistiques, poétiques, philosophiques et scientifiques, mais ne confondant pas les choses avec leurs définitions ( avec la lecture, la mesure que nous en avons ). Le *savoir* originel n'est ni scientifique ( au sens réductionniste actuel ) ni technique, il n'est pas une course à toujours plus de découvertes, Culture digne de ce nom il s'affirme plutôt telle une synergie, un Tout

supérieur à la somme des parties, "saveur simple d'un plat complexe", saisissement direct d'un inconcevable d'où lève l'expérience intérieure des changeantes *interdépendances*, c'est-à-dire de l'essence d'un Monde que nul ne peut fixer : Art de vivre.

Une petite fraction peu connue de mon approche est photographique, très composée et classique. Au niveau formel, elle traite de l'île où je vis, touchant principalement les domaines paysagers, botaniques et géologiques, suggérant sans esbroufe le génie du lieu quand il s'offre à moi.

La vie est Art, je *suis* (« je me trouve ») plus que je *n'existe* (plus que je « me tiens hors de moi ») ; voici longtemps que j'ai réalisé physiquement que se projeter n'était qu'un jeu commode de l'esprit, de l'imagination, une convention, et presque toujours un détournement de l'attention qui ne sert à rien si on demeure incapable de se trouver ici et maintenant en fusionnant les conceptions si clivantes de notre illusoire extérieur et de notre illusoire intérieur. Toute *pensée* est modelée par l'expérience personnelle affective et intuitive des images, des mots et des chiffres, expérience mystérieuse (le Mystère s'expérimente, il ne se résout pas, sinon il ne livrerait que de simples renseignements, une initiation dégradée). De façons plus ou moins convaincantes, selon des règles logiques subjectives, les mots et les chiffres mettent en scène, historicisent, théâtralissent la nature des faits bruts, la nature inconstante du Monde, l'insécurité source de toute création. Les mots et les symboles, les signes en général, opèrent sans fin, là est leur danger, renvoyant à d'autres signes, autant de conventions symboliques générateurs de *croyances*, artifices (artefacts) que nous devons pratiquer sans attachement (du moins si nous aspirons à la liberté intérieure, et la science n'échappe guère à ce jeu d'ombres). Les croyances ne sont que des apparitions conceptuelles, phénomènes qui ne visent qu'à nous sécuriser en nous adaptant chacun, avec plus ou moins d'adhésion, à des "vérités" dominantes, rationnelles ou non, normées par divers pouvoirs sociaux, familiaux, politiques, qui ainsi nous entretiennent dans la peur de l'inconnu, celle du futur, du lendemain (la souffrance, la mort), et nous conduisant ainsi à vivre superficiellement le présent sous une pluie torrentielle d'informations ingérables. Les croyances se manifestent selon deux indissociables et symboliques principes de renforcement :

- 1) le premier principe est trivial, c'est celui de la *réduction* à des éléments physiques de plus en plus petits supposés définissables, réduction due à la recherche des causes et des fonctionnements, le matérialisme scientifique dogmatiques en est l'expression la plus sectaire en voulant satisfaire l'entendement par l'élaboration de théories et d'explications techniques résolvant les problèmes vitaux, d'ailleurs à jamais renaissants, c'est un principe très *sé/duisant* (au sens étymologique de "discriminant" et au sens dérivé de "plaisant") ;
- 2) le second principe est celui d'*extension* à un ensemble indéfinissable, due à la recherche d'une supposée cause fondatrice absolue non physique (mais qui, par essence, échappe toujours), les religions dogmatiques en sont l'expression la plus sectaire.

Ces deux principes se superposent peu ou prou, ils sont parfois commodes, souvent distrayants, mais tendent à nous piéger dans une quête infinie, c'est-à-dire dans l'attente d'un futur (par "l'espoir", "l'espérance", sans cesse réitérés, qui enracent l'attente,

et que je qualifie d'outils les plus performants des géôliers de l'esprit). De ce futur sont supposées surgir les réponses à nos tourments actuels, or ce n'est pas compter sur la malignité de l'habitude, car toutes les croyances nous installent à notre insu dans une rassurante impasse existentielle. Je préconise plutôt la *foi*, c'est-à-dire "d'être" *confiant*, et non "d'avoir" confiance (il faut bien comprendre la différence entre l'être et l'avoir, d'autant que la confiance véritable ne peut se posséder, elle est ou elle n'est pas). Je parle ici d'une *foi* affranchie des croyances, des systèmes, des dogmes, acceptant l'inévitable impermanence (l'insécurité) pour nous la rendre plus familière, et ainsi l'arbitrer au mieux de nos possibilités, pour en saisir la fécondité, nous offrant dès à présent le Monde en affinités, avec respect, sans attente. Alors, au sens puissant, ensemble nous nous *entendons* par le Mystère de la création, et de l'Art parfois, et nous favorisons au mieux notre équanimité.

Voici les 22 maximes du cycle :

1 - Nous sommes nés libres et aussitôt altérés par un moi de commodité, en parentèles, en sociétés, car l'innocence ploie sous l'origine.

2 - Une fois toutes les formules abandonnées je suis une hypothèse, non-lieu où ce qui paraît est nudité, la présence une absence.

3 - L'intelligence est massive ou n'est pas, mystérieuse, sans projet, là où nul n'additionne je vais user ma technique, soustraire mon usage, mon usure.

4 - Oh cet inconnaissable, long cours où je vogue à l'estime, sans cesse l'espace d'un instant, à l'aune d'une mesure vague et précaire !

5 - Oui je vais mais je reviens au beau milieu, là où les centres sont partout, ensemble, sens dessus dessous.

6 - Ivre de ciel, de dons sauvages et de secondes éclatantes, le sans espoir, le sans attente, les conditions de la grâce.

7 - Sur l'île je suis falaise, pierre d'angle, puis poussière, petits riens je dépose lentement entre les plis.

8 - De terre, d'eau et d'air, de la matière au végétal, pullulant en biotopes, vaste chair de mon esprit, vaste esprit de ma chair.

9 - Les graines solaires, les larmes d'or, ces exactes enluminures de nos souffrances, épousent la magie de ce qui fut accompli en astres et en désastres.

10 - Voyez le frais terreau de l'hiver quand croître c'est relier les mondes et les couvrir tels des arbres puissants.

11 - L'Art comme Poésie, la Poésie comme Art, boire les mythes fondateurs aux petites sources de l'oubli.

12 - Yeu, inselberg, ô toi si sauvage, toutes nos inspirations et ici en juste crainte, mont libre, nous retrouvant en ta roche et en ton eau !

13 - Les liens se tissent en toute chose, nos esprits épousent toute la matière, dès l'aube c'est être au Monde, y finir.

14 - L'homme qui erre trouve les portes, sur l'île rien n'est anodin et le passé est végétal, révolu, l'avenir une belle fiction.

15 - Sans cesse c'est une renaissance, c'est ce qui ne déçoit pas, c'est la page vierge, poème, une peinture sans apprêt, la vigueur.

16 - La nuit comme le jour, l'œuvre parfaite, cette domination, et la soumission sans jamais me démettre, quand le soleil va disparaître avec ma pensée.

17 - Dans les airs j'ai vu l'amour qui, fugace, protège et offre tous les spectacles de la création, au seuil du bocage il demeurerait à l'abri des convoitises.

18 - Le bonheur est un ruisseau dans la vallée, il n'a de cesse de se cacher, les mots sont ainsi, donnés au cœur recueillant ce qui fuit, il n'y a rien à prouver.

19 - Géologie et chaos, le cosmos des filons au sein des falaises, mon maître ne se sait, patrie des ans par cent et cent millions.

20 - C'est à tâtons que je te découvrirai, toutes tes invites me sont chères et ce que j'aime en toi est également ce que je crains, tes portes.

21 - Les signes nous parlent avec discrétion, au détour des chemins et sans commune mesure, temps oubliés des hommes déçus, dès que le calcul n'a plus cours.

22 - Ainsi nous mourrons altérés, dans la lumière notre retour sera jusqu'au seuil un renoncement où tenir nos vies.



## ANNEXE

### Des Éditions du Nadir aux Éditions Les Sèvenelles M. & C. Bugeon, éditeurs depuis 1979

- 1979-1991 : Éditions du Nadir ( littérature en typographie d'Art )
- 1982-2017 : Atelier du Patrimoine Islais ( A.P.I., études patrimoniales de l'Île d'Yeu )
- 1993-2000 : Éditions La Limée ( littérature, techniques alternatives d'impression )
- 2005 : Éditions Le Solnet devenant, dès 2006, les "Éditions Les Sèvenelles" ( littérature, Art, en technique d'impression numérique — études patrimoniales avec l'A.P.I. ).

Depuis 1979, les changements de nom de la maison d'éditions de Marie et Claude Bugeon, anciens libraires nantais, correspondent à des étapes de leur vie intellectuelle et artistique et à des changements de technique d'impression. Quels qu'en soient les avatars, ils sont toujours dans le droit fil du Manifeste du Nadir, avec cette devise :

*« Simple comme la saveur d'un plat complexe »*

### Le Manifeste du Nadir<sup>5</sup>

1 — Il est temps d'abattre les cartes. Qu'on ne craigne plus de donner amoureusement en partage<sup>5[voir la note bas de page]</sup> ces choses qui nous composent, si l'on désire que passe cet amour.

Quelle que soit notre adresse, qu'importent les imitations, les influences et les modes, si nous échangeons vraiment nos multitudes. Reconnaissons aussi que nous écrivons<sup>5[voir la note bas de page]</sup> pour être lus et pour nous adresser à l'expérience la plus intime du lecteur. Que celui-ci ne s'en offusque pas : une lecture n'est qu'une invitation.

2 — Nous avons fondé les Éditions du Nadir en janvier 1979. L'homme ne peut être séparé de son activité : nous sommes davantage qu'une machine à publier, nous ne cherchons pas

<sup>5</sup> Ce manifeste fut envoyé à l'époque à plusieurs milliers d'exemplaires aux lecteurs, éditeurs, journaux et revues littéraires en France. Il fut cosigné par Claude Bugeon et Marie Kéruzoré - Thierry Fournier et Jeanne Chantal. Il est reproduit ici dans l'exacte version de l'hiver 1982 à Nantes. Depuis, certaines notions ont en moi évolué, par exemple aujourd'hui j'emploie plutôt le mot *échange* ( et non "partage" ), et j'aurais aussi préféré mettre « publions pour être lus » à la place de "écrivons pour être lus", nuance qui m'a toujours importé, mais la coécriture impliquait des concessions. Des personnes crurent déceler dans ce petit texte un certain angélisme ; qu'on ne se méprenne pas, sa formulation est toute simple bien que conséquente, en une langue directe, et par ailleurs il ne s'agit pas d'un texte théorique ou pédagogique, mais d'un engagement drastique. J'y suis resté fidèle. Les valeurs que ce manifeste veut défendre n'ont pas vieilli, bien au contraire, le monde littéraire français devrait s'en inspirer tant, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, ce monde apparaît si superficiel, dirigé par la carrière, le spectacle, la consommation, le profit.



à combler notre temps mais à prendre conscience du rôle du verbe. En tous nos gestes c'est notre vie intérieure qui s'exerce. C'est avec plaisir que nous travaillons ensemble.

3 — *L'écrivain* doit savoir qu'il ne verra jamais plus loin que le bout de sa plume, bien que l'écrit puisse permettre à *l'homme* de se dépasser. Il lui suffit de parler simplement de ce qu'il croit savoir et de ce qu'il perçoit, sans se culpabiliser s'il ne se reconnaît pas à un moment ou à un autre dans la vague d'une culture.

4 — Certains pensent qu'écrire ça ne s'étudie pas. Ils alignent des images, des impressions, des émotions qui les asservissent alors qu'ils croient les maîtriser; c'est ce qu'ils appellent l'Inspiration ! Les Muses !

Tout le monde fait le blasé ou le dégoûté quand on se risque à remettre à l'esprit des vérités premières, parce que tous ont la frousse de les expérimenter. Qu'ont-ils donc d'autre de si important à faire ? Ils préfèrent se réfugier dans des chapelles de tout ordre jusqu'à se laisser prendre à leur propre jeu : complaisance et compagnie.

On en voit qui n'arrêtent pas d'écrire sur leur écriture, et quand ils ont tout bien embrouillé, ils estiment avoir découvert après maintes et maintes recherches une nouvelle langue — c'est une distraction comme une autre.

On en voit qui croient encore à l'originalité et qui se creusent la tête pour, en fait, redire sans cesse le même désir sous la même forme. Comme si « ça faisait mieux » de tout compliquer par une consommation intensive de l'ellipse ou de la rhétorique.

On en voit qui écrivent que ça ne sert à rien d'écrire, qui écrivent qu'il ne faut pas écrire, que l'écriture est incapable d'exprimer quoi que ce soit, et ils en remplissent des pages ! et ils en vivent de leurs pages !

On en voit qui se contentent de se lamenter, crier, hurler, pleurer, gesticuler, et colorer tout ça d'un coup de badigeon bien passionnel, comme s'ils croyaient que cette banale sincérité était le travail créateur.

Caméléons à leur insu, on en voit qui ont beaucoup de mal à se défaire de l'avis des autres dans leurs jugements, et qui, de cette façon, étouffent dans l'œuf leurs propres élans.

Sous prétexte que tout ce qui prend la forme d'un écrit est création digne d'intérêt, on en voit même qui se dégottent une âme surréaliste — tellement pratique ! — et on arrive à des formules aussi puérides que : « La poésie, c'est le rêve ». L'imagination, reflets des reflets, devrait briser ses miroirs et balayer ses obsédantes répétitions génératrices de croyances, autres reflets parmi les reflets.

5 — Il n'y a pas à remettre en question le lot commun (rêve, émotion, sensation, etc.) mais, plutôt que de remplir des pages et des pages, autant en dégager un sens plus aiguisé de notre situation individuelle et l'affermir ; nous disons qu'un écrit est nécessaire — si et seulement si on le donne à lire — quand il remplit cette condition.

Il ne s'agit pas pour l'écrivain de produire des écrits austères et sans aucune affectivité, mais de savoir utiliser à bon escient toute une panoplie de techniques : parabole,

métaphore, comparaison, parenté, symbole, sans exclure rythme et "phonie", etc., c'est-à-dire qu'il s'agit de s'arranger pour qu'elles servent l'émotion, l'idée ou la sensation qu'il veut *suggérer*, et en quelque sorte faire percevoir directement à la lecture — au lecteur de savourer ce goût particulier qui lui est suggéré. L'écrivain assurera ainsi sa fonction qui est de créer un choc esthétique précis. L'écrivain devrait s'adresser à chacun et pas seulement à des initiés, et ne jamais perdre de vue qu'avant tout il utilise un code commun. Il se doit donc d'être lisible. Ce qui ne signifie pas faire le jeu de la facilité : encore faut-il qu'auteur et lecteur veuillent bien être attentifs et désirent entrer en relation l'un avec l'autre.

Bref, écrire, comme lire, demande toujours, de part et d'autre, de l'attention et des efforts.

6 — Le travail de l'écriture est en soi *l'expression*. Vu que l'expression est un état de fait, pourquoi n'y reconnaitrions-nous pas aussi la part du plaisir et de la séduction, qui par bonheur suffit à certains ?

Et la page écrite ne peut-elle pas nous faire don de la satisfaction et de la *joie* ?...

7 — L'enfant lorsqu'il apprend à parler découvre le pouvoir des mots; que reste-t-il de cette faculté chez l'écrivain ? Le mot n'est-il pas magie ?

Nommer une chose revient à simultanément la repérer, l'extirper du monde informulé. Nommer, c'est faire apparaître la chose.

Ainsi nous organisons un monde afin de nous y situer.

Celui qui, après avoir nommé la chose, veut aller plus loin en la couchant sur le papier, devrait tracer une carte du monde toujours plus subtile et détaillée ; surtout, qu'il ne prenne pas la carte pour le monde !

Ainsi c'est une véritable initiation qu'il entreprend, un voyage risqué; c'est la totalité de sa vie qu'il met en jeu.

8 — Plus le vocabulaire s'étend plus le monde se diversifie. Plus nous mettons en relation entre eux les éléments du vocabulaire de notre langue natale plus notre regard s'affine et se précise : ainsi se constitue une grammaire.

L'écrivain devrait avoir conscience que cette grammaire participe *elle aussi* à la dynamique de la vie.

9 — La grammaire contient et induit absolument tous les sens possibles et virtuels ; signifier précisément par le biais d'une phrase exige la maîtrise de tous les sens possibles et virtuels de cette phrase. Sachons choisir<sup>6</sup> le ou les sens que l'on veut servir ou suggérer. N'oublions pas qu'une grammaire est une des nombreuses façons d'approcher le monde. Mais affirmer d'une grammaire qu'elle est la seule qui soit fiable revient à tomber, volontairement ou

---

<sup>6</sup> J'ajouterais des guillemets au terme *choix* ("choix"). Je me suis largement expliqué en divers livres sur la relativité du libre arbitre ( entre autres dans mon ouvrage sur la pensée humaine : *L'esprit élémentaire*, en 2003 ).

involontairement, dans le piège d'une supposée certitude. C'est niveler le monde d'une façon terrifiante ! là prennent source les mythes de la médiocrité<sup>7</sup> (le Savoir, l'Œuvre, l'Artiste, la Vérité, etc. ) qui sont l'abâtardissement et l'embrouillamini perpétuel de l'écrit ; alors qu'au cours de cette initiation devrait survenir l'évidence, comme une bonne farce qu'ensemble nous nous serions joués, cette évidence qui nous fait dire : « C'était si simple ! »

10 — Ensemble, nous nous renvoyons nos échos, l'écho des choses. Et l'écrit est une représentation analogique de l'écho; l'écrit est rapport à une attention scrupuleuse de la vie et développe notre acuité à vivre. Soyons en éveil !

Exerçant notre vision à un maximum de précision, toute *quête* menée au monde par le biais de l'écrit revient à nommer le corps, à le mettre à l'épreuve, et à affiner nos relations amoureuses avec notre environnement : sans cesse nous y prenons place, nous nous incarnons — prenons chair.

Sans cesse nous ne faisons que nous préparer, toujours nous préparer, et alors surviennent les évidences et à chaque fois nous croyons qu'elles sont la consécration de nos efforts. On ne peut pas dire que cette *quête* menée à travers l'écriture disparaisse mais ce qui disparaît c'est la notion même de quête.

Ne rien faire d'autre que ce qui toujours arrive, c'est ce qu'il faudrait faire ... avec allégresse.

Février 1982, à Nantes et à Pornic.  
C.B. et M.K. – T.F. et J.C.

---

<sup>7</sup> Cette médiocrité est bien sûr le produit des pouvoirs triviaux : doctrines de l'éducation stéréotypée, de l'argent victorieux, des religions, des sciences, de la notoriété. Savoir, Œuvre, Artiste, Vérité, doivent reconquérir leur dimension spirituelle hors des dogmes.

## Du même auteur

Bibliographie complète jusqu'en 2017  
( en grisé les livres ayant trait à l'Île d'Yeu )  
Après 2017 voir le site : [www.iledyeupatrimoinebugeon.weebly.com](http://www.iledyeupatrimoinebugeon.weebly.com)  
ou  
frapper dans Google : *Claude Bugeon l'Île d'Yeu en tous ses états*



LE TRANQUILLE MALAISE (1971-73, néoratorio, musique de J.L. Guihard, J.P. Clary) (texte : P.J.O. édit. 1976)  
LE PASSÉ EST L'AUJOURD'HUI (prose; tirage limité, hors commerce) (édit. du Nadir, 1980)  
TOUT VIF (poèmes; tirage limité, hors commerce) (édit. du Nadir, 1980)  
BRIN SUR BRIN (proses; tirage limité, hors commerce) (édit. du Nadir, 1980)  
L'ÉTENDUE (poème) (édit. La Feugraie, 1981)  
L'ABANDON (nouvelle) (in revue Brèves, n°3, 1981)  
UNE TRAÎNÉE ROUGE SANG (livre d'artiste autographe, à l'invitation des édit. Marc Pessin, 1981)  
UNE TRAÎNÉE ROUGE SANG (poèmes) (édit. Verso, 1982)  
L'EXPRESSION FRAGILE (proses) (édit. du Nadir, 1982)  
4 FOIS LE PLAISIR D'ÉCRIRE (prose, coécriture avec T. Fournier sous le pseudo René Dauvry) (édit. du Nadir, 1982)  
MANIFESTE DU NADIR (coécriture avec M. Kéruzoré, T. Fournier, J. Chantal) (édit. du Nadir, 1982)  
LE CHEMIN DISPARAÎT (poèmes) (édit. Le Pré de l'Age, 1983)  
**TOUT SUR L'ILE D'YEU, LE PASSÉ, LE PRÉSENT** (*Tout ce qui fut dit sur l'histoire de l'île : réalités et fantasmes ; coécriture avec T. Fournier*), (prix des éditeurs de l'Ouest; Œ Publication, 1983)  
MASQUE BAS (texte sur le peintre dans le corpus des dessins de John Christoforou) (édit. Convergence, 1984)

**LE PARLER ISLAIS** (lexique, en coécriture avec T. Fournier) (API Publications, 1985) : voir surtout, en 2011, l'édition plus développée.

**UN PEINTRE ANGÉLIQUE : JEAN FLÉACA** (texte in revue d'art et de littérature Zouhouan, Séoul, Corée du Sud, 1986)

**VRAIE-SEMBLANCE** (texte in *Peintures de John Christoforou*) (édit. Connivences, 1986)

**LE LIVRE DES ACCOMPLISSEMENTS** (proses ; en coécriture avec T. Fournier) (édit. Vent Terral, 1986)

**LES MOTS** (pensées impromptues) (tirage limité, pour l'exposition des peintures de l'auteur à la Galerie d'Art Contemporain "Absidial" à Nantes en 1987 ; édit. du Nadir, 1987)

**TERRE-MER** (long poème lyrique) : (ce texte a inspiré l'œuvre de Guy Genat "*L'île qui tournoie*", il lui emprunte un passage : œuvre musicale pour orchestre d'harmonie, créée à Strasbourg, au Conservatoire Nationale de Région, le 8 juin 1990) (texte aux édit. du Nadir, 1988)

**VIVRE L'ÎLE D'YEU, OU LA PREMIÈRE ARMÉRIE** (prose "philopoétique"; coécriture avec Marie Bugeon) (API, 1988)

**TUMULTE** (récits transpoétiques) (édit. Amor Fati, 1989)

**LA FLORE VASCULAIRE DE L'ÎLE D'YEU** : (collectif ; et remises à jour par C. Bugeon par ses herborisations en continu : inventaire de plus de 800 espèces identifiées sur 120 ans, dont au moins 760 toujours visibles actuellement) (API Publications, 1990, 1996, et la plus complète en 2004 avec des notices pour chaque espèce ; mise à jour 2018 en préparation)

**DU TERRIBLE DOUTE DES APPARENCES** (traduction de l'américain avec Marie Bugeon de poèmes de Walt Whitman) (édit. du Nadir, 1990)

**NATURA** (Livre d'artiste ; proses et gravures de l'auteur, tirage limité, hors commerce) (édit. du Nadir, 1991)

**BRANDONS** (poèmes) (édit. La Limée, 1993)

**LA PENSÉE NATURELLE** (présentation de cas, et réflexion vulgarisée, jetant un pont entre physique et métaphysique à propos de la "pensée" bactérienne, végétale et animale) (édit. du Rocher, Paris, 1996)

**BÈGUE** (14 essais transpoétiques sur la langue créatrice) (édit. du Petit Véhicule, 1996)

**INVENTAIRE ET ÉTUDE CRITIQUE DES CONTES ET LÉGENDES**

**TRADITIONNELS DE L'ÎLE D'YEU** (tradition fictive des légendes islaises) (API Publications, 1996) (nouvelle version aux édit. du Petit Véhicule, 2000) : puis légèrement revue en *Dossier du Patrimoine* aux édit. Les Sèvenelles à partir de 2014 sous le nom "Mémento critique des dits fantastiques ..."

**AVIFAUNE DE L'ÎLE D'YEU** (collectif; inventaire et synthèse) (API Publications, 1996) : voir aussi, très développées, les éditions de 2012 et suivantes avec un notice par espèce.

**LES MAISONS JAPONAISES ET LEUR ENVIRONNEMENT** (traduction de l'américain avec Marie Bugeon de l'ouvrage du XIXe siècle de Edward S. Morse) (édit. Kimé, Paris, 1996)

**BOIS DE LUNE, JOURNAL INSULAIRE** (édit. La Limée, 1997) (le premier chapitre a été publié, en version française, in "NRF" aux édit. Gallimard, 1993, et traduit en allemand par Heide Helwig, in revue "Rabenflug", Wiesbaden, 1994) : voir aussi, beaucoup plus développée, l'édition de 2009 en *Perpetuus Liber* tome 1.

**LA PRÉHISTOIRE DE L'ILE D'YEU** (inventaire et étude vulgarisée dans son contexte régional — suite à l'inventaire de l'île d'Yeu par M. et C. Bugeon, documents D.R.A.C. Pays de Loire 1992) (édit. Geste, 1998)

**LE VOL DU SAINT-ESPRIT** (récit) (édit. Pays d'Herbes, 1999)

**BEC ET ONGLES** (récits transpoétiques) (édit. L'Amourier, 1999)

**OIA, UNE ÎLE SPIRITUELLE** (textes et photos de l'auteur sur le génie du lieu de l'île d'Yeu) (édit. La Limée, 2000)

**LES CHANTS VERTICAUX** (poèmes) (édit. Le Dé Bleu, 2000)

**GÉOLOGIE DE L'ÎLE D'YEU** (étude synthétique) (édit. A.P.I., 2002) : et voir surtout en 2017 l'édition revue pour mise à jour.

**MONOGRAPHIE CRITIQUE DU PATRIMOINE DE L'ÎLE D'YEU** (pour une lecture exigeante de l'île en tous ses domaines, naturels et humains ; très complet ; seconde monographie générale critique depuis celle de O.J. Richard en 1883, bien que plus complète que cette dernière) (API édit. 2002 ; et mise à jour 2003/2004, et les suivantes en dossiers thématiques)

**L'ESPRIT ÉLÉMENTAIRE** (deuxième volet après "*La Pensée Naturelle*" ; sur les envers, avers, travers et manipulations du raisonnement humain) (édit. J.M.G., 2003)

FRAGMENTS RÉTROSPECTIFS : transpoésies 1971-2001 (découverte et commentaires de l'œuvre poétique de l'auteur sur 30 ans) (édit. Le Solnet, 2005 ; augmentée à 45 ans en 2017 sur la version Internet revue)

JOB OUBLIÉ (livre d'artiste, tirage limité à 20 exemplaires, essai et illustrations, 42 encres sur le Livre de Job) (édit. Les Sèvenelles, 2006)

DU VOYAGEUR AU TOURISTE À L'ÎLE D'YEU (*Esquisse philo-patrimoniale*) (édit. Les Sèvenelles, Yeu, 2007) ; et version Internet 2017, augmentée de photos de l'île par l'auteur, en lien avec son site.

HERMÈS DORMAIT (transpoésies) (édit. du Petit Véhicule, 2007)

LE POÈTE PAYSAN (trad. de l'anglais avec Marie Bugeon de poèmes du XIX<sup>e</sup> de John Clare) (édit. Les Sèvenelles, Yeu, 2008)

UNE ÎLE SINGULIÈRE (livre d'artiste, dessins originaux et texte manuscrit sur l'Île d'Yeu, exemplaire unique) (édit. Les Sèvenelles, 2008)

PASSION SANS POSSESSION (court essai dans le collectif "Passions à vivre, passions à lire") (édit. Voix d'Encre, 2008)

PERPETUUS LIBER, JOURNAL INSULAIRE, 1982-2005, Tome 1 : *BOIS DE LUNE* (réédition très augmentée et revue de celle de 1997) (édit. Les Sèvenelles, 2009)

LES 1600 ET QUELQUES MOTS DU PARLER ISLAIS POUR NE PAS LES PERDRE ... quelques milliers de pistes sérieuses pour connaître leurs origines (inventaire et sauvegarde, dictionnaire) version de 1985 entièrement revue, très augmentée et développée en notices par C. Bugeon, avec origines des mots (édit. Les Sèvenelles, 2011)

GÉOMÉTRIES SACRÉES, LA PART CACHÉE (livre d'artiste, en 10 compositions et 10 textes, tirage limité) (édit. Les Sèvenelles, 2012)

MÉMENTO DE LA FLORE DE L'ÎLE D'YEU, DANS SON CONTEXTE ÉCOLOGIQUE & GÉOGRAPHIQUE (étude détaillée avec 287 espèces citées sur les 760 visibles actuellement) (*Les Dossiers du Patrimoine*, édit. Les Sèvenelles, Yeu, 2012)

MÉMENTO DES OISEAUX DE L'ÎLE D'YEU DE 1907 À 2012 (inventaire avec plus de 300 notices bien détaillée (édit. Les Sèvenelles, 2013) (actualisé chaque année pour les nouveautés, en version complète mais à notices plus courtes dans *Les Dossiers du Patrimoine*)

MÉMENTO CRITIQUE DES DITS FANTASTIQUES À L'ÎLE D'YEU,

**ET DE SES CONTES ET LÉGENDES** (édit. de 2000, revue, sans les fêtes religieuses) (*Les Dossiers du Patrimoine*, édit. "Les Sèvenelles", 2014)

**UN PEU D'ENCRE DISPERSÉ MA MÉMOIRE** (livre d'artistes sur les 12 mois de l'année : 12 encres de Chine de Claude Bugeon et 12 textes de Christophe Mahy, tirage limité) (édit. Les Sèvenelles, 2014)

**YEU, NATURE ET ESPRIT D'UNE ÎLE** (approche littéraire philo-patrimoniale de l'Île d'Yeu, avec 19 photos de Céline Lecomte) (édit. Noires Terres, 2014)

**HENRY MILLER, L'UN ET LE MULTIPLE** (Hommage à l'auteur) (revue *Incognita* N° 7, édit. Le Petit Véhicule, 2014)

**LE PRINTEMPS SAUVAGE** (long récit poétique sur l'Île d'Yeu et les éléments) (édit. Le Petit Véhicule, coll. *Chiendents* N°73, 2015)

**DES QUESTIONS ...** (livre d'artiste façonné en 2015 à partir de l'une des cinq séries de cinq estampes de 2004, 2005 et 2006 sur l'expérience jobienne). Exemplaire unique (édit. Les Sèvenelles, 2015)

**MÉMENTO ET INVENTAIRE DES PLANTES VASCULAIRES SPONTANÉES ET SUB-SPONTANÉES MÉDICINALES DE L'ÎLE D'YEU** (indique aussi pour chaque espèce les propriétés principales, la dangerosité, et quelques indications sur la rareté de la plante sur l'île (*Les Dossiers du Patrimoine*, édit. Les Sèvenelles, Yeu, 2015)

**PERPETUUS LIBER, JOURNAL INSULAIRE, 2006-2015, Tome 2 : RETOUR AUX FORÊTS** (édit. Les Sèvenelles, Yeu, 2015)

**TRANSPŒTIQUE** (quelques extraits de l'œuvre de C. Bugeon de 1973 à 2015) (édit. Le Petit Véhicule, coll. *Chiendents* N°102, 2016)

**INSELBERG, OÙ TENIR NOS VIES** (cycle taoïste : textes et photos de l'auteur sur le génie de l'Île d'Yeu) (édit. Le Petit Véhicule, 2016)

**L'ÉTÉ** (livre d'artiste, exemplaire unique, un poème en 3 stances et 3 encres de Chine originales) (édit. Les Sèvenelles, Yeu 2016)

**L'ÉCRITURE ET LA GRÂCE** (tiré à part de la conférence de mai 2016 à Nantes, salon "Curiosus") (plusieurs tiré à part aux édit. Les Sèvenelles, 2016, et achevant le texte, inédit en 2017, "Les Mots Amis")

**MÉMENTO, ÉLÉMENTS DE COMPRÉHENSION POUR LA GÉOLOGIE DE L'ÎLE D'YEU** (étude synthétique, mise à jour et compléments de l'édition de 2002) (édit. Les Sèvenelles, 2017)



CLEFS DE VOÛTE, 7 ESSAIS SUR L'INTERDÉPENDANCE (édit. Les Sèvenelles, 2017)

Revue et anthologies :

Le Dictionnaire des écrivains Bretons du XX<sup>e</sup> siècle (année 2002), sous la direction de Marc Gontard, Centre de Littérature et Civilisation Francophones de l'Université de Haute-Bretagne (Rennes II, éditions des Presses Universitaires de Rennes) répertorie le travail poétique de C. Bugeon avec plus de mille autres auteurs. — Présence en diverses anthologies, dont celle des poètes vendéens contemporains "*La Vendée Voilà*" (édit. Le Dé Bleu, 1990), et celle des Poètes du Pays Nantais (revue Signes n° 25, édit. du Petit Véhicule, 2005). Publications surtout entre 1977 et 1990 en de nombreuses revues françaises de poésie, et plus rarement étrangères. Les Éditions du Petit Véhicule à Nantes ont publié au printemps 2014 un numéro spécial de 110 pages, de leur revue "Incognita", entièrement consacré à l'œuvre de C. Bugeon, peintre, poète, philosophe, chercheur patrimonial, botaniste, éditeur, etc ( plus de 80 photos, entretiens, et articles d'écrivains, de musicien et plasticiens )

Productions radiophoniques qui lui ont été consacrées ( uniquement celles qui concernent les émissions entières ) :

Entretiens par Olivier Germain-Thomas : Marie et Claude Bugeon typographes d'Art (France Culture, "Agora" 1982, 30 mn) — Marie et Claude Bugeon éditeurs des poètes (France Culture, "Agora" 1988, 30 mn) — Claude Bugeon, œuvre picturale (France Culture, "Agora" 1991, 30 mn) — Claude Bugeon, un chemin de vie (France Culture, "For Intérieur" 2008, 60 mn) — Conférence en mai 2016, à Nantes, en accès permanent sur YouTube : Claude Bugeon "Les Nouveaux Entretiens d'Orphée", par les Éditions du Petit Véhicule : thème "L'écriture et la Grâce" — Lecture de poèmes par l'auteur et par Adeline Doré, à Nantes, en 2016, en accès permanent gratuit sur YouTube : Claude Bugeon "Les Voix vives du Poème et du Temps", aussi par les Éditions du Petit Véhicule. etc.

Éditions Les Sèvenelles



Dépôt légal du livre original version papier plus réduite, en 2005 :  
ISBN : 2-9522726-0-3